This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Fr 1382.156

HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Offert par l'Auteur à Monsieur Dreyfus
Lieutenant chef du Val de Grâce, en témoignage
de haute estime et d'attachement.
L'Inspecteur Militaire
Mobb

MÉMOIRES

SUR

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DES FRANCAIS

EN GALICE, EN PORTUGAL, ET DANS LA VALLÉE DU TAGE,

EN 1809.

Ouvrages qui se trouvent chez le même Libraire.

Mémoires pour servir à l'histoire de France en 1815, avec le plan de la bataille du Mont-Saint-Jean ; in-8°. *Édition originale faite sur le manuscrit envoyé par M. O'Meara, chirurgien du vaisseau de S. M. B.* le Northumberland.

Les mêmes, papier vélin, avec le plan colorié.

Montvéran (M. de). Histoire critique et raisonnée de la situation de l'Angleterre au 1er janvier 1816, sous les rapports de ses finances, de son agriculture, de ses manufactures, de son commerce et de sa navigation, de sa constitution et de ses lois, et de sa politique extérieure ; les tomes I à V, in-8° sont en vente.

— Les tomes VI et VII, qui terminent cet important ouvrage sont sous presse.

M. Guillaume de Vaudoncourt. Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre entre la France et la Russie, en 1812, avec un atlas militaire, 2 vol. in-4°.

Les mêmes, 2 vol. in-4°., papier vélin, l'atlas colorié.

Histoire de la guerre soutenue par les Français en Allemagne, en 1813, avec un atlas militaire ; 2 vol. in-4°.

La même, 2 vol. in-4°., papier vélin, l'atlas colorié.

— Histoire des campagnes d'Italie, en 1813 et 1814, avec un atlas militaire, 2 vol. in-4°.

— Histoire des campagnes d'Annibal pendant la deuxième guerre Punique, enrichie de plans et de cartes topographiques ; 4 vol. in-4°., dont 1 de planches.

— Carte générale de la Turquie d'Europe à la droite du Danube, dressée d'après les meilleures observations astronomiques, 1818, en quatre grandes feuilles lithographiées, avec un Mémoire analytique et critique.

Campagne sur le Mein et la Rednitz, de l'armée gallo-batave aux ordres du général Augereau, frimaire, nivôse et pluviôse, an IX, (1800 et 1801) avec une carte, in-8°.

Cessac (M. le comte de), Guide de l'officier particulier en campagne, ou connaissances militaires nécessaires, pendant la guerre, aux officiers particuliers ; 3e édit., revue et augmentée, 2 vol. in-8°. fig.

Choix des moyens propres à soulever les navires submergés dans les lieux sujets au flux et reflux, recueillis dans les Mémoires envoyés au concours ouvert par la Société des sciences, belles-lettres et arts de Bordeaux, seconde édition ; in-4°. fig.

Delagardette. Nouvelles règles pour la pratique du dessin et du lavis de l'architecture civile et militaire ; in-8°. fig.

M. Noizet de Saint-Paul. Elémens de fortification, à l'usage des officiers des états majors des armées ; 2 vol. in-8°. avec 71 pl.

— Traité complet de fortification ; 2 vol. in-8°., 3e édition, revue, corrigée et augmentée, avec 78 pl.

Précis historique des opérations de l'armée d'Italie en 1813 et 1814, par le chef d'état major général de cette armée (M. le comte Vignolles) ; in-8°. fig.

Régime (du) municipal, et de l'administration de département, avec cette épigraphe : La démocratie bien entendue n'ôte rien à l'autorité.

d'Argenson, *Considérations sur le gouvernement de la France*, in-8°.

Romme. Dictionnaire de la marine française ; 2e édition, in-8°., 7 pl.

Verkaven. Art de lever les plans, appliqué à tout ce qui a rapport à la guerre, à la navigation et à l'architecture rurale et civile ; 2e édition, revue et corrigée, in-8°. fig.

— Traité du nivellement, revu, augmenté et publié par un ancien ingénieur, officier au corps royal d'état major ; 1820, in-8°. fig.

MÉMOIRES

SUR

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DES FRANÇAIS

EN GALICE, EN PORTUGAL, ET DANS LA VALLÉE DU TAGE,

EN 1809,

SOUS LE COMMANDEMENT

DU MARÉCHAL SOULT, DUC DE DALMATIE.

AVEC UN ATLAS MILITAIRE.

A PARIS,

CHEZ BARROIS L'AINÉ, LIBRAIRE,

RUE DE SEINE, N° 10, FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

1821.

Fr 1382.156.

HARVARD COLLEGE LIBRARY

DE L'IMPRIMERIE D'A. CLO, RUE SAINT-JACQUES,
N° 38.

AVANT-PROPOS

DE L'ÉDITEUR.

Nous sommes arrivés à une époque, où l'on peut écrire avec vérité l'histoire des guerres de 1792 à 1814. Jusqu'alors les personnages avaient trop d'influence pour qu'on pût tout dire; plus tard, la masse des témoins ne serait plus là, pour donner un démenti aux erreurs.

Les Mémoires, que nous donnons au public, retracent une campagne glorieuse pour nos armes, instructive pour tout militaire, et tout à-fait étrangère à la politique actuelle. A ces raisons, qui auraient suffi pour nous décider à les publier, s'en est jointe une autre, qui nous a servi à vaincre la résolution, prise par l'auteur, de ne point faire paraître son ouvrage de son vivant, c'est l'inexactitude des relations publiées jusqu'à ce jour, et particulièrement de celle écrite en anglais, par un officier de l'armée de Wellington (1). Nous pensions que les auteurs des *Victoires et Conquêtes* la réfuteraient; mais ce qu'ils disent de cette campagne dans les tomes XVIII et XIX, où ils en parlent, ne peut faire con-

(1) *Memoirs of the early campaigns of the duke of Wellington in Portugal and Spain, by an Officer employed in his army.* London, 1820, in-8°.

naître ni les actions d'éclat, ni les difficultés extraordinaires qui la rendent si remarquable, ni les grandes opérations du chef de l'armée française, la force de caractère et les ressources qu'il y a déployées.

L'auteur, ayant fait partie de l'état major général, s'est trouvé, par sa position, à même de connaître l'ensemble des opérations de l'armée, et la lecture de ces Mémoires prouvera le soin qu'il a apporté à s'informer de ce qui s'est passé chez les Français comme chez leurs ennemis.

Cet ouvrage était nécessaire pour apprécier ce qu'on a dit de cette campagne, ou même comme complément de mémoires d'officiers, qui n'ont pu parler avec certitude que des mouvemens et des actions de leurs régimens ou de leurs divisions.

PRÉFACE.

Les *anciens* Scandinaves conduisaient leurs Bardes à la guerre, et leur disaient :

« Venez nous voir combattre et mourir. « Soyez les témoins oculaires de notre va- « leur et de nos actions. Chantez de nous « ce que vous aurez vu ; que notre mémoire « dure éternellement dans notre patrie, et « que ce soit la récompense du sang que « nous aurons versé pour elle. »

A défaut de Bardes, nous avons voulu consigner dans ces Mémoires les hauts faits de nos guerriers et les conceptions militaires de leurs chefs, afin que l'histoire puisse les *illustrer* en France et les transmettre à la postérité.

INDICATION

DES PLANCHES QUI COMPOSENT L'ATLAS MILITAIRE DE CET OUVRAGE.

N°. I. Plan de la bataille de la Corogne.
N°. II. Plan de la bataille de Lanhozo.
N°. III. Plan de la bataille d'O-Porto.
N°. IV. Plan du pont d'Amarante.
N°. V. Plan de la vallée du Tage, et de la bataille de l'Arzobispo.
N°. VI. Carte du théâtre de la guerre en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage.

ERRATA.

Page 17, ligne 16, *au lieu de* Merle et Monnet, *lisez* Mouton et Merle.

Page 194, ligne 24, *au lieu de* en avant le village, *lisez* en avant du village.

MÉMOIRES

SUR

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DES FRANÇAIS,

EN GALICE, EN PORTUGAL, ET DANS LA VALLÉE DU TAGE,

EN 1809.

INTRODUCTION.

Coup d'œil rapide sur les opérations en Espagne, qui ont précédé immédiatement les campagnes de Galice et de Portugal de 1809.

Depuis 1795 l'Italie, l'Allemagne, et ensuite la Pologne, avaient été le théâtre de la guerre, lorsqu'en 1807 la paix de Tilsit suspendit pour quelques instans les hostilités dans ces contrées. Napoléon saisit ce moment pour s'assurer de la Péninsule, voulant à la fois éloigner les Anglais du Portugal, et apprendre au cabinet de Madrid, qu'en politique, donner de l'inquiétude sur ses

intentions, ou prendre ouvertement les armes; c'est se déclarer également ennemi.

En septembre 1807 une armée d'observation se rassembla, sous les ordres du général en chef Junot, sur les frontières de l'Espagne, et amena le traité signé le 27 octobre à Fontainebleau. Ce traité rétablissait l'harmonie entre la France et l'Espagne aux dépens de la maison de Bragance, qui devait cesser de régner en Portugal.

On disposait de ce royaume. Le général Junot devait s'en emparer avec son armée renforcée de troupes espagnoles, et il était convenu qu'une seconde armée de quarante mille Français entrerait en Espagne pour appuyer l'occupation du Portugal.

Le général Junot partit de France à la tête de vingt-cinq mille hommes, fut rejoint par trente-cinq mille Espagnols, et entra dans Lisbonne (Lisboa), le 30 novembre 1807, deux jours après que la famille royale avait mis à la voile pour le Brésil. Il s'empara du Portugal sans combats, le temps ayant manqué pour y faire des préparatifs de défense.

Le général Solano rentra en Espagne avec sa division. Les deux autres généraux espagnols, Caraffa et Taranco, restèrent avec leurs troupes. Le dernier fut à Porto pour occuper la province entre Douro-e-Miño qui devait, selon le traité, être érigée en royaume de Lusitanie en faveur de la reine d'Etrurie.

Le général Junot prit les rênes de l'état avec le titre de gouverneur général, et nomma les membres d'un gouvernement provisoire; dans le même temps, une députation de vingt-quatre personnages qu'on voulait éloigner, fut envoyée à Napoléon, sous le prétexte de demander à l'empereur de fixer le sort du Portugal, en lui donnant pour roi un prince de sa famille.

Au lieu de quarante mille hommes qui devaient venir en Espagne pour soutenir l'occupation du Portugal, il entra successivement soixante-dix-huit mille hommes en quatre corps d'armée, composés en majeure partie de conscrits.

Le général Dupont se présenta le premier avec vingt-quatre mille hommes, et marcha sur Valladolid.

Puis le maréchal Moncey passa la Bidassoa le 30 janvier avec vingt-trois mille hommes, lorsque le général Duhesme traversait avec douze mille les Pyrénées Orientales.

Ces deux dernières armées s'emparèrent par surprise des places fortes de la Catalogne, de la Navarre et de la Biscaye.

L'ambassadeur d'Espagne à Paris fit des représentations, demanda des explications : pour réponse, le maréchal Bessières fut envoyé avec dix-neuf mille hommes, et le grand duc de Berg passa en Espagne au commencement de mars pour commander en chef ces quatre corps d'armée.

Offert par l'Auteur à Monsieur Grouchy
Lieutenant du chef de Val de Grâce, en témoignage
de haute estime et d'attachement.
L'Inspecteur Militaire
Dr Mobb

MÉMOIRES

SUR

LES OPÉRATIONS MILITAIRES

DES FRANCAIS

EN GALICE, EN PORTUGAL, ET DANS LA VALLÉE DU TAGE,

EN 1809.

fortes, la captivité de Ferdinand, et la nomination de Joseph, ce n'était plus à leurs yeux que des traîtres, des satellites d'un roi qu'on voulait leur imposer.

Les Espagnols qui étaient allés avec l'armée de Junot occuper le Portugal, pour y créer les deux royaumes destinés à la reine d'Etrurie et au prince de la Paix, n'avaient plus ces objets à remplir, et s'ils adoptaient les opinions de la majorité de leurs concitoyens, étant aussi nombreux que les Français, ils mettaient le général Junot dans la position la plus critique.

Plus on y réfléchit, et moins on peut se rendre compte de la conduite politique de Napoléon dans ces circonstances.

Le 2 mai, une insurrection éclata à Madrid contre les Français; cinq cents périrent; il n'y eut que cent cinquante Espagnols de tués, et Murat, qui avait aux portes de cette ville dix-huit mille hommes, qui pouvait y répandre des flots de sang, usa avec modération de sa force: et cependant la défense légitime que les Français opposèrent alors à de cruelles attaques, fut proclamée comme un acte de tyrannie contre l'indépendance de la nation, et de toutes parts les Espagnols s'excitèrent à prendre les armes.

Dans les Asturies, la Galice, l'Andalousie et le royaume de Valence, il se forma des juntes pour organiser les moyens de résistance. Celle de Séville s'érigea en junte suprême.

L'Angleterre, par ses instigations, accrut l'effervescence; elle offrit des secours d'argent, d'armes et même d'hommes.

Les troupes espagnoles se déclarèrent contre les Français, en même temps que des rassemblemens insurrectionnels eurent lieu sur plusieurs points.

En vain le général Junot chercha à intercepter les communications entre l'Espagne et le Portugal, les Espagnols qu'il avait avec lui furent instruits de ce qui se passait dans leur patrie. Vers les premiers jours de juin, le général Taranco signifie au général français Quesnel, gouverneur d'O-Porto, sous les ordres duquel il était placé, qu'il le faisait son prisonnier, ainsi que tous les Français qui étaient dans la ville, et il prend le chemin de la Galice avec sa division, en invitant les Portugais à prendre les armes.

Le général Junot ne put s'opposer à ce départ, mais il fut assez heureux et assez habilement secondé pour désarmer ce qui restait d'Espagnols en Portugal.

Dès lors les généraux en chef, Murat et Junot, eurent à combattre des rassemblemens d'insurgés. En Portugal, ils n'eurent lieu qu'aux extrémités, tandis qu'en Espagne, l'insurrection était plus générale.

Murat se vit forcé de disséminer son armée pour faire face aux ennemis qui se présentaient simultanément sur plusieurs points.

Cependant Joseph Bonaparte passe la Bidassoa le 9 juillet, pour venir s'asseoir sur le trône que son frère lui avait assigné, tandis que Cuesta, à la tête d'une armée de quarante mille hommes, dont la division de Taranco faisait partie, s'avançait de la Galice pour lui fermer le chemin de la capitale.

Le maréchal Bessières, qui était à Valladolid, marcha contre Cuesta avec quatorze mille hommes. Il rencontra l'armée espagnole à Médina-del-Rio-Seco; la supériorité numérique de l'ennemi le fit d'abord hésiter, mais les généraux Merle, Mouton et Lasalle, qui commandaient sous lui, le décidèrent à attaquer; et le 14 juillet, après six heures de combat, les Français remportèrent une victoire qui mit l'armée de Galice hors d'état d'agir pendant plusieurs mois. Elle ouvrit le chemin au roi Joseph, qui s'avança vers Madrid, où il entra le 20 juillet, le lendemain de la perte de la bataille de Baylen, et tandis qu'on traitait de cette capitulation, qu'on peut donner pour époque au commencement de nos revers.

Les événemens de l'Andalousie firent rappeler le général Moncey des environs de Valence; le roi évacua la capitale le 1^er^ août, et se retira jusque sur l'Ebre.

Le général Verdier leva le siége de Saragosse, et le général Duhesme s'enferma dans Barcelone.

Les Anglais opérèrent un débarquement en

Portugal dans le mois d'août, repoussèrent les Français, qui les attaquèrent le 21 à Viméiro ; il s'ensuivit une convention réglée à Cintra, dans laquelle il fut stipulé, que l'armée française serait embarquée à Lisbonne et transportée en France.

Ainsi *dans le* mois de septembre 1808, de toute la Péninsule, les Français n'occupaient plus que Barcelone, la Navarre, la Biscaye et l'Alava. Le roi Joseph avait son quartier général à Vittoria ; le maréchal Moncey était à Tafalla, commandant la gauche ; le maréchal Bessières était à Miranda-del-Ebro, commandant le centre, et le général Merlin tenait la droite avec une seule division.

Cette armée du roi ne s'élevait pas à cinquante mille hommes. Si le maréchal Bessières avait des troupes au delà de l'Ebre, en avant de Pan-Corbo, d'un autre côté la droite de la ligne se rapprochait beaucoup de la grande route de Vittoria en France.

Les Espagnols firent d'immenses préparatifs pour forcer les Français à repasser les Pyrénées.

Les troupes espagnoles n'avaient point été désorganisées ; celles que le général Junot avait fait désarmer, se trouvaient libres de reprendre les armes, et les Anglais étaient là pour leur en fournir.

Le marquis de la Romana, envoyé en France comme auxiliaire avec douze mille hommes, après avoir trompé le maréchal Bernadotte par des protestations de dévouement et de soumission au

nouveau roi, s'était furtivement embarqué en Dannemarc avec sa division sur des bâtimens anglais, qui le transportèrent dans le nord de l'Espagne.

Les troupes de ligne qu'on mit sur le pied de guerre s'élevèrent à cent quatre-vingt-dix mille hommes, et la junte centrale accepta l'offre de l'Angleterre de coopérer, par une armée de quarante mille hommes, à la délivrance de la Péninsule.

La junte centrale et l'envoyé anglais arrêtèrent le plan d'après lequel ces forces immenses devaient agir.

1°. Le général Lamas, commandant l'armée de Catalogne, ayant sous lui les généraux Vivès et Reding, devait, avec trente mille hommes, faire le siége de Barcelone, et repousser les Français qui se présenteraient dans cette partie.

2°. Le général Blacke, avec l'armée de Galice, devait forcer l'aile droite de l'armée du roi Joseph, et s'emparer de la grande route de Bayonne. Il avait pour cela quarante mille hommes auxquels devaient se joindre les dix mille qu'amenait la Romana.

3°. Le général Belvedere, commandant l'armée d'Estramadure, forte de vingt mille hommes, devait être rejoint par l'armée anglaise, et attaquer le centre de l'armée française par la grande route de Burgos.

4°. Le général Castaños ayant sous lui Penas

et Palafox, était chargé de battre avec soixante-cinq mille hommes la gauche de l'armée française, et de faire le siége de Pampelune.

5°. Le général Morla était à Madrid, à la tête d'une réserve de vingt mille combattans.

Les armées espagnoles furent rendues à leur destination en octobre; Blacke était à Bilbao, Belvedere à Burgos, et Castaños à Calahorra.

Mais les Anglais ne mirent pas le même empressement à entrer en ligne. Le cabinet de Saint-James, mécontent de la convention de Cintra, avait remplacé sir H. d'Alrymple, général en chef de l'armée de Portugal, par sir John Moore, qui reçut l'ordre de partir avec vingt-cinq mille hommes pour Valladolid, où il serait rejoint par sir D. Baird, qui s'embarquait pour la Corogne (Coruña) avec quatorze mille hommes.

Sir John Moore forma une colonne de sa cavalerie, de son artillerie et de trois mille hommes d'infanterie, qu'il dirigea sur Madrid par la grande route qui passe par Badajoz et Almaraz. Quant à lui, il prit avec le restant de l'infanterie, la route directe de Salamanque, où il arriva le 13 novembre, lorsque, dès le 10, le centre et la gauche de la grande armée espagnole avaient été battus.

Si l'Espagne et l'Angleterre déployaient d'aussi grands moyens contre le roi Joseph, de son côté Napoléon, qui tenait à l'exécution de son

plan gigantesque sur la Méditerranée (1), contrarié dans ses projets par la capitulation de Baylen et la convention de Lisbonne, se détermina, dès qu'il en eut connaissance, à faire passer dans la Péninsule toutes les forces qu'il pouvait tirer de France, d'Italie et d'Allemagne.

En conséquence, des troupes furent envoyées à Bayonne et à Perpignan. Le général Gouvion-Saint-Cyr fut nommé général en chef de l'armée qui s'organisa dans cette dernière place. Le maréchal Lefebvre prit le commandement de celle qui se forma à Bayonne.

Les 1er, 5e et 6e corps de la grande armée et plusieurs divisions de cavalerie traversèrent la France, se dirigeant sur Vittoria.

Des ordres furent expédiés dans les ports de l'Océan, pour que l'armée du général Junot prît le chemin de l'Espagne par Bayonne, aussitôt qu'elle serait débarquée.

Pendant que ces diverses troupes se rendaient à leurs destinations, Napoléon, dans le dessein de s'assurer la tranquillité dans le Nord, fut à Erfurth, où l'empereur Alexandre vint conférer avec lui sur les grands intérêts de l'Europe.

Il repart, arrive à Vittoria le 5 novembre, et se fait rendre compte de la situation des armées.

---

(1) Nous avons entendu dire à Bonaparte, général en chef de l'armée d'Italie, *qu'il fallait que la Méditerranée devînt le lac français.*

Il parut regretter que le maréchal Lefebvre eût déjà attaqué et fait reculer Blacke, parce que ce général en s'avançant entre Vittoria et la mer pour tourner l'armée française par sa droite, pouvait être coupé lui-même et enlevé.

L'empereur, pour la facilité des opérations, donna des numéros aux armées de la Péninsule. Les 1er, 5e et 6e corps d'armée, venus en entier de l'Allemagne, conservèrent leurs numéros. L'armée du maréchal Bessières prit le nº 2, celle du maréchal Moncey le nº 3, celle du maréchal Lefebvre le nº 4, celle du général Gouvion-Saint-Cyr le nº 7, et celle du général Junot, venant du Portugal, le nº 8.

Deux jours lui suffirent pour les dispositions préliminaires et pour arrêter son plan. Il voulut d'abord agir contre le centre pour isoler les deux ailes de l'armée espagnole, dont la gauche devait être ensuite tournée, attaquée de front et poussée vers la mer.

Napoléon qui avait amené avec lui le maréchal Soult, lui conféra, le 8, le commandement du 2e corps, et le chargea de forcer le centre de l'ennemi, composé de vingt mille hommes d'infanterie et de douze cents chevaux placés sous les ordres du général Belvedere, qui attendait sir J. Moore.

Par l'étendue qu'occupaient les troupes du 2e corps, elles ne purent être rendues que le 10 sur le plateau de Monasterio et de Quintana la Pallia, que le maréchal Soult assigna comme point de

réunion aux généraux d'infanterie Bonnet, Merle et Mouton, et aux généraux de cavalerie Milhaud, Lasalle, Latour-Maubourg, Beaumont et Franceschi.

Le 10, la division Merle part de Briviesca, suit la grande route, arrive la première sur le terrain, et est accueillie par la décharge d'une batterie de trente pièces de canon; le maréchal Soult qui marchait avec cette division, lui fait attaquer aussitôt les Espagnols. Leurs meilleures troupes qu'ils avaient placées au centre pour défendre la chaussée, sont culbutées; la cavalerie, dont le maréchal Bessières prend le commandement, survient; elle achève la déroute de l'ennemi que l'on poursuit au delà de Burgos. On prit onze pièces de canon, neuf obusiers, six drapeaux, neuf cents prisonniers. Le champ de bataille était couvert de plus de deux mille cinq cents morts, et de quatre à cinq mille fusils jetés par les fuyards.

Napoléon fit partir le lendemain, 11, dix mille hommes de cavalerie et vingt-quatre pièces d'artillerie pour aller dans la direction de Valladolid au-devant de l'armée anglaise, que l'on disait arrivée dans cette ville.

Le 12, il dirigea le 2e corps sur Reynosa et Santander, pour couper toute retraite à Blacke; mais malgré la plus grande diligence, l'avant-garde du maréchal Soult n'arriva que le 13 à Reynosa lorsque Blacke en était parti la veille

avec les débris de son armée, battue successivement par le maréchal Lefebvre à Guénes, et Valmaseda, et par les maréchaux Lefebvre et Victor, le 10, à Espinosa.

Le 2e corps fit des prisonniers et s'empara de convois de fusils et de munitions.

Le maréchal Soult continua sa marche sur Santander où il laissa la division Bonnet, et avec le surplus de son corps d'armée, il manœuvra dans la province de la Montaña.

Le centre et la gauche de l'armée espagnole dispersés, la cavalerie que Napoléon avait envoyée en reconnaissance à Valladolid, lui ayant rapporté qu'on avait dépassé de six lieues cette ville sans avoir appris autre chose, qu'une division anglaise avait traversé Badajoz, et qu'une autre venait de débarquer à la Corogne, il s'occupa alors d'agir contre la gauche des Espagnols et de s'avancer vers la capitale.

Le maréchal Ney avec son 6e corps fut envoyé de Burgos par Aranda et Soria, pour prendre à revers l'armée de Castañoz. Le maréchal Lannes, chargé de commander en chef les troupes qui devaient attaquer de front les Espagnols, quitta l'empereur le 19. Le 23, il joignit les ennemis à Tudela, et remporta sur eux une victoire qui eût été encore plus décisive si le maréchal Ney eût pu arriver à temps pour prendre part à la bataille.

Cependant l'empereur rappela des montagnes

les 1er et 4e corps et les dirigea sur Madrid. Lui-même quitta Burgos le 22, avec sa garde, et arriva le 23 à Aranda.

Le général don Benito-San-Juan, avec la réserve de l'armée espagnole, forte de treize mille hommes de troupes d'élite, défendait le passage du Sommo-Sierra, position facile à garder, et qui avait été fortifiée de redoutes garnies de seize pièces de canon.

Napoléon fit attaquer, le 30, les Espagnols par le 1er corps et les chevau-légers polonais de sa garde. Le 9e d'infanterie légère et le 96e se distinguèrent; mais ce fut surtout la charge extraordinaire que le général Montbrun exécuta sur ces montagnes à la tête des chevau-légers polonais qui décida la victoire.

Le 2 décembre la cavalerie française couronna les hauteurs de Madrid; l'infanterie y arriva le 3; cette ville capitula le 4, et les Français y entrèrent le même jour.

Trois grandes armées avaient été battues; leurs débris étaient poursuivis et la capitale occupée. Dans la Catalogne, la place de Roses ouvrit ses portes le 6 décembre, et le général Gouvion-Saint-Cyr, sans être arrêté par la hauteur des montagnes, par des chemins d'une difficulté extrême, ni par les ennemis, qu'il battit les 15 et 16, fit lever le siége de Barcelone, marcha sur l'armée espagnole, qui avait pris position sur le Lobregat, et la défit complétement.

Le maréchal Lefebvre battit le général Galutzo près de Truxillo; le maréchal Victor rencontra à Uclès le duc de l'Infantado qui avait rallié les restes de l'armée de Castañoz, lui fit dix mille prisonniers et s'empara de son artillerie.

Le maréchal *Soult*, qui avait pris, tué ou dispersé ce qui se trouvait de soldats et d'insurgés armés dans la Montaña, malgré les difficultés que présentaient les hautes montagnes de cette province, la profondeur des ravins, et des torrens grossis par une pluie continuelle; après s'être emparé d'armes, de munitions et de denrées débarquées par les Anglais, notamment à Santander et Cumillas, laissant le général Bonnet à Santander, avait traversé, avec les divisions Merle et Monnet, la grande chaîne de montagnes avant que les neiges en fermassent les passages, et était redescendu dans la vallée du Carrion pour y reposer ses troupes des fatigues des mauvais chemins et de l'intempérie de la saison.

En quarante jours les armées espagnoles avaient été détruites; tant de victoires couvrirent de leur éclat l'odieux de l'envahissement. Les déclarations et les actes que fit Napoléon à Madrid, furent marqués au coin d'une bonne politique, et étaient de nature à pallier, autant que possible, le dangereux effet de ses premiers procédés. C'est sans doute une des époques où il n'eût fallu que de la sagesse pour rétablir la tranquillité en Espagne et y fonder un nouveau gouvernement.

L'empereur n'ignorait point qu'une division anglaise avait passé par l'Escurial et le Guadarrama pour aller rejoindre à Salamanque sir J. Moore ; mais on annonçait que ce général se retirait en Galice pour y embarquer son armée, et comme cette disposition des Anglais était agréable à Napoléon, et était aussi le meilleur parti qu'ils eussent à prendre, il y ajouta foi, et se contenta d'envoyer des troupes à l'Escurial et à Avila.

A la vérité sir John Moore eut un moment le dessein de quitter l'Espagne, mais il adopta une autre résolution qui a donné lieu aux opérations indiquées dans le chapitre premier de ces Mémoires.

CHAPITRE PREMIER.

Campagne contre l'armée anglaise commandée par sir John Moore, et contre l'armée espagnole de Galice. — Affaires de Mancilla, de Prieros, de Ferreira, de Montefalquiero. — Bataille de la Corogne. — Embarquement précipité de l'armée anglaise. — Siéges et prises des places de la Corogne et du Ferrol.

Sir John Moore commandant en chef, dans la Péninsule, les forces anglaises qui devaient coopérer avec les armées espagnoles à faire repasser les Pyrénées aux Français, n'arriva à Salamanque avec quinze mille Anglais, que le 13 novembre 1808, et le 10, les armées de Belvedere et de Blacke, avaient été battues à Burgos et à Espinosa. Dès qu'il fut informé de ces défaites, il s'arrêta, et envoya l'ordre au lieutenant général Hope, commandant une colonne de dix mille hommes, qui se dirigeait par Madrid, d'éviter cette ville, de se rendre par l'Escurial au passage du Guadarrama et de le rejoindre à Salamanque.

L'arrivée de Napoléon en Espagne, à la tête d'une armée aguerrie, les victoires que venaient

de remporter ses maréchaux, firent considérer à sir J. Moore que la cause des Espagnols était perdue, et qu'on voudrait en vain les secourir contre les Français. La perte de la bataille de Tudela, qu'il apprit le 28 novembre, vint encore le confirmer dans cette opinion.

En conséquence, il ordonna à sir D. Baird, qui lui amenait quatorze mille hommes débarqués à la Corogne, de rétrograder sur cette place et de s'y embarquer pour le Portugal, où il se rendrait lui-même après avoir rallié le général Hope.

Cet ordre de retraite fit murmurer l'armée anglaise, qui, n'ayant point encore vu d'ennemi, ne concevait point la nécessité de se retirer, et dans le même temps arriva une dépêche de M. Frère, ambassadeur anglais, près le gouvernement espagnol, expédiée le 2 décembre par le prince de Castel-Franca et le général Morla qui, comme l'ambassadeur, conjuraient, au nom de la junte suprême, le général Moore de se rendre à Madrid, l'assurant que tous les habitans de cette capitale étaient déterminés à s'ensevelir sous ses ruines plutôt que de se rendre, et que l'abondance qui y régnait lui garantissait qu'il serait largement pourvu à tous les besoins de son armée.

Sir John Moore ne se laissa point persuader par les récits exagérés et les promesses fallacieuses venues de Madrid, dont il apprit bientôt la reddition.

Mais l'agitation qui régnait dans l'esprit de ses soldats faisait sur lui plus d'impression. Il hésita à commencer son mouvement rétrograde. Enfin, lorsqu'il vit qu'aucune armée ne marchait contre lui, que Napoléon était avec ses principales forces au *sud de la* Sierra du Guadarrama, que trois corps d'armée étaient employés à une grande distance dans l'Arragon et la Catalogne; qu'il y avait un immense intervalle sans corps d'armée, entre Madrid et le 2e corps, commandé par le maréchal Soult, il conçut le projet d'écraser les quatorze mille hommes que ce maréchal avait dans la vallée du Carrion, puis de se porter sur Burgos.

Par ce mouvement hardi, il se flattait de couper la retraite aux Français qui s'étaient avancés sur Madrid, ou du moins de les forcer à évacuer la capitale et le centre de l'Espagne, et que ce premier succès changeant la face des choses, la nation espagnole recouvrerait son énergie et se leverait en masse pour harceler les Français dans leur retraite.

Pour exécuter ce plan, il se proposait de réunir à son armée, forte de trente-sept mille hommes effectifs, l'armée espagnole de Galice, que le marquis de la Romana, qui en avait pris le commandement après la perte de la bataille d'Espinosa, réorganisait à Léon. Ce général espagnol était parvenu à réunir de vingt-cinq à trente mille hommes. Ne s'étant point trouvé de sa per-

sonne à la journée d'Espinosa, sa réputation militaire, encore vierge, avait rendu à ses soldats le courage, et surtout l'espérance, agréable perspective que l'imagination ardente des habitans de la Péninsule leur fait concevoir avec cette vivacité qui est chez eux un trait caractéristique.

Le général Graham fut envoyé près du marquis de la Romana, sous le prétexte de lui développer le plan du général anglais; mais, dans la réalité, pour s'assurer de l'état de l'armée espagnole et juger ce qu'on en pouvait espérer.

L'armée combinée comptait plus de soixante mille hommes. Une telle force entre les mains d'un général habile et entreprenant, pouvait faire momentanément beaucoup de mal aux Français, en profitant de l'éloignement où le centre de l'armée était des ailes. Mais l'armée anglo-espagnole était composée de deux nations qui n'étaient point franchement unies; et elle était dirigée par deux généraux dépourvus de qualités essentielles pour réussir à la guerre.

Tandis que le général Moore tâtonnait et se préparait avec lenteur à l'exécution de son plan, le maréchal Soult fut informé de la force et des préparatifs des Anglais et des Espagnols, et il soupçonna le projet de leurs généraux. N'ayant que deux divisions d'infanterie et deux brigades de cavalerie, il n'aurait pu résister à une armée aussi nombreuse : il demanda donc une augmentation de troupes, et calculant le temps nécessaire

pour que les ordres de l'empereur parvinssent et soient exécutés, il prévit qu'il serait attaqué avant l'arrivée des renforts, et cela le détermina à prendre sur lui de changer la destination des troupes qui étaient le plus à sa portée.

Malgré des oppositions, il attira à lui la division de dragons du général Lorges et le 1er de hussards : et sur sa demande, les généraux du 8e corps, Delaborde et Loison, qui avaient dépassé Burgos, se dirigèrent sur Carrion. Tout ce qu'avait fait le maréchal Soult fut approuvé de Madrid par Napoléon, sous la date du 19 décembre.

Avec ces forces, réunies au 2e corps, le maréchal Soult, quoique encore inférieur en nombre, aurait probablement combattu l'armée anglo-espagnole.

Le général anglais passa le Douro à Tordesillas. Son avant-garde ne fit que paraître à Valladolid et le rejoignit. Il marcha sur Mayorga, point de réunion qu'il avait indiqué à sir D. Baird et au marquis de la Romana. La jonction avec sir D. Baird se fit le 20 décembre, mais le marquis de la Romana ne s'avança avec son armée que jusqu'à Mancilla; il se contenta d'envoyer un détachement de cinq mille hommes à Mayorga, encore le rappela-t-il : soit qu'il fût inquiet sur les intentions des Anglais, soit qu'il craignît d'être en sous ordre, il resta isolé.

L'avant-garde anglaise arriva le 21 à Sahagun : à son approche, le général Debelle, qui

commandait une brigade de cavalerie du 2e corps, se retira sur Villotilla, ainsi que le portaient ses instructions. Un engagement d'arrière-garde, où les Anglais étaient cinq fois plus nombreux, a été célébré par eux comme un grand exploit de leur cavalerie. Ils ont aussi prétendu s'être avancé jusqu'à Carrion, ce qui est faux; le général Debelle ne se retira qu'à Villotilla, et le général Franceschi conserva sa position à Cerbatos et Riberos.

Cependant Napoléon, instruit du mouvement et des desseins du général Moore, au lieu de battre en retraite, manœuvre pour tourner l'armée anglaise. Il part de Madrid avec sa garde, le 6e corps d'armée, la division Lapisse du 1er corps, et la division de dragons Lahoussaye, repasse la Sierra au Guadarrama, et suivant la route d'Arrevalo et Tordesillas, arrive sur l'Elza, vis-à-vis Benavente.

Aussitôt que le général Moore fut informé de la marche de l'empereur, il renonça à ses brillans projets, laissa le général la Romana devant le maréchal Soult, quitta Sahagun le 26, et accourut à Benavente, afin de s'assurer la grande route de la Galice. Il crut même prudent de faire sauter deux arches du pont de l'Elza, rivière assez forte, que des pluies avaient encore augmentée.

On parvint, malgré cette crue, à découvrir un gué au-dessus du pont. Le général Lefebvre-

Desnouettes, commandant les chasseurs de la garde, y passa la rivière, chargea quelques pelotons de cavalerie anglaise, qui étaient en avant de Benavente, ville située à quatre cents toises du pont; mais les ayant poursuivis avec trop d'ardeur, il fut à son tour chargé par une nombreuse cavalerie commandée par lord Paget, que des murs et des maisons lui avaient masquée. En vain ce petit nombre de braves fit preuve de courage et d'adresse, il fallut repasser l'Elza, et leur général, resté des derniers pour soutenir la retraite, fut blessé et fait prisonnier.

Le lendemain, 30 décembre, on répara le pont, et on traversa Benavente pour suivre les Anglais qui se retiraient précipitamment, dans la crainte que le maréchal Soult n'arrivât avant eux à Astorga, point de jonction des deux routes de Madrid et de Léon à la Corogne.

Le général Moore ne s'était point trompé sur les intentions du maréchal Soult. Dès que ce maréchal connut la marche rétrograde des Anglais, il les fit suivre par la division Lorges, tandis qu'avec son 2e corps, il prit la direction de Léon, et prescrivit au général Delaborde, qui était arrivé à Paredes, et au général Loison, qui devait être à Palencia, de chercher à le rejoindre en tenant aussi la route de Léon. Le général Franceschi Delonne (1), commandant l'avant-

(1) Nous donnons cette fois seulement les deux noms de

garde, trouva les Espagnols disposés à défendre, à Mancilla, le passage de l'Elza et l'entrée de la ville.

L'ennemi avait quatre mille hommes d'infanterie et quelque cavalerie sur la gauche de la rivière en avant du pont, qui forme un long défilé. La ville était garnie d'infanterie, et la principale issue barricadée : deux lignes d'infanterie étaient de l'autre côté de la ville.

Le 22e régiment de chasseurs à cheval, qui était à la tête de la colonne, renversa les troupes de la rive gauche, chargea tout ce qui se trouvait sur le pont et dans la rue, et ne fut arrêté

---

général Franceschi, dont il sera beaucoup parlé dans ces Mémoires, pour le distinguer du général Franceschi, plus ancien général que lui, qui a été long-temps employé à l'état major de l'armée d'Italie. Franceschi Delonne, après avoir servi dans le quatrième d'hussards, était chef d'escadron, aide-de-camp du lieutenant général Soult, commandant la droite de l'armée d'Italie, lorsqu'au blocus de Gênes, il traversa deux fois la ligne anglaise pour venir en France, et rapporter à Massena les ordres du premier consul. Lors de la campagne d'Austerlitz, il était colonel du huitième d'hussards; placé à l'avant-garde du quatrième corps, il se distingua dans plusieurs affaires; dans la Moravie envoyé en partisan, il fut cerné par une cavalerie nombreuse, mais il se fit jour à travers l'ennemi, rejoignit à marche forcée le quatrième corps, arriva au commencement de la bataille d'Austerlitz à la tête des cents meilleurs chevaux de son régiment, et dans une charge fit mettre bas les armes à trois mille Russes.

que par les lignes d'infanterie placées de l'autre côté de la ville, qui commencèrent un feu assez fort. Mais le général espagnol leur ayant ordonné une manœuvre pour les mettre sur une ligne oblique, le général Franceschi, l'un des officiers généraux les plus distingués de l'armée française, profita habilement de cette circonstance pour charger avec les autres régimens les Espagnols au milieu de leur évolution : ceux-ci ne purent soutenir le choc de cette cavalerie et se mirent en déroute.

Cependant, favorisés par les difficultés du terrain, ils se rallièrent vers le pont de Villarente. Le général Franceschi les y suivit, détacha plusieurs escadrons sur leurs flancs, et les fit charger de front par le 22e de chasseurs. Cette disposition eut un succès complet, les ennemis furent encore mis en fuite et poursuivis jusqu'à une lieue de Léon.

Un colonel, deux lieutenans colonels, cinquante officiers, deux mille cinq cents prisonniers, deux drapeaux, trois mille fusils, et la ville de Léon, où le marquis de la Romana avait laissé deux mille deux cents malades ou blessés, furent les fruits de cette brillante victoire.

Ce fut le 1er janvier 1809 que la jonction des Français eut lieu à Astorga, où Napoléon était entré sans éprouver de résistance. Il se disposait à suivre les Anglais avec sa célérité accoutumée, lorsqu'il reçut des dépêches qui lui annonçaient

si positivement les dispositions hostiles de l'Autriche, qu'il dut s'arrêter et revenir à Valladolid.

Avant de partir, il confia la poursuite des ennemis au maréchal Soult, commandant le 2e corps, qu'il renforça des divisions de dragons Lahoussaye et Lorges, des 70e et 86e régimens de ligne qui composaient la division Delaborde, et des régimens de la division Loison, qui venait d'être dissoute et étaient encore en arrière. Il le fit soutenir par le 6e corps sous les ordres du maréchal Ney, qui devait déférer à ses invitations. La cavalerie légère de ce maréchal, qui avait à sa tête le général Colbert, se trouvant engagée en avant, était déjà, par sa position même, aux ordres du maréchal Soult.

La poursuite de l'ennemi ne fut ralentie ni par les revues passées à Astorga, ni par l'intempérie de la saison très-rigoureuse dans les montagnes qui allaient être le théâtre de la guerre, et qui tiennent à la chaîne des Pyrénées.

D'Astorga pour aller à Villafranca, indépendamment de la grande route nouvellement construite, il y a l'ancien chemin plus direct, mais montueux et mauvais.

En se retirant, les Anglais avaient choisi la première et laissé l'autre aux Espagnols.

Le maréchal Soult fit suivre les Espagnols par le général Franceschi, avec ordre de les pousser et de ne les pas perdre de vue : il marcha lui-

même avec le reste de ses troupes sur les traces des Anglais.

Quelque précipitée que fût leur retraite, le 3 janvier on atteignit leur arrière-garde à Cacabellos. Ce bourg forme un long défilé, terminé par le pont de la Qua, qui coule le long d'une colline qu'il faut monter. L'ennemi avait beaucoup de tirailleurs dans les vignes, et occupait en force le village de Prieros, situé à trois cents toises sur le plateau de la colline.

Le général Colbert qui commandait l'avant-garde, composée des 3e de hussards et 15e de chasseurs, fit charger ce qu'il voyait devant lui; mais cette attaque n'ayant point réussi, il fallut attendre l'infanterie.

La 1re division, commandée par le général Merle, marchait en tête : dès que le 4e d'infanterie légère eut traversé Cacabellos et passé le pont de la Qua, on le forma en colonnes d'attaque, et on marcha à l'ennemi. La colonne principale suivit la grande route, tandis qu'une autre colonne passa par les vignes pour tourner la position.

Le général Colbert, entraîné par son courage, se plaça aux premiers rangs de cette infanterie, et fut frappé de mort. Jeune encore, il jouissait, comme militaire, de la plus haute estime. Canova l'avait surnommé l'Antinoüs moderne : ses amis chérissaient en lui ces qualités du cœur

qui commandent l'attachement. Il fut vivement regretté.

On enleva la position de Prieros, et les Anglais furent poursuivis jusque près de Villafranca. La nuit força de s'arrêter.

A Villafranca, l'ancienne et la nouvelle route de la Corogne se rejoignant, les Espagnols se trouvèrent de nouveau réunis aux Anglais : étant trop nombreux pour traverser ensemble le défilé de Villafranca, ils se divisèrent encore; les Espagnols suivirent le val d'Ores, et le général Moore fit prendre la même direction à quatre mille Anglais pour aller s'embarquer à Vigo. Quant à lui, il continua sa retraite sur la Corogne.

Le maréchal Soult forma son avant-garde de la 4e division de dragons, commandée par le général Lahoussaye, et entra dans le défilé. En le traversant, on était souvent frappé de la beauté des sites : la hauteur des montagnes, dont plusieurs sommités sont couronnées par les ruines de châteaux construits par les Maures pour dominer le pays; le passage étroit qu'on suivait, la facilité qu'offraient plusieurs positions d'arrêter une armée avec peu de troupes, étaient autant de sujets d'étonnement pour nos soldats, qui en prenaient plus de confiance dans leur force et les talens du général en chef.

La marche du 4 fut longue et pénible, le maréchal voulant dépasser le col de Piedra-Fita,

que l'ennemi pouvait défendre avec quelques régimens.

On suivait de si près l'arrière-garde ennemie commandée par le général Stwart, que l'on ramassa neuf cents Anglais, cinq pièces de canon et beaucoup de bagages.

Le 5 on trouva l'ennemi à Puente-Ferreira, occupé à préparer une seconde fougasse pour faire sauter le pont, qu'une première n'avait pu détruire. Le général Lahoussaye fit mettre pied à terre à une partie de ses dragons, attaqua l'ennemi qui battit en retraite, et le força encore d'abandonner la coupure du pont de Berceira qu'il avait commencée. Une charge le rendit maître de ce passage important; et continuant de suivre sans relâche les Anglais, ses dragons s'emparèrent, à Cérézal, des caissons de la trésorerie anglaise, qui contenaient environ un million.

Le général Franceschi rejoignit le même jour le maréchal Soult, auquel il rendit compte de sa marche d'Astorga à Villafranca, dans laquelle il avait tué beaucoup de monde à l'ennemi, et pris deux mille neuf cents Espagnols, parmi lesquels le lieutenant général Reikel, cinq officiers d'état major, quatre colonels et cent cinq officiers.

Sur l'avis qu'il donna de la marche de la Romana par le val d'Ores, le maréchal Soult écrivit au maréchal Ney, de le faire suivre par la division du général Marchand et un régiment de cavalerie.

Le 6, le général Lahoussaye atteignit l'arrière-garde anglaise à Constantine, et la fit reculer; mais il fut obligé de s'arrêter lui-même devant l'armée anglaise qui occupait une forte position, à une demi-lieue en avant de Lugo.

Le général Moore devait sentir la nécessité de ralentir une retraite aussi précipitée, plus désastreuse que la perte d'une bataille. En effet, depuis Astorga, la route était couverte de chevaux que les Anglais avaient tués : outre les canons, les voitures, les munitions et les bagages dont les Français s'étaient emparés, on en voyait encore une plus grande quantité qu'ils avaient lancés au fond des vallées.

La ville de Lugo, et ce qu'on avait pu y faire arriver de la Corogne et du magasin que leur commissariat avait formé à Sobrados, près Mellid, sur la route de Lugo à Santiago, mettaient le général anglais à même d'alimenter son armée. Les difficultés qu'il avait éprouvées en passant le défilé, lui donnaient l'assurance qu'il n'était immédiatement suivi que par une tête de colonne. Tous ces motifs dûrent le décider à attendre les Français en avant de Lugo, afin de les arrêter, et de disposer de quelques jours dont il avoit besoin pour rétablir la discipline dans son armée.

Il voulait aussi avoir le temps de faire arriver à la Corogne les bâtimens de transport qui étaient à Vigo, ce qui lui faisait gagner trois jours de marche, avantage d'une grande importance dans

une retraite aussi fatale. Il expédia à sir Hood, qui était à Vigo, l'ordre de faire partir en toute hâte la flotte de transport, et de lui faire forcer de voiles pour la Corogne.

Sir J. Moore avait reconnu, en avant de Lugo, une position militaire très-forte qu'il mit à profit. Il appuya sa droite au Miño, rivière qui n'était pas guéable; la gauche, à des montagnes élevées. L'infanterie était placée derrière des murailles qui séparent les propriétés; et pour y arriver il fallait descendre dans un ravin, et remonter pendant une demi-lieue sous le feu de l'ennemi.

Le maréchal Soult arriva, dans la nuit du 6 au 7, à Quintela de Corbella, où il établit son quartier général.

Le 7, malgré la pluie qui tomba toute la journée, et le peu d'hommes que chaque régiment comptait sous les drapeaux, le maréchal fit tâter sur plusieurs points l'ennemi, qui partout se montra en force, de manière à le faire juger au nombre de vingt mille hommes.

Le 8, le maréchal Soult porta la cavalerie légère du général Franceschi, avec des compagnies de voltigeurs, à Bascoas, vis-à-vis la gauche de l'ennemi, pour lui donner de l'inquiétude et l'engager à dégarnir son centre, qu'il eût probablement attaqué le 9, si les régimens avaient reçu les hommes restés en arrière, et l'artillerie les voitures qui lui manquaient.

Mais le général Moore, dans la crainte d'être tourné et attaqué de front, continua sa retraite dans la nuit du 8 au 9, après avoir fait tuer cinq cents chevaux, et détruit tout ce qui était dans le cas de gêner sa marche.

Les Français entrèrent le 9 dans Lugo, où ils prirent dix-huit pièces de canon et cent chariots de munitions anglaises destinées pour l'armée de la Romana.

Le maréchal Soult mit en avant-garde la division Franceschi, et lui fit poursuivre l'armée anglaise. Ce général reconnut que l'ennemi avait fait sauter un pilier du pont de Rabada, sur lequel on passe le Miño à deux lieues de Lugo. Le colonel Garbé, ayant sous ses ordres les ouvriers et les sapeurs des régimens, rétablit dans la nuit ce pont pour l'infanterie et la cavalerie, et dans la nuit suivante il lui donna assez de solidité pour que l'artillerie pût y passer.

Notre avant-garde arriva à temps pour s'opposer à ce qu'on détruisît le pont sur la Ladra, et on exécuta une charge, dans laquelle cinq cents Anglais furent faits prisonniers.

La cavalerie continua à poursuivre l'ennemi; le même jour, elle força encore le passage du pont sur le Mendeo et poussa jusqu'à Montefalquiero. Dans cette occasion, le général Franceschi chargea deux fois la cavalerie ennemie, et lui enleva mille hommes, cinq pièces de canon, dont deux françaises, fondues du temps de Louis XIV,

beaucoup de caissons, de munitions et de bagages, parmi lesquels était la voiture du général commandant l'arrière-garde.

Les Anglais, pour arrêter l'armée française, conçurent l'horrible projet de faire sauter la ville de Betanzos, dont les habitans les avaient accueillis en alliés; ils placèrent donc six milliers de poudre dans la salle basse de la maison commune, et mirent le feu aux quatre coins de la ville, ainsi qu'aux ponts qui sont construits en bois.

Mais le feu ne se communiqua pas assez promptement pour qu'on ne pût l'éteindre, et les ponts ne brûlèrent pas assez pour empêcher la cavalerie de passer.

On trouva à Betanzos un magazin assez considérable de biscuit, huit mille fusils dans des caisses; les Anglais avaient jeté dans la rivière sept pièces de canon et détruit une grande quantité de munitions de guerre.

Le général Moore, pour rompre plus sûrement le pont d'El-Burgo, le fit couper avant le passage d'une arrière-garde de deux mille hommes, qui se dirigea sur Vigo pour s'y embarquer.

En arrivant à El-Burgo, les Français trouvèrent le pont sur le Mero coupé, et les Anglais postés de l'autre côté paraissant déterminés à s'opposer à son rétablissement.

Le général Franceschi remonta la rivière; à Cambre, il trouva le pont également coupé par ordre du général anglais : mais une demi-lieue

plus haut le pont de Cela était intact ; il le passa, se porta sur la route de Santiago à la Corogne, et fit prisonnière une compagnie du 60e régiment anglais.

Cette position de l'avant-garde sur la rive gauche du Mero, facilita le rétablissement du pont d'El-Burgo, qui fut praticable le 13 pour l'infanterie, et le 14 pour l'artillerie.

Le 13, à la pointe du jour, on entendit deux fortes détonnations, c'était, comme on l'apprit ensuite, la double explosion d'un moulin et d'un magasin à poudre que les Anglais avaient fait sauter.

Le 14, une flotte de bâtimens de transport entra dans le port de la Corogne ; mais les préparatifs exigeant plusieurs jours, l'armée anglaise dut contenir les Français, ou le général Moore voyant ses moyens de retraite assurés, crut, pour l'honneur des armes britanniques, ne devoir pas quitter le continent sans combattre. S'il avait perdu sa cavalerie, le pays montagneux et difficile rendait cette arme presque nulle, et il comptait plus de vingt-deux mille hommes d'infanterie.

Le pont d'El-Burgo ayant été rétabli le 14, les divisions d'infanterie, Merle et Mermet, passèrent entièrement. On suivit la route de la Corogne, et bientôt on trouva les avant-postes anglais placés en avant du village de Palavia,

et leur armée déployée en arrière sur deux lignes (1).

La première ligne était composée des divisions de sir D. Baird et du général Hope. Celle-ci, avait sa gauche appuyée au Mero, sur les bords duquel était un bouquet de bois, que le général Hope avait garni de tirailleurs. Sa force principale était placée sur une montagne, en partie boisée et hérissée de rochers, qui domine la route de Betanzos. En avant de son front était le village de Palavia qu'il occupait. Sa droite, s'appuyait à la division de sir D. Baird. Les troupes de sir D. Baird s'étendaient depuis la division du général Hope jusqu'au village d'Elvina, qu'il avait garni de troupes, et il occupait, par un fort détachement, un monticule couvert d'arbres qui était à cent toises du village.

La seconde ligne, formée de la division de lord Paget, était en arrière du général Hope, occupant depuis le village d'Aïris jusqu'à l'embouchure du Mero ; un corps de carabiniers était en arrière de sir D. Baird.

La division du général Fraser était en réserve à la Corogne.

Tout le pays est montagneux, en plusieurs

(1) Planche N° I. Les mouvemens étant compliqués, pour les distinguer, les corps français dans leur premier mouvement ont un blanc, dans le second deux, dans le troisième trois.

endroits hérissé de rochers, coupé par des ravins et des murailles, et par un effet assez singulier de la nature du terrain, il partait d'Elvina, en sens opposés, deux ruissaux en forme de ravins, qui, coulant autour de la base du mont Aïris pour aller se jeter, l'un dans le Mero, et l'autre dans la baie, circonvenaient la position des Anglais de telle manière, qu'à l'exception du point d'Elvina, ils étaient environnés par le Mero, la baie et les deux ravins.

La division Merle, après avoir chassé l'arrière-garde anglaise des hauteurs de Portoso, prit position devant le centre de l'armée ennemie, sur une colline, à gauche de la grande route; à la hauteur de Portoso, des voltigeurs, sous les ordres du général Thomières, gardaient l'espace entre le chemin et le Mero.

Le général Mermet prit à gauche, en passant derrière la division Merle, et eut ordre de s'emparer de la hauteur couverte de bois, qu'occupait l'ennemi par son extrême droite. Cette attaque fut confiée au brave général Jardon, qui, à la tête de compagnies de voltigeurs, débusqua les Anglais, et les fit replier sur le village d'Elvina, devant lequel, pour faire face aux Français, ils prirent une position qui les plaçait en potence sur leur première ligne.

Maître de cette hauteur, le maréchal Soult découvrit, et jugea très-bien l'avantage qu'on en pourrait tirer. Il vit que du canon qu'on y place-

rait prenant en écharpe la ligne anglaise, lui ferait éprouver de grands dommages. Aussitôt des ordres furent donnés au général Bourgeat, commandant l'artillerie, pour y établir une grande batterie. On n'était maître d'aucun chemin ; et après ce que nous avons dit sur la nature du pays, il est facile de concevoir les obstacles à vaincre pour y conduire de l'artillerie. Mais nos canonniers prouvèrent que rien ne leur était impossible, car le 16 au matin, huit canons et deux obusiers étaient en batterie.

Il paraît que le maréchal Soult, après avoir reconnu la position de l'ennemi, résolut de l'attaquer le lendemain pour l'obliger à manifester ses intentions, sauf à ne donner à l'attaque que l'importance qu'il jugerait convenable. Dans la soirée il expédia ses ordres, et dans la matinée du 16 l'armée française fit les mouvemens suivans :

La division Delaborde, qui avait passé la nuit en arrière d'El-Burgo, passa de bonne heure le Mero, et, suivant la grande route, s'arrêta à la hauteur de Portoso, pour former la droite de l'armée française. A son arrivée, les brigades Thomières et Reynaud de la 1re division obliquèrent à gauche et se formèrent en avant de la brigade Sarrut, de la même division, destinée à former le centre de l'infanterie : la division Mermet, dont la droite s'appuyait à la division Merle, resta en face d'Elvina.

La division de dragons Lahoussaye se mit en

bataille à la gauche du monticule de la grande batterie qu'occupait la 2e division.

La cavalerie légère fut placée à l'extrémité gauche de la ligne, de sorte que ces dernières troupes se trouvaient à la hauteur du village de San-Christophe.

La division de dragons du général Lorges fut placée sur deux points : ce général, avec la brigade Vialannes, en réserve en arrière de la division Delaborde, au point d'intersection des grandes routes de Lugo et de Santiago à la Corogne; la brigade du général Fournier, sur la droite de l'embouchure du Mero, près le village de Perillo, vis-à-vis la gauche de l'armée anglaise.

Par les dispositions du maréchal Soult, les lignes anglaises se trouvèrent débordées par les deux divisions de cavalerie Lahoussaye et Franceschi. Lorsque le général Moore vit le développement de l'armée française, il fit sortir de la Corogne la réserve de quatre à cinq mille hommes d'infanterie du général Fraser et d'un peu de cavalerie, qui se déploya à la sortie du faubourg de la ville, et prit position la gauche à ce faubourg, et la droite au village de San-Christophe.

Cette réserve anglaise formait, avec la division Franceschi, un équerre : ces deux corps s'observèrent et se neutralisèrent pendant la journée.

Le général anglais disposa de la droite de sa seconde ligne, formée du corps des carabiniers, pour s'opposer à la division Lahoussaye.

Il mit sa première ligne en bataille au bas du mont Aïris, et l'opposa aux trois divisions françaises. Supposant que la principale attaque serait à Palavia, village situé sur la grande route, il rapprocha de cette partie la gauche de la division de lord Paget, qui étoit en seconde ligne.

L'armée française avait une nombreuse cavalerie, nulle, à la vérité, pour attaquer l'ennemi sur le champ de bataille qu'il avait choisi, mais qui permettait de l'y braver, parce qu'il n'oserait point s'en éloigner pour profiter d'un avantage. Nos trois divisions d'infanterie, composées seulement de dix régimens, ne comptaient pas treize mille baïonnettes.

Il était près de deux heures de l'après-midi, lorsque, de part et d'autre, ces premiers mouvemens furent exécutés.

Le général Delaborde eut l'ordre de s'emparer du village de Palavia, le général Mermet de celui d'Elvina, et le général Merle, placé au centre, devait se tenir prêt à agir d'après le résultat des premières attaques.

De son côté, le général anglais voyant l'étendue qu'occupait l'armée française, fit des dispositions contre la division Merle pour couper la ligne.

A trois heures le feu commence. La grande batterie foudroie la division anglaise. Le général Jardon s'empare du village d'Elvina à la tête des voltigeurs; mais, trouvant au delà des forces

trop supérieures, il ne put d'abord le dépasser.

En même temps le corps de carabiniers anglais de la seconde ligne, qui était en face de la 4e division de dragons, s'avança contre elle, peut-être avec l'intention de tourner la grande batterie. Aussitôt le général Lahoussaye fit mettre pied à terre au 27e régiment de dragons, et le plaça sur la pente de la montagne où était la batterie, manœuvre qui en imposa à l'ennemi, de telle sorte qu'il n'osa franchir le ravin.

Le général Mermet fit avancer la brigade Gaulois sur Elvina, en éloigna les Anglais, et déploya les deux tiers de sa division en avant du village.

Le général Merle, avec la brigade Reynaud, fit reculer en désordre les ennemis qui l'avaient attaqué.

Le général Moore, prévenu que sa droite était battue et le village d'Elvina emporté, accourut sur ce point, et y fut tué.

Le général Delaborde avait eu également des avantages. Le village de Palavia lui était resté, le 70e s'était formé au delà, et le général Foy avait fait reculer les ennemis qui lui étaient opposés.

Partout on avait eu des succès, et la victoire était décidée.

Sir D. Baird, qui succéda au général Moore, appela le restant de sa seconde ligne, et, par ce moyen, reforma les troupes en arrière du premier champ de bataille. Il parvint jusqu'à la nuit qui s'approchait à se maintenir dans cette seconde po-

sition ; mais ce deuxième général en chef anglais fut encore blessé grièvement et remplacé par le général Hope.

La chute du jour empêcha le maréchal de connoître assez à temps les progrès des Français et la situation de l'ennemi, pour faire des dispositions contre la nouvelle ligne que venaient de prendre les Anglais.

Si le combat eut commencé plus tôt, et si le terrain eût permis à la cavalerie de charger, c'en était fait de cette armée anglaise. L'espoir de s'embarquer en combattant encore quelques instans pour attendre la fin du jour, dut exciter les Anglais à un effort pour conserver leur dernière position. Mais dès que la nuit put cacher leur retraite, ils marchèrent en toute hâte aux points de l'embarquement, qui eut lieu à l'arsenal de la Paliosa et au port de la Corogne.

Pour couvrir cette retraite, le général Hope fit allumer des feux, et chargea le général Béresford de les entretenir quelque temps.

La perte des Anglais fut considérable. Le général en chef et deux autres généraux périrent sur le champ de bataille.

C'est d'après des documens anglais que nous avons élevé la force de l'armée anglaise réunie à Mayorga, à trente-sept mille hommes, présentant trente à trente-deux mille baïonnettes ou sabres ; c'est par la même voie que nous avons appris qu'il ne s'était embarqué que six mille hom-

mes à Vigo, et douze mille à la Corogne. Sans doute les dix-neuf mille hommes de différence ne furent pas pris ou tués par les Français. Un grand nombre se dispersa dans la retraite, et ces fuyards furent bien accueillis ou massacrés par les habitans, suivant que ceux-ci les prenaient pour des amis ou des ennemis.

L'armée française eut à regretter le général Gaulois. Elle eut cent cinquante morts et cinq cents blessés; parmi ces derniers on comptait le général Lefebvre, le colonel Corsin, et vingt officiers, dont cinq d'état major.

Les rapports ont fait le plus grand éloge de tous ceux qui ont pris part à l'action, et particulièrement des généraux Delaborde, Merle, Mermet, Foy et Bourgeat, des 47e et 70e régimens de ligne, du 31e d'infanterie légère, et du 27e de dragons, qui combattit à pied.

A la pointe du jour, les reconnaissances ayant annoncé la retraite de l'armé anglaise, on marcha sur la Corogne. L'embarquement était déjà achevé. Mais l'obscurité et la précipitation avaient occasionné un désordre, qui fit périr plusieurs embarcations. Les bâtimens étaient en rade sous la protection de la *Queen Charlotte*, vaisseau de 74 et de 4 frégates. Le maréchal Soult fit placer une batterie d'obusiers sur une hauteur en arrière du fort San-Diego, qui bat la rade, et dès qu'elle joua, les bâtimens mirent à la voile pour gagner le large.

Une frégate et deux autres bâtimens vinrent s'échouer par suite d'accidens.

L'armée française prit position pour former le siége de la Corogne, place forte, qui avait deux régimens de garnison.

Le général Alcedo, qui en était gouverneur, capitula le 19 janvier (1).

On y délivra trois cent soixante Français qui étaient à Porto, lorsque la division espagnole, que le général Junot y avait envoyée, s'étant révoltée, fit prisonniers les Français qui étaient avec elle, et les conduisit en Galice. Parmi eux se trouvaient le général de division Quesnel, gouverneur d'O-Porto; MM. Fourcroy, consul; Picoteau, colonel d'artillerie; Brûlé, chef de bataillon du génie; Bongard, officier d'ordonnance; l'auditeur Taboureau, et quinze autres officiers; le surplus soldats ou marins.

La place avait soixante pièces en batterie. Les Anglais y avaient laissé dix-neuf pièces de canon, douze mille fusils et quelques effets d'habillement.

La Corogne prise, le général français dirigea de suite une partie de l'armée sur le Ferrol, l'un

(1) Pendant qu'on était devant la Corogne, le maréchal parcourut le champ de bataille : informé de la place où le général Moore avait été tué, il fit graver, sur un rocher qui en est voisin, une inscription, pour conserver la mémoire de cet événement et de la bataille gagnée par l'armée française, le 16 janvier 1809.

des établissemens les plus importans de la marine espagnole, et l'une des places les plus fortes de la Péninsule.

Le général Franceschi fut envoyé à Santiago.

Le général Lahoussaye à Mélid.

Le général Delaborde resta à la Corogne.

Le général Merle fut placé à Betanzos, en intermédiaire des deux places.

On utilisa pour l'attaque du Ferrol le peu d'artillerie de siége mobile que la Corogne présentait. Mais tous les moyens qu'on possédait étaient bien faibles pour s'emparer d'une ville aussi fortifiée. Cependant les bonnes dispositions du maréchal, leur parfaite exécution et la bravoure des troupes, en imposèrent aux habitans, qui, plus que la garnison, voulaient tenir jusqu'à la dernière extrémité ; le commandant ouvrit ses portes le 26, sept jours après la Corogne.

On trouva dans le port, huit vaisseaux, trois frégates, un certain nombre de corvettes, bricks et autres bâtimens désarmés. Il y avait en batterie, ou dans les arsenaux, quinze cents pièces de canon et d'immenses munitions.

La prise du Ferrol termina cette campagne, dont les brillans succès n'ont pu empêcher la critique de reprocher au maréchal Soult de n'avoir pas appelé le 6e corps, pour combattre les Anglais avec des forces plus considérables. Il nous semble qu'en réfléchissant sur le genre de guerre, la nature du pays, la rareté des vivres,

on ne pouvait retarder les mouvemens qu'en renonçant à tout avantage.

Cette campagne s'est faite au pas de course; donner le temps à l'ennemi de couper les ponts, de sauver ses bagages et ses traînards, c'eût été perdre le fruit de l'ascendant moral qu'avait l'armée française.

Les résultats de la campagne ne sont-ils pas assez satisfaisans? six mille prisonniers, quinze mille hommes tués ou dispersés; tous les chevaux de l'armée tués, à l'exception de dix-neuf embarqués à la Corogne et de ceux de la colonne embarquée à Vigo.

Quarante-quatre canons de campagne, cent-cinquante caissons, et vingt mille fusils tombés au pouvoir des Français.

Grande portion des bagages pris, détruits ou lancés au fond des précipices.

Huit cent mille francs du trésor pris à Cerezal, et selon un rapport fait au retour, plus d'un million laissé secrètement en dépôt entre les mains d'un habitant de Lugo.

Un espace de soixante lieues de France, franchi en seize jours par une armée qui se battait continuellement.

Enfin l'armée anglaise se retirant avec précipitation devant un corps d'armée moins nombreux, obligée de recevoir le combat, abandonnant le champ de bataille, perdant son général en chef, son premier lieutenant, et l'élite de ses

braves, pour retarder les progrès des Français jusqu'à ce que la nuit puisse couvrir de ses ombres leur fuite et leur embarquement.

Aussi Napoléon qui s'y connaissait ne pouvait refuser un tribut d'éloges à cette campagne; il ne cessa d'en parler à tout propos pendant plusieurs jours, et la cita comme modèle à la parade de Valladolid, où il reçut le chef d'état major du général Dupont, quoique le sujet qu'il traitait ne le conduisît par aucune induction à la prendre pour point de comparaison.

Le résultat de la campagne étant heureux, tout Français devait s'en féliciter; mais on ne participait plus, comme au temps de la république, aux succès nationaux.

Les préparatifs de l'Autriche contraignirent Napoléon à quitter la Péninsule pour aller à Paris compléter les dispositions de la campagne de Wagram; il apprit avec plaisir les succès du 2e corps en Galice, et du général Gouvion-Saint-Cyr en Catalogne, contentement que tempérait cependant la résistance des habitans de Saragosse, dont il ne prévoyait pas encore toute l'opiniâtreté.

Avant de partir, il régla les positions et les opérations des armées dans la Péninsule; mais trompé par de premiers rapports, il n'était pas resté assez de temps en Espagne pour rectifier ses premières notions et prendre des idées exactes du pays, de ses ressources, de sa population et

du caractère de ses habitans. Il paraît aussi avoir ignoré le mauvais effet que l'injustice de la guerre produisait sur le moral des habitans comme sur celui des troupes françaises : et plus d'une fois dans ces Mémoires nous aurons occasion de faire remarquer les fautes qu'il fit pour avoir été trompé sur tous ces points.

Le 7e corps qui formait la gauche de l'armée française en Espagne, devait agir en Catalogne. Les talens du général Gouvion-Saint-Cyr, qui le commandait en chef, et les victoires qu'il avait remportées étaient un grand sujet de sécurité pour cette partie.

Les 3e et 5e corps réunis sous le commandement du maréchal Lannes, devaient s'emparer de Saragosse et soumettre l'Arragon.

Des troupes étaient placées en Biscaye, dans les provinces de Burgos et de Valladolid, sous les ordres du maréchal Bessières, pour maintenir le pays et assurer les communications. Ce maréchal réunissait aussi sous son commandement le général Bonnet qui, avec sa division tirée du 2e corps, devait contenir la province de Santander et observer les Asturies.

Le maréchal Lefebvre, duc de Dantzig, avec le 4e corps, allait agir dans la Manche.

Le maréchal Victor, duc de Bellune, ayant sous ses ordres le 1er corps, dans lequel la division du général Lapisse avait été provisoirement remplacée par la division Leval du 4e, devait ma-

nœuvrer sur les frontières de Portugal du côté de Badajoz et envoyer une colonne dans la direction de Lisbonne, afin de faciliter les opérations du maréchal Soult sur cette capitale.

Le maréchal Victor après l'occupation de Lisbonne par le maréchal Soult, avait pour instruction de rallier à son corps d'armée la division Lapisse, d'y joindre la division Mermet du 2e, et de marcher en Andalousie.

Le général Lapisse, que l'empereur avait envoyé à Zamora, où des signes d'insurrection s'étaient manifestés, devait se faire joindre par la brigade de cavalerie du général Maupetit, et menacer la frontière de Portugal entre le Douro et Almeyda; il avait ordre, lorsqu'il apprendrait que le maréchal Soult serait arrivé à Porto, de passer la frontière, de se diriger sur Abrantès, où il passerait le Tage pour faire sa jonction avec le maréchal Victor.

Le général de cavalerie Soult, après avoir réuni à Zamora deux à trois mille hommes de divers détachemens du 2e corps, avait ordre de les conduire à son frère le maréchal duc de Dalmatie, en traversant la province portugaise du Tras-os-Montes.

Le maréchal Ney, avec le 6e corps, était destiné à occuper la Galice, et à se tenir en communication avec le maréchal Soult.

Enfin, le corps d'armée du maréchal Soult

étant chargé de soumettre le Portugal, et ses opérations étant l'objet principal de ces Mémoires, nous croyons devoir consacrer un chapitre à donner des détails sur sa composition, et l'état dans lequel il se trouvait, afin qu'on puisse comparer les moyens aux travaux qui lui étaient imposés.

CHAPITRE II.

Ordre pour la seconde expédition en Portugal.— Composition de l'armée chargée de soumettre ce royaume ; état dans lequel se trouvaient ses élémens ; ses moyens pour une aussi grande tâche.

Le 28 janvier 1809, le maréchal Soult reçut l'ordre d'entrer en Portugal par la frontière de la Galice, de suivre le littoral, d'arriver à Lisbonne, d'administrer le pays, comme le général Junot, sous le titre de gouverneur général, et de disposer au plus tôt les habitans à insister sur la demande que la députation des vingt-quatre était venue faire à Napoléon, de donner un prince de son choix au Portugal ; la maison de Bragance étant censée, selon lui, avoir renoncé, par son départ, à tous ses droits en Europe.

L'empereur prescrivait de prendre, en suivant le littoral, le chemin le plus court et le plus commode pour arriver à Lisbonne. Point de montagnes : s'il n'y a pas de grande route dans la majeure partie du trajet, la voie est partout praticable pour les voitures ; elle l'est, sans doute, pour un particulier, et même pour une armée

voyageant l'arme au bras dans un pays d'amis; ou bien pour une armée qui fait la guerre, soutenue par une flotte qui pourvoit à ses besoins, et lui offre un asile en cas de revers.

Mais sur quelles données Napoléon fondait-il l'amitié des Portugais? Quelle certitude avait-il que les Anglais embarqués à la Corogne et à Vigo, feraient voile pour l'Angleterre, et non pour le Portugal!

Où étaient ses forces maritimes dans l'Océan pour coopérer à la réussite de son projet?

Est-ce avec de telles conceptions qu'il a battu l'Autriche, la Prusse et la Russie?

Toutes les provinces du Portugal s'étaient soulevées pendant l'occupation du duc d'Abrantès; les mesures de sévérité qu'on s'était vu forcé d'employer, particulièrement à Evora; la perte de la bataille de Vimeiro, avaient dû irriter les habitans, enflammer leur courage; et l'on ne connaît aucun événement qui ait pu faire croire à un changement dans l'esprit de la population.

L'armée française devait donc, suivant les instructions, avancer dans un pays ennemi, exposée au danger d'être attaquée en tête, sur ses flancs, sur ses derrières, toujours en vue de la flotte anglaise, qui, libre de tous ses mouvemens, pouvait, à sa convenance, opérer des débarquemens en avant ou en arrière, reprendre ses troupes pour les reporter sur d'autres points plus avantageux; fatiguer enfin l'armée française par des

inquiétudes continuelles, en sillonnant les ondes avec la proue de ses vaisseaux, et l'accabler ensuite par des troupes impatientes d'un long repos.

L'armée, destinée à l'expédition du Portugal, se composait des divisions d'infanterie Merle et Mermet, du 2e corps; des troupes du 8e corps qui avait été dissous, et du 17e régiment d'infanterie légère que le maréchal attacha à la division Delaborde. La cavalerie, plus nombreuse en proportion, comptait dix régimens; quatre, dont un de dragons, formaient la division de cavalerie légère sous les ordres du général Franceschi; quatre de dragons sous le général Lahoussaye avaient la désignation de 4e division, et les deux autres composant la brigade Vialannes, faisaient partie de la 5e division de dragons commandée par le général Lorges, dont la deuxième brigade restait détachée en Galice avec le maréchal Ney.

Il n'y avait point de sapeurs, on ne pouvait en avoir du grand quartier général avant l'entrée en campagne. Le maréchal Soult en demanda une compagnie au maréchal Ney, qui accorda deux détachemens des 2e et 9e compagnies du 4e bataillon de sapeurs.

Le personnel de l'artillerie n'était pas assez nombreux pour faire campagne.

Toutes ces troupes n'offraient que vingt-trois mille cinq cents hommes présens, dont quatre mille de cavalerie.

Pour commander ces vingt-trois mille cinq cents hommes de toutes armes, il y avait l'état major d'une armée de cent mille combattans : un maréchal, dix généraux de division et dix-huit de brigade.

On peut consulter, pour les détails de la composition de l'armée d'expédition, les *Pièces justificatives*. Tableaux, Nos I, II et III.

Le 2e corps avait fait en Espagne toute la campagne de 1808; le maréchal Soult en avait pris le commandement à Briviesca, trois jours avant la victoire de Burgos dont on a parlé dans l'introduction; et après une suite de mouvemens et de marches savantes et pénibles dans les provinces de la Montaña et de Liébana, ayant traversé deux fois la grande chaîne des montagnes, il était venu prendre quelque repos à Saldaña et à Carrion, lorsque les mouvemens des Anglo-Espagnols l'obligèrent à quitter ses cantonnemens pour faire la campagne de Galice que nous avons esquissée dans le premier chapitre.

Les troupes du 8e corps avaient fait, sous le duc d'Abrantès, la 1re expédition de Portugal; embarquées à Lisbonne, d'après la convention, elles avaient essuyé une effroyable tempête, dans laquelle deux mille hommes périrent; fatiguées par la mer, à peine arrivées en France, on les avait dirigées sur l'Espagne, qu'elles avaient parcourue dans une longueur de cent cinquante lieues pour arriver en Galice.

Deux régimens, sous les ordres du général Delaborde, avaient passé sous le commandement du maréchal Soult avant Astorga; le surplus, composé des débris de huit régimens formant environ quatre mille hommes, servait au 8e corps sous le genéral Loison. Sa division ayant été dissoute, les colonels reçurent un ordre, daté du 2 janvier, de rejoindre le général Delaborde; mais retardés dans leur marche, le maréchal Soult les fit venir de Lugo à Santiago, sous le commandement du général Heudelet, dont ils constituèrent la division, qui fut désignée sous le no 4.

A l'exception du duc d'Abrantès, envoyé au siége de Saragosse, et de son chef d'état major, le général Thiébault, les officiers sans troupe du 8e corps d'armée furent mis à la disposition du maréchal Soult. L'empereur pensa que des officiers et des soldats, qui avaient déjà guerroyé en Portugal, seraient plus propres à y faire la guerre; mais nous croyons que c'est une faute qu'on a commise de nouveau dans la troisième expédition commandée par le maréchal Massena, prince d'Essling.

La première campagne ayant été marquée par des insurrections, des cruautés de la part des habitans, et par la perte de la bataille de Vimeiro, on devait craindre que l'esprit des soldats de l'armée de Portugal n'en fût frappé, et que par leurs récits, dans lesquels ils se complairaient à mettre encore de l'exagération, ils n'attaquassent

le moral de leurs camarades du 2e corps d'armée.

Sous le rapport administratif, le maréchal Soult devait avoir plus d'un sujet d'inquiétude. L'empereur lui avait bien envoyé sur sa demande l'ordonnateur Le Noble pour administrer en chef son armée, et cet officier l'avait rejoint le 28 janvier, avec quelques commissaires des guerres et d'autres employés du 4e corps de la grande armée; mais on l'avait fait partir sans moyens matériels, et l'armée était sans argent, sans approvisionnemens, sans effets d'habillement, sans équipages; le personnel n'était même pas au complet ordinaire, lorsqu'il en aurait fallu le double pour profiter des faibles ressources du pays.

En écrivant l'histoire d'une expédition militaire, les auteurs ne parlent ordinairement que des mouvemens de troupes et de combats: on dirait que les soldats qu'ils font agir ne sont point soumis aux besoins de la nature humaine. Mais en Espagne, et plus encore en Portugal, telles étaient les difficultés qu'on a rencontrées pour entretenir les armées, que la guerre n'y était pas moins administrative que militaire; que le personnel de l'administration a proportionnellement perdu plus de monde que les régimens (1); et ce serait omettre une partie essentielle de la

(1) Voyez, *Pièces justificatives*, N° VI, le tableau qui démontre que l'administration a perdu plus du quart de son personnel, et le militaire seulement le sixième.

campagne, que de ne point parler de ces détails ; aussi avons-nous tâché d'obtenir de l'ordonnateur en chef des documens qui donnassent aux Mémoires, l'étendue et l'exactitude nécessaires pour les rendre complets.

Le payeur était resté en arrière, parce que lui avait fait expédier l'ordre de marche, il mit de la lenteur dans l'exécution. Santiago après le départ de l'armée, et prit la route jusqu'à Vigo, où il fut arrêté.

Le maréchal ne jugea pas à propos de faire des contributions en Espagne, et il trouva intact le trésor de Santiago de Compostelle.

Au manque d'argent se joignait celui des espèces d'approvisionnemens.

La province de Galice, éloignée de cinquante lieues de France et ruinée par la guerre, comptait un million cent deux mille six cent trente habitans, et pour sa consommation de deux millions de grains de diverses espèces, elle n'en récolte, terme moyen, que 1,665,294, dont il faut déduire, 436,[illegible] il manquait chaque année 1,138,[illegible] qu'on tirait d'autres provinces, et que le commerce faisait venir.

La dépense énorme qui en résultait, et au delà, par le produit de

(1) La fanègue de froment pès

le Portugal, et l'exportation des manufactures de métaux, dont le produit est évalué 51 millions de francs, 203,171,064 réaux.

Mais les événemens de la guerre avaient suspendu les demandes et les arrivages; de sorte que les habitans étaient loin de posséder les blés qui leur étaient nécessaires.

Le pain se fait dans les campagnes; on le porte aux marchés dans les villes qui n'ont point, en raison de leur population, des boulangers et des magasins de blés comme il en existe dans les autres contrées de l'Europe.

Les moulins, dans la Galice et le Tras-os-Montes, sont dans l'enfance de l'art; les meules très-petites, tournant à découvert sans que rien s'oppose à l'évaporation de la farine, ne peuvent moudre chacune qu'environ quatre quintaux de grains par vingt-quatre heures; ce qui, pour les trois cent soixante-quinze quintaux que l'armée consommait par jour, exigeait l'emploi de quatre-vingt-dix meules.

Quelles difficultés pour se procurer chaque jour la nourriture d'une armée !!!

L'ordonnateur Le Noble avait amené avec lui, pour diriger le service des subsistances, M. Muller (1), qui, à la grande armée, n'était chargé que du service des vivres-viande, et allait débu-

(1) M. le baron Muller, maintenant maire de la ville de Colmar.

ter dans les autres services, lorsqu'il fallait déployer des connaissances acquises : sa capacité, sa ponctuelle exactitude, et l'estime que commandait sa moralité, suppléèrent à l'expérience qu'il n'avait pas dans les autres parties. Il n'y avait que quelques boulangers, quelques bouchers : le cadre des employés n'était pas complet, et la plupart des bons sujets étaient trop peu instruits pour être considérés comme des *ouvriers*.

Par la réunion de l'administration des 2e et 8e corps, il se trouva deux médecins en chef, deux chirurgiens en chef, deux pharmaciens en chef, tandis qu'il n'y avait qu'un médecin ordinaire, et que les ambulances actives n'avaient pas la moitié de leur complet en chirurgiens.

Le personnel des employés des hôpitaux ne se composait que du directeur principal, trois économes, deux employés, quatre infirmiers français et cinq espagnols. Aussi est-il arrivé souvent que MM. les officiers de santé, dont la conduite, surtout dans cette campagne, a été si digne d'éloges, ont souvent fait le bouillon et servi les blessés.

Les ambulances étaient dégarnies des objets de pansement les plus essentiels, et il était d'autant plus difficile de s'en procurer, que dans ce pays le luxe du linge y est inconnu, et que chaque famille n'a que le mobilier strictement nécessaire.

D'après ce que nous avons dit de la marche

des troupes, on jugera dans quel état déplorable était l'habillement et surtout la chaussure. A la Corogne, on avait pris aux Anglais deux mille cinq cent quatre-vingt-deux capottes qui furent distribuées. Il aurait fallu pouvoir remettre à chaque homme deux paires de souliers. On en reçut du grand quartier général cinq mille deux cents paires; l'ordonnateur en chef en fit confectionner treize cents paires pendant le peu de jours qu'on resta à Santiago, et en fit remettre aux régimens dix-huit cents paires en cuirs coupés qu'on ne put achever avant le départ. Il obtint aussi neuf mille varres de draps qui furent données en gratification.

Les règlemens déterminent la composition des équipages. Pour une armée de trente mille hommes il doit y avoir :

		chevaux.
Pour le service des vivres...	2,400	2,600
Pour celui des ambulances...	200	
Il existait en tout à l'armée chevaux....	80	115
mulets de bât.	35	
Il manquait au complet sur 2,600 chevaux		2,485

Si l'on veut juger avec équité les opérations des armées françaises et anglaises dans la Péninsule, il faut à cet état de dénûment et de détresse de l'administration française comparer les moyens qu'avait le commissariat général anglais, pour assurer les services de toute nature.

L'armée anglaise, en s'embarquant, largement

pourvue de tout ce qui pouvait lui être nécessaire en armes, en munitions, en vivres, en effets militaires, en équipages, avait, pour remplacer les consommations qu'on ne pourrait se procurer dans le pays, trois mois d'approvisionnemens sur des bâtimens prêts à voguer au port qu'on leur indiquerait, et le commissaire général disposait de tous les fonds qu'il demandait par des aperçus visés du général en chef. Il payait tout, moitié en numéraire, moitié en obligations; et lord Castlereagh, dans une instruction au général en chef, lui disait : « Le ministère ne met aucunes bornes dans « les demandes que vous pourrez faire : quel- « ques secours que vous demandiez, on vous les « enverra sur-le-champ. »

Au lieu de ces envois, de ces crédits inépuisables, le gouvernement français se contentait d'autoriser les généraux en chef à frapper des contributions, s'il y avait possibilité, les commissaires des guerres à les faire rentrer et à requérir les autorités locales d'alimenter gratuitement nos troupes que les habitans considéraient comme ennemies.

Ainsi, Napoléon prescrivait au maréchal Soult, de soumettre le Portugal avec vingt-trois mille cinq cents hommes fatigués, sans matériel administratif, lorsque le général Junot avait échoué avec vingt-cinq mille Français et trente-cinq mille Espagnols. Il avait donné au général Junot ces soixante mille hommes pour entrer comme amis

et surprendre le Portugal, qui ne s'était point préparé à la guerre, ne s'était point exercé aux insurrections, et ignorait qu'on pût vaincre les armées françaises.

Le marquis de Pombal, le plus grand ministre qu'ait eu le Portugal, persuadé que l'intérêt de ce pays est de s'allier avec la France, lui avait fait beaucoup de partisans qui dûrent bien accueillir le général Junot; mais qui, détrompés sur les intentions de Napoléon par les événemens de sa première expédition, et principalement par ceux de l'Espagne, ne pouvaient plus, en 1809, que faire corps avec toute la nation pour repousser les Français.

L'armée de ligne portugaise était, en temps de paix, de vingt-six mille hommes d'infanterie, quatre mille hommes de cavalerie, de quatre régimens d'artillerie de deux cent cinquante hommes l'un, non compris dix régimens des colonies et les troupes de la marine. Par les cadres des régimens, on pouvait porter, en temps de guerre, l'armée à . . . . . 57,344 hommes.

dont Infanterie. . 45,976
Cavalerie. . 4,800
Artillerie. . 6,568

L'armée était tout au plus sur le pied de paix lors de l'arrivée du général Junot; on l'avait en partie désorganisée par des congés et des incorporations; la moitié du reste fut envoyée en France sous le commandement du marquis d'Alorna;

mais depuis le départ des Français, on sentait le besoin de la remettre à même de défendre le royaume.

Indépendamment de l'armée de ligne, il y a des régimens de milices provinciaux, dont on évalue la force à plus de cent mille hommes; qui, de règle, s'exerçent le premier dimanche de chaque mois.

Il existe par arrondissement des officiers de recrues, appelés Capitan et Sergent Mor, qui sont chargés de faire rejoindre tout ce qui doit servir, et ont pour cela une autorité qu'ils exercent avec beaucoup de sévérité et d'arbitraire, ayant la coutume de commencer par incarcérer les jeunes gens parmi lesquels ils choisissent ensuite.

Ces forces étaient déjà considérables en raison de celles qui devaient agir contre elles; mais les meneurs anglais et portugais qui s'étaient emparés de l'autorité, avaient ordonné que tous les hommes de dix-huit à cinquante ans prissent les armes.

C'était donc contre une population de deux millions cinq cent mille individus que moins de vingt-quatre mille Français devaient agir. On ne peut ajouter à ces vingt-trois mille cinq cents hommes, la division Lapisse, et le corps du maréchal Victor, puisqu'ils ne devaient faire que de simples démonstrations pour faciliter l'entrée dans le pays.

Selon ce que nous avons su de bonne part, dans les ordres que l'empereur envoya au maréchal Victor, il lui disait « que la division Lapisse « était sous les ordres du maréchal Soult, qui avait « cinquante mille hommes pour soumettre le Por- « tugal. » Sans doute l'effectif de tous les régimens qui composaient l'armée d'expédition, pouvait dépasser quarante mille hommes, et des situations données sur les bords de l'Ebre, pouvaient l'indiquer; mais ces corps, dans deux campagnes successives, ayant éprouvé de grandes fatigues et de grandes privations, avaient laissé beaucoup d'hommes en arrière. Il fallait donc déduire de cet effectif les tués, les blessés, les malades, les traînards, les petits détachemens. On ne pouvait l'ignorer au quartier général impérial, puisque quelqu'un nous a dit avoir vu une lettre que le maréchal Soult avait écrite au major général, prince Berthier, dans laquelle il lui disait qu'il avait douze mille hommes dans les hôpitaux.

Tout était donc erreur dans le projet de soumettre le Portugal en 1809, avec une armée aussi faible et dépourvue de tous moyens. Cependant parce que les Anglais s'étaient embarqués à la Corogne, Napoléon se complut dans l'idée qu'ils ne reparaîtraient point sur le continent, et que les Portugais perdant tout espoir d'en être secourus, recevraient les Français en amis. Telle était son aveugle confiance, que les mouvemens de l'armée étaient tracés par dates; on y fixait le jour

de l'arrivée à Porto pour le 5 février, et à Lisbonne avant le 16 du même mois.

Mais comment Napoléon pouvait-il oublier qu'au départ du général Moore le gouvernement anglais avait nommé le général Craddock commandant des forces anglaises restées en Portugal, et que depuis, plusieurs régimens avaient été embarqués pour cette partie de la Péninsule. Nous disons *oublier*, parce que *le Moniteur* l'ayant annoncé, l'empereur ne pouvait l'ignorer. Il devait aussi savoir que toute la division du major général Mackensie, envoyée à Cadix, dans l'honnête intention de s'emparer de cette ville pour se créer, disait le gouvernement anglais, une place d'armes, *un gage de sûreté*, n'ayant pu obtenir d'être admise dans cette première ville du commerce espagnol, avait fait voile pour Lisbonne, et augmenté les forces du général en chef Craddock.

Faut-il s'étonner, d'après cela, si cette expédition n'a pas réussi; et le moindre reproche peut-il s'adresser à l'armée qui en était chargée? Ce qu'elle a fait : ses victoires, sa retraite, la conception du plan pour cerner l'armée anglaise dans la vallée du Tage, la bataille de l'Arzobispo, le parti que le maréchal Soult voulait tirer de la victoire qu'il y remporta, sont autant de répliques qu'il suffira d'exposer pour faire revenir tout esprit impartial sur les impressions défavorables qu'ont pu faire naître des bruits ou des mémoires incomplets et au moins inexacts.

Il est cependant présumable que les mauvaises dispositions ordonnées provenaient de projets ou plans mal conçus, qui avaient été communiqués à l'empereur; car si l'erreur lui eût appartenu toute entière, l'amour-propre lui eût fait attribuer le non-succès au général chargé de l'exécution; tandis qu'apprenant, par la voie de l'Angleterre, la retraite d'O-Porto, devant une armée anglo-portugaise, cinq fois plus nombreuse, il porta à cinquante mille baïonnettes ou sabres l'armée du maréchal Soult, avec ordre de reprendre l'offensive et de chasser les Anglais du continent.

L'empereur en donnant au maréchal Soult une aussi grande preuve de confiance, prouvait évidemment le peu de cas qu'il faisait de toutes les diatribes qu'on lui adressait contre ce maréchal, depuis que sa retraite de Portugal semblait devoir amener sa disgrâce. Augmenter son commandement, c'était lui accorder un triomphe digne d'un tel capitaine.

Mais en même temps, il ne convenait point à la politique de Napoléon, d'arrêter les bruits calomnieux que répandaient des ennemis et des rivaux du maréchal, et c'est ce qui a propagé les erreurs du public sur la seconde expédition de Portugal.

CHAPITRE III.

Dispositions et mouvemens sur le Mino, prise de Vigo. — Tentative de passage du Mino. — Insurrection des habitans. — Combats. — Défaite de l'armée des insurgés à Ribadavia. — Marche sur Orense, prise du pont sur le Mino, et occupation de la ville. — Attaque et dispersion de trois rassemblemens.

Le maréchal Soult était au Ferrol, lorsque, le 28 janvier, il reçut la dépêche qui lui prescrivait d'entrer de suite en Portugal, et l'instruisait des mouvemens ordonnés aux autres corps d'armée.

Cependant ses troupes avaient besoin de repos; il fallait compléter les munitions et mettre l'artillerie en état de faire une nouvelle campagne.

L'ordonnateur en chef avait à pourvoir au service des troupes, à créer des hôpitaux, des ambulances, à réorganiser le personnel et à faire des dispositions pour la marche.

Tout s'exécuta simultanément, sans qu'une opération nuisît à une autre.

Il est même à remarquer qu'il n'y eut point d'interruption dans les opérations militaires. Car deux divisions de cavalerie et une d'infanterie,

firent des mouvemens vers le sud de la Galice ; pour préparer la marche du reste de l'armée et donner de l'indécision sur la véritable ligne que l'on tiendrait.

Dès le 28, les ordres furent expédiés à Mellid au général Lahoussaye, de diriger sa division sur Ribadavia et Salvatierra, villes situées sur le Miño, forte rivière servant de limites à l'Espagne et au Portugal depuis Melgaco jusqu'à la mer. Ce général devait se procurer des nouvelles de la Romana, et s'informer des moyens qu'il y aurait de passer la rivière.

Le général Franceschi eut ordre de se porter sur Tuy, ville également située sur le Miño ; et comme l'intention du général en chef était de passer cette rivière dans les environs, il devait s'occuper plus sérieusement de rechercher où, et comment le passage pourrait s'effectuer.

Le général Merle, avec sa division d'infanterie partit de Betanzos pour Santiago, qu'il avait ordre de quitter le 3, pour se rendre à Pontevedra, afin d'appuyer les opérations des deux divisions de cavalerie.

Le général Franceschi, dans son mouvement, rencontra à Redondela un petit corps d'Espagnols qu'il dispersa, et auquel il enleva quatre pièces de canon.

Voulant profiter de ce succès, il dirigea sur la place de Vigo un détachement commandé par le chef d'escadron Nicolas, du 1er régiment de hus-

gards. Cet officier somma le gouverneur de se rendre, et l'amena à lui ouvrir les portes de la ville et du château.

Comme à Stettin, l'on vit l'envoyé d'un général commandant de la cavalerie, faire ouvrir les portes d'une ville fortifiée, qui n'avait rien à redouter de cette arme. Vigo était pourvue d'artillerie et de munitions. On trouva dans le port, des chaloupes canonnières et un vaisseau de guerre; mais ce dernier était désarmé. Il y avait aussi une frégate russe.

Le général Franceschi continua sa marche, prit Tuy, ainsi que le fort de la Guardia, situé sur le bord de la mer, à l'embouchure du Miño.

La grande route de la Galice n'étant faite que jusqu'à Redondela, on éprouva beaucoup de difficultés pour faire passer l'artillerie entre Redondela et Pairino. Après ce bourg, la voie jusqu'à Tuy est moins étroite, et le chemin meilleur.

Le général Lahoussaye, qui avait son quartier général à Mellid, réunit sa division à Santiago, passa à gauche du Pico-Sacro, traversa l'Ulla à Puente-Ledesma, gravit la Sierra-Testeiro, et descendit dans la vallée de l'Avia, jusqu'à Ribadavia, où cette rivière se jette dans le Miño. De là, il continua sa marche par Melone sur Salvatierra, dont il prit le château.

Cependant le maréchal Soult avait fait part au maréchal Ney, qui était à Lugo, des ordres qu'il avait reçus pour l'expédition du Portugal, l'invi-

tant à envoyer des troupes pour remplacer celles du 2e corps au Ferrol et à la Corogne.

Le général Mermet, qui occupait le Ferrol avec sa 2e division, fut prévenu que le 6e corps viendrait occuper cette place, et qu'aussitôt après qu'il lui en aurait fait la remise, il devrait se rendre à Santiago.

Le général Delaborde reçut les mêmes instructions pour la remise de la Corogne, ainsi que pour porter sa division à Santiago.

Le maréchal eut aussi à s'occuper de l'administration espagnole : la solde des troupes de terre et de mer était très-arriérée. S'étant concerté avec les autorités, il pourvut à ce qu'il fût donné un fort à-compte aux garnisons espagnoles de la Corogne et du Ferrol.

Après avoir réglé ce qui était relatif à ces deux places importantes, le général en chef partit pour Santiago, où il arriva le 3 février. Il passa des revues, s'occupant avec les colonels des moindres détails de leurs régimens.

Il se fit rendre compte des travaux de l'artillerie, qui avait à recomposer les approvisionnemens pour l'infanterie, les bouches à feu, et réparer les voitures. Par l'habileté et l'activité des généraux, officiers, sous-officiers et soldats de cette arme, on eut cinquante-six pièces de canon ou obusiers en état de servir.

L'ordonnateur en chef soumit au maréchal l'organisation du personnel administratif; il lui

rendit compte de ses dispositions pour assurer le service à Santiago, dans les environs, et lorsque l'armée s'avancerait vers le Miño, ayant profité, pour ce dernier objet, de la marche des divisions Merle et Franceschi (1). Il ne s'était pas contenté de requérir et de prescrire aux commissaires des guerres des trois divisions avancées,

---

(1) Il y avait à vaincre le peu de ressources du pays, la haine des habitans et la répugnance naturelle qu'ils avaient à donner, sans paiement, leurs subsistances ; mais à ces contrariétés, il s'en joignait une à laquelle on n'aurait pas dû s'attendre.

Des officiers français, placés avec des détachemens dans les villes et villages pour assurer les communications, au lieu d'appuyer et de faciliter les dispositions de l'ordonnateur en chef les contrarièrent. Les Espagnols leur représentèrent qu'en remplissant les réquisitions ils ne pourraient continuer de nourrir leurs détachemens ; plusieurs commandans eurent la simplicité d'y ajouter foi, d'approuver leur inaction et même de les rassurer sur les suites de leur désobéissance.

A El-Padron, petite ville située dans le canton le plus fertile de la Galice, il n'y avait encore rien de préparé le 8, lorsque l'ordonnateur en chef s'y rendit.

Ces contrariétés donnèrent lieu à un ordre du jour, par lequel le maréchal recommandait aux généraux et officiers de protéger l'administration. Cet ordre affaiblit sans doute le mal, mais ne détruisit point entièrement l'égoïsme de portions de l'armée, qui dans l'incertitude sur le séjour qu'elles feraient dans un village, y retenaient les denrées que leur départ laissait sans utilité, lorsque le reste de l'armée avait éprouvé des privations.

ainsi qu'à des employés envoyés spécialement, de presser l'exécution de ses demandes, il avait fait donner les mêmes ordres aux alcades par les principales autorités de la province, qui résidaient à Santiago.

Il réorganisa le matériel des ambulances, de manière à assurer les premiers secours. Par ses ordres, l'hôpital civil fut disposé pour recevoir trois cents de nos malades. Dès le premier jour, ils s'y présentèrent en si grand nombre, qu'il fut aisé de prévoir que cet établissement serait insuffisant : deux couvens furent choisis ; et malgré la rareté des moyens, en trois jours on les organisa en hôpitaux, dans lesquels plus de cinq cents malades entrèrent avant le 11 février (1).

Les renseignemens que se procura le général Franceschi faisaient espérer qu'il serait possible d'effectuer le passage du Miño dans les environs de Tuy. Ce général les ayant transmis au maréchal Soult, le mouvement de l'armée, pour la rapprocher du fleuve, fut aussitôt ordonné.

Les trois divisions d'infanterie, qui étaient à Santiago ou dans les environs, eurent ordre de

(1) Tous ces malades ne provenaient pas seulement des corps de l'armée destinée à l'expédition ; une centaine appartenait à la division Marchant du sixième corps, qui, détachée par le Val d'Ores pour suivre les Espagnols, après avoir passé par Orense, arriva à Santiago le 5 février.

partir successivement les 8, 9 et 10; la division de dragons Lorges, le 11, et le parc de réserve d'artillerie le 14. Le grand quartier général quitta Santiago le 8, et le maréchal, avec une partie, se rendit en deux grandes marches à Tuy.

On était dans la saison pluvieuse qui se fait si fortement sentir dans la Galice, que cela a donné lieu à un proverbe espagnol, dont nous pûmes apprécier la justesse. La Galice, placée à l'angle nord-ouest de la Péninsule, a deux de ses côtés baignés par la mer, et les hautes montagnes que cette province renferme y attirent les nuages.

Depuis le 2 février il n'avait pas cessé de pleuvoir, c'étaient des torrens qui tombaient des nues; le moindre ruisseau devint une rivière. Le Miño grossit, déborda, et présenta une barrière d'autant plus difficile à franchir, que l'armée n'avait point d'équipages de pont, et que les Portugais avaient amené à la rive gauche tous les bateaux du Miño portugais et espagnols; précaution qui n'annonçait point la réception amicale qu'on s'était promise.

Le maréchal Soult, dont le caractère nous a toujours paru prendre d'autant plus de force que les obstacles augmentent, projeta de passer à l'embouchure du fleuve, la crue des eaux devant se faire moins sentir lorsqu'elles se jettent dans la mer. Dans cette intention, il fit arriver à Tuy la division Merle, et le 10 il se rendit à la Guardia, très-petite ville située sur le bord de la mer, à

un quart de lieue de l'embouchure du Miño, dont elle est séparée par la pointe de Santa-Tecla. Il y appela le capitaine de frégate Lallemand et les marins délivrés à la Corogne.

Après avoir fait la reconnaissance des bords du Miño, le maréchal choisit, pour tenter le passage, la partie de la rivière vis-à-vis Campo-Saucos, où le lit du fleuve est le plus resserré. Sur la rive gauche était un bois touffu, propre à couvrir les premières troupes qui débarqueraient.

Les barques des pêcheurs de la Guardia furent destinées à opérer un premier passage, qui rendrait maître des bateaux que l'on voyait sur la rive gauche. Si l'on sentait l'impossibilité de leur faire doubler la pointe de Santa-Tecla, et de remonter la rivière sous le feu des batteries d'Insoa et de Caminha, on crut qu'à force de travaux on les transporterait par terre l'espace d'une lieue, dans un lac d'où coule la Tamuga, petite rivière qui tombe dans le Miño, peu au-dessus de Campo-Saucos.

Pour protéger le passage, on ordonna l'établissement d'une batterie de gros calibre, et on y destina les canons en fonte de 24 du fort de la Guardia.

Le général Bourgeat fut chargé des travaux concernant l'artillerie. Le colonel Garbé, secondé du chef de bataillon Isoard et du capitaine Bouchard, dut faire transporter les barques, et ren-

dre praticable pour l'artillerie de l'armée le chemin de Tuy à Campo-Saucos.

Des ordres furent expédiés le 11, au général Merle, de continuer son mouvement jusqu'à la Guardia; au général Mermet, d'arriver à Tuy; au général Delaborde, de se porter sur Salvatierra, pour y remplacer et soutenir le général Lahoussaye, qui dut appuyer à gauche, et chercher à jeter des partis en Portugal, dans les environs de Melgaco. Le général Heudelet fut dirigé sur Vigo; le général Lorges dut s'arrêter à Poirino; la division Franceschi prit des cantonnemens en arrière de la Guardia, auprès de Bayona.

Les travaux entrepris à la Guardia présentaient de grandes difficultés; les hauteurs à franchir, le défaut de chemins, ou le mauvais état de ceux que l'on pouvait suivre, rendaient le projet presque inexécutable. Mais les généraux et officiers qui en étaient chargés, étaient accoutumés à vaincre tous les obstacles; et le maréchal, toujours présent, ne laissait point ralentir le zèle des travailleurs.

Annibal et les Vénitiens ont fait franchir par terre des distances à des bâtimens d'une plus grande dimension que les bateaux de la Guardia: mais quelle différence dans les moyens pour l'exécution de leur entreprise.

De la rade de Tarente, dans laquelle Annibal avait sa flotte, à la petite mer, par où le général carthaginois voulait surprendre la citadelle, il y

a une lieue : la plage présente une pente douce, le terrain à parcourir est une plaine de cinq à six toises au-dessus du niveau de la mer. Annibal avait dans son camp, ou sur sa flotte, ces machines de guerre employées alors dans les siéges, dont nous pouvons juger la force par les masses énormes qu'elles mettaient en mouvement.

A la Guardia, la côte est plus élevée ; on avait une petite montagne à passer, des rouleaux et des leviers étaient les seuls moyens mécaniques dont on pût s'aider. Des bœufs furent d'abord attelés, mais ces animaux tiraient inégalement, et gênaient plus qu'ils ne rendaient de service ; on y renonça.

Si les barques étaient difficiles à conduire, les canons l'étaient davantage ; aussi se borna-t-on à deux pièces. Leur poids énorme était disproportionné à la force des voitures du pays et à celle de notre artillerie de campagne.

Dans toute la chaîne de montagnes qui règne au nord de l'Espagne, depuis la Méditerranée jusqu'en Galice, les voitures du pays, auxquelles on attelle des bœufs, sont portées sur un essieu tournant, aux deux extrémités duquel sont fixées deux roues pleines d'environ vingt-sept pouces de diamètre, qui sont pour l'ordinaire d'un seul morceau provenant du tronc d'un gros chêne scié transversalement. Ces roues et ces essieux sont peu solides ; mais le général Bourgeat ayant eu l'heureuse idée d'en réunir plusieurs, on en

forma des faisceaux qui résistèrent. Cet assemblage était peu facile à diriger; l'habileté et la volonté de réussir surmontèrent tout, et, dans la matinée du 15, les pièces furent en batterie, et il y eut dans le lac des barques pour passer trois cents hommes à la fois.

Les divisions eurent l'ordre d'arriver successivement à la Guardia. Le commandement du premier passage fut confié au général Thomières. On arrêta que la tentative aurait lieu de nuit, et on choisit le moment de la haute marée entre le flux et le reflux.

Pour éviter la confusion, le maréchal voulut que les compagnies destinées à passer les premières reconnussent leurs barques, et qu'il y eût dans le lac une répétition de l'embarquement et du débarquement.

Le moment venu, la flotille partit, descendit en bon ordre la Tamuga; mais il y avait trop peu de marins pour bien diriger les barques, quand il fallut vaincre la force de l'eau. En entrant dans le Miño, les barques se séparèrent; trois, mieux montées en rameurs, arrivèrent au point de débarquement, et les hommes sautèrent à terre : les autres parvinrent à en approcher successivement. Le reflux avait commencé, les rameurs firent de vains efforts pour remonter, le courant les entraîna. L'ennemi les aperçut, fit un feu très-vif qui força la flotille à regagner la rive droite.

Aussitôt que le jour commença à poindre, des milliers d'habitans attaquèrent les trente-cinq Français débarqués, et les forcèrent à se rendre après avoir fait une résistance digne des plus grands éloges et d'un autre sort.

Dès lors plus de doute sur les sentimens des Portugais; ce qui venait de se passer faisait prévoir les efforts qu'ils opposeraient à la réussite de l'expédition.

La tentative qui avait eu lieu parut suffisante au maréchal pour ne pas suivre la route du littoral, qui lui avait été tracée. La pluie avait continué jusqu'au 14 : Tuy s'était trouvé pendant deux jours environné d'eau et sans communication avec la Guardia. Les dispositions prises d'avance par l'ordonnateur en chef, et les efforts soutenus de l'administration, avaient procuré des vivres à l'armée pendant la station qu'on venait de faire; mais elle ne pouvait y subsister jusqu'au moment où l'écoulement des eaux aurait rendu possible le passage de la rivière.

La marche des divisions sur la Guardia fut contremandée; le maréchal revint le 16 à Tuy, et le même jour il donna des ordres pour que le lendemain on commençât de remonter vers Orense, où il existe un pont sur le Miño.

L'humidité et le repos firent déclarer beaucoup de maladies; l'hôpital de Pontevedra contenait le 15 environ cinq cents malades; il y en avait à Tuy quatre cents le 16 au soir. Le maré-

chal ayant ordonné que les malades fussent réunis à Tuy, on choisit dans cette ville deux locaux, et les dispositions furent prises pour que les malades de Pontevedra et ceux de Tuy, formant ensemble un total de neuf cents, y trouvassent les secours que leur état exigeait.

On remit au maréchal Soult, à son arrivée à Tuy, une dépêche du général Lahoussaye, annonçant qu'il se manifestait parmi les habitans un esprit d'insurrection fomenté par des proclamations de la Romana. Ce fut un motif de plus pour prendre la direction d'Orense.

La division de dragons du général Lahoussaye dut se mettre en marche le 17, longer la rivière jusqu'à Ribadavia, et continuer sur Orense;

Le général Lorges dut partir le même jour de Poirino, et passer par Puente-de-Arcos pour se rendre à Ribadavia.

La 4e division d'infanterie, qui arrivait de Vigo, dut aussi se diriger sur Ribadavia, pour y arriver le 17, et le colonel Garbé eut l'ordre de faire marcher les sapeurs à la tête de cette division.

Les ordres furent donnés à la 3e division et au quartier général de partir le 17 pour la même destination.

La 2e division eut ordre de quitter Tuy le 18.

La 1re division, dont le quartier général était encore à la Guardia, et la cavalerie légère, qui avait le sien à Bayona, devaient commencer leur mouvement le 18, et avoir dépassé Tuy le 19.

On recommanda au général Franceschi de marcher de manière à reprendre bientôt l'avant-garde.

Pour assurer le service de l'armée dans le mouvement qu'elle allait faire sur Orense, l'ordonnateur en chef donna l'ordre au commissaire des guerres adjoint, Lavigne, au sous-directeur des vivres, Salmon, de partir avec des employés et des boulangers pour Ribadavia, avec des lettres adressées aux autorités de cette ville, portant injonction de faire préparer des vivres.

Informé par le maréchal que le commandant du quartier général devait dans la même journée du 17 pousser jusqu'à Orense, avec la 4e division de dragons, il adressa une réquisition aux magistrats de cette ville, dont il confia l'exécution au commissaire des guerres, Giral, et à l'inspecteur des vivres, Pioc, qui s'offrirent pour remplir cette mission à laquelle l'ordonnateur attachait une grande importance.

Le 17, la division Heudelet, qui formait la tête de colonne de l'infanterie, arriva à Franqueyra, où elle s'arrêta pour se rallier et se reposer, la marche ayant été des plus pénibles. Dans les terrains bas les chemins étaient détériorés par les eaux, dans les montagnes ils étaient rapides, rocailleux et tellement étroits dans plusieurs passages, qu'on les regardait comme impraticables pour l'artillerie.

L'ordonnateur en chef ne voulut point s'arrêter à Franqueyra, pressé par le désir d'arriver à

Ribadavia, pour donner par lui-même une plus forte impulsion aux divers services. Cet empressement faillit lui être funeste. Un paysan l'ayant prévenu que les habitans de la contrée s'étaient rassemblés sur la rivière du Noceyras, avec les armes dont ils avaient pu disposer, et qu'ils venaient de massacrer des Français, ce récit lui inspira les plus vives inquiétudes sur le sort des personnes qu'il avait envoyées en avant, et il crut qu'il pourrait s'avancer à pied vers une hauteur couverte de grands genêts, d'où l'on devait dominer le lit du Noceyras.

Il tombait dans une embuscade, lorsque deux ordonnances, qui par attachement l'avaient suivi malgré ses ordres, aperçurent des hommes armés cachés dans les genêts. Aussitôt les Espagnols qui y étaient se levèrent en poussant leur cri de guerre. S'ils se fussent contentés de tirer de pied ferme, l'ordonnateur et ceux qui l'accompagnaient eussent infailliblement été tués; mais comme ils tiraient en courant, dans l'espoir de prendre l'ordonnateur qu'ils voyaient à pied, ils ne l'atteignirent point, et cet administrateur parvint, à travers une grêle de balles, à gagner la première maison de Canda, où des guides du général en chef et des sous-officiers chargés du logement venaient d'arriver.

Ces militaires crurent dissiper ces insurgés; mais la fusillade qui s'engagea prouva qu'ils étaient trop nombreux, et le cri de *carraco*,

qu'on entendit sur une étendue de plus d'une lieue, fit connaître que les Espagnols garnissaient les hauteurs en avant et sur la gauche de la route.

Il fallut rétrograder d'un quart de lieue. Le maréchal, instruit de ce qui venait de se passer, fit presser la marche de l'infanterie, qui cependant ne joignit qu'à la nuit. On avança jusqu'au hameau de Canda, où l'on bivouaqua, l'obscurité ne permettant point de rien entreprendre.

Le maréchal avait seulement sur ce point les deux plus petites divisions d'infanterie. Le général Lorges, qui aurait dû rejoindre la route à Franquèyra, n'avait pas donné de ses nouvelles. On n'avait vu personne de la 4e division de dragons.

Point d'artillerie, point d'autres cartouches que celles qui étaient dans les gibernes.

A droite, un fleuve qui n'était pas guéable; en avant et sur le flanc gauche, la masse armée de tous les habitans réunis à l'avant-garde de l'armée du général la Romana, provocateur de l'insurrection.

Quelle position, à deux cents lieues de France! eh bien, pas la moindre inquiétude chez les Français. La confiance dans le général en chef, dans nos armes, et le caractère national, faisaient qu'on ne s'occupait que de la bruine qui tomba pendant la nuit, et dont on corrigeait les mauvais effets par de grands feux.

que la route traverse sous des berceaux de pampres de vignes.

Des tirailleurs espagnols avaient commis l'imprudence de venir au-devant de l'armée française; il leur fut difficile de descendre les rampes, poursuivis par nos voltigeurs.

Lorsqu'ils furent écartés, et que le plateau étant libre, on put voir les forces et la position de l'ennemi, on reconnut divers uniformes, qui firent distinguer des troupes de ligne, des insurgés, et parmi eux, des moines qui s'agitaient beaucoup. Le total pouvait s'élever de 15 à 20,000 hommes.

Le maréchal ordonna au général Heudelet de faire attaquer de front l'ennemi par le major Dulong, commandant un bataillon de chacun des 15e et 32e régiment d'infanterie légère; de faire passer la petite rivière qui descend à gauche de la route de Melone par la brigade du général Graindorges, au point où elle se trouvait, pour longer ensuite la montagne, et attaquer la droite des Espagnols; ces deux attaques devaient être soutenues par la brigade du général Maransin. Nous vîmes le maréchal s'avancer plusieurs fois vers le penchant de la montagne, du côté du Miño, et nous jugeâmes que c'était dans l'espoir qu'il apercevrait la 4e division de dragons, dont les ordres portaient qu'elle se dirigerait sur Ribadavia en côtoyant le Miño.

Cependant les dispositions ordonnées s'exécu-

taient : la rivière passée, le village de Francelos fut emporté malgré une vive résistance, que favorisait le genre de construction des maisons et des jardins. Les lignes formées derrière les murs d'enclos furent rompues : partout on fut victorieux, grand nombre d'Espagnols périrent; plusieurs moines furent arrêtés; ils étaient de l'abbaye de San-Clodio, située dans la vallée de l'Avia; mais le général en chef de la masse des insurgés était le prédicateur de Melone.

Les Espagnols voulurent opposer une nouvelle résistance à Ribadavia; mais ils en furent chassés et poursuivis au delà.

La 4e division d'infanterie occupa Ribadavia et tint des avant-postes au delà de l'Avia et sur la montagne de gauche. Le grand quartier général s'établit dans cette ville.

La 3e division eut ordre de rester à Melone, où le général Lahoussaye arriva avec ses dragons. Il annonça au maréchal que, la veille, il avait trouvé les insurgés à Morentan, dont ils avaient barricadé le pont, déterminés à en défendre l'entrée; qu'en même temps les Portugais, des hauteurs de la rive gauche du Miño, faisaient jouer sur les Français deux pièces de canon; un défilé assez long, et d'autres difficultés du terrain, se joignaient aux dispositions militaires des habitans pour en faire un passage difficile à forcer; mais que trois cents dragons auxquels il fit mettre pied à terre, avaient, sous les ordres du

major Montigny, du 19e de dragons, tout enlevé à la baïonnette, tué plus de quatre cents Espagnols, et poursuivi les ennemis jusque au delà de Cequelinos.

Ce village, ainsi que Morentan, furent incendiés. Celui de Cresciente méritait le même sort, parce que la veille on y avait massacré des Français; mais l'alcade et le curé vinrent faire des soumissions et demander grâce, ce qui leur fut accordé par le général, sous la condition qu'ils déposeraient les armes et promettraient de rester paisibles.

Le général Lorges avait rencontré des rassemblemens armés et les avait dispersés; mais sa marche en avait été aussi retardée.

Il n'était resté à Ribadavia que l'alcade et une douzaine d'habitans; encore l'alcade était-il légèrement blessé. Il apprit au maréchal que l'insurrection s'étendait dans toute la Galice; qu'elle avait été ordonnée par le général la Romana, enjoignant, sous peine de mort, aux hommes de dix-huit à cinquante ans, de prendre les armes, et au reste de la population d'abandonner les villes et villages par où les Français devaient passer, d'emporter avec eux les denrées, enfin, de faire disparaître ou détruire tout ce qui pouvait nous être utile.

L'insurrection de la Galice plaçait l'armée dans une position des plus critiques : elle obligeait à marcher toujours en force, à se battre à chaque

pas ; elle ajoutait aux difficultés de se procurer des subsistances.

En parcourant le chemin de Tuy à Ribadavia, on ne pouvait douter que les habitans ne dussent le considérer comme impraticable pour l'artillerie. Ce n'était pas seulement plusieurs mauvais pas sur neuf lieues de trajet; mais la route, dans sa plus grande partie, était trop étroite, inégale, cahotante, ou d'une pente rapide et dangereuse. On redoutait surtout les passages d'Intienza et d'Arrente, les descentes de Canda, de Melone et de Francelos.

Le maréchal, dès que l'ennemi fut éloigné, rentra à Ribadavia. Il se concerta avec les généraux d'artillerie Dulauloy et Bourgeat, sur les dispositions suivantes, qu'il arrêta. On devait conduire avec l'armée,

4 pièces de 8,
12 pièces de 4,
4 obusiers de 6 pouces.

Total 20 pièces.

Des caissons pour le transport de . . . { 3,000 coups de canon. 500,000 cartouches d'inf.

Tout le reste, ainsi que le grand parc et les voitures d'équipages, devaient rétrograder sur Tuy.

Les sapeurs dûrent seconder l'artillerie. La 1re division, qui fermait la marche, fut spécia-

lement chargée de protéger les travaux, et d'y coopérer, s'il était nécessaire.

Le maréchal, jugeant que Tuy devenait un point important, en confia le commandement à M. le général Lamartinière, officier d'un rare mérite. Il lui composa une garnison de trois cent cinquante hommes d'infanterie, qui devait s'augmenter des hommes sortis des hôpitaux où l'on comptait neuf cents malades, et de tout le personnel de l'artillerie qui se réunissait à Tuy. Indépendamment de trente-six pièces de tout calibre du parc, il y avait deux mortiers, des canons et des munitions provenans de Vigo.

L'ordonnateur en chef désigna, pour être attaché à la place de Tuy, le commissaire des guerres adjoint, Arnaud; un employé des hôpitaux, un inspecteur des vivres et des sous-ordres. Pour ne pas dégarnir les ambulances actives qui n'avaient pas leur complet, il envoya au commissaire Arnaud des ordres pour retenir huit officiers de santé, qui rejoignaient et devaient passer par cette place.

Le général Lamartinière fut autorisé à disposer des fonds qui avaient été reconnus exister dans les caisses de Tuy.

Ces dispositions pour l'artillerie et pour Tuy, prises, l'attention dut se porter sur celles à adopter pour disperser les insurgés, qui, n'ayant été poursuivis qu'à une petite distance au delà de Ribadavia, s'étaient arrêtés à une lieue, les uns

sur la route d'Orense, les autres dans la vallée de l'Avia.

Le maréchal fit attaquer le lendemain 19, le rassemblement de gauche par la brigade du général Graindorges, et les ennemis qui étaient sur la route d'Orense, par le général Maransin. Ces deux brigades d'infanterie devaient être soutenues par des escadrons de la division de dragons Lahoussaye.

Les deux attaques réussirent; tout fut culbuté et poursuivi au delà de deux lieues. Le général Maransin poussa jusqu'à Barbantès et Rosamonde.

La cavalerie légère ayant rejoint, les généraux Heudelet et Franceschi partirent, le 20, avec leurs divisions pour Orense. Le chemin, qui est assez bon, ne va sur la rive droite que jusqu'à Barbantès; on y passe ordinairement le Miño sur un bac que les Espagnols avaient coulé : de là, le chemin est pratiqué sur la rive gauche. Ces divisions ne pouvant passer le Miño, le côtoyèrent par des sentiers, et parvinrent, après beaucoup de peines, à arriver au pont d'Orense, au moment où l'arrière-garde de la Romana et des insurgés voulaient le couper : elles s'en emparèrent, et le passage fut assuré.

Les magistrats vinrent au-devant des troupes, une grande partie des habitans resta à Orense.

La division de dragons Lahoussaye fut envoyée à Massid, point essentiel, sur la route d'Orense à Santiago.

L'adjudant commandant Raymond fut avec une colonne à San-Clodio, dont les moines fomentaient l'insurrection.

La division Delaborde s'avança à Barbantès, avec ordre de remettre à flot le bac, et de s'emparer de la rive gauche pour nous rendre maîtres de la route.

La division Mermet vint à Ribadavia, et le général Merle établit son quartier général à Melone.

Le général Dulauloy organisa pour l'artillerie un atelier de premier secours à Ribadavia, et un grand atelier à Orense, où devait se réparer le dommage que supporteraient infailliblement les voitures et les munitions dans un trajet exécuté à travers tant d'obstacles.

Dès le jour de la prise de Ribadavia, on créa un hôpital pour traiter quelques blessés de l'affaire et les hommes qui tomberaient malades pendant le séjour forcé qu'on allait y faire.

La fuite des habitans contrariait éminemment toutes les opérations administratives; l'ordonnateur en chef représenta au maréchal que, dans la situation où l'insurrection plaçait l'armée, il fallait que le personnel administratif fût plus nombreux, et qu'il y fût adjoint, des meûniers pour utiliser les moulins abandonnés. La justesse de ses observations détermina S. Exc. à accéder à sa demande; et un certain nombre de boulangers, de bouchers et de meûniers, furent

tirés des régimens pour être employés par l'administration, dans les divisions et au quartier général de l'armée.

Le maréchal chercha à profiter de son séjour à Ribadavia pour calmer l'insurrection. Le 19, il fit porter des paroles de paix à des vieillards, des femmes et des enfans, qui s'étaient retirés, de l'autre côté du Miño, sur une montagne, et parvint à les faire rentrer. Des moines de la rive gauche vinrent rendre leurs devoirs au maréchal, l'assurant que tout ce qui les environnait était tranquille; qu'ils lui répondaient des habitans de cette contrée, et terminèrent par l'inviter à visiter leur couvent.

Le bac de Ribadavia ayant été remis à flot, un poste nombreux fut placé sur la rive opposée, et le maréchal décida une reconnaissance dans cette partie. Elle eut lieu, mais elle fut bientôt attaquée par un attroupement armé : au bruit de la fusillade, le poste du bac s'avança; alors on courut sur l'ennemi, qui prit la fuite ou fut tué, s'il voulut faire résistance. Parmi les morts se trouvèrent de ces moines qui avaient garanti la tranquillité du pays, lorsque leurs bouches, noircies par les cartouches qu'ils avaient déchirées, attestaient leur imposture et la part qu'ils avaient prise au combat.

Le maréchal porta le 47e régiment de l'autre côté de la rivière, pour exiger la soumission de tout le pays entre l'Arnoya et le Miño. Le colo-

nel Donnadieu, qui commandait ce régiment, remplit sa mission, et s'établit à Merca.

Pendant que ces événemens se passaient, l'artillerie cheminait. Cette marche était particulièrement confiée au général Bourgeat, ce qui en rendait l'exécution certaine. Cet estimable officier général, à une étonnante habitude des détails, joint la passion de son état : aussi tous les obstacles furent vaincus, et le 24, la dernière voiture arriva à Ribadavia. Des personnes capables d'apprécier cette opération, assurent que c'est une des plus difficiles qu'ait exécuté l'artillerie dans les dernières guerres.

Le général en chef ayant acquis la certitude que le général Lamartinière, après avoir reçu ses ordres, était rentré dans Tuy, et l'artillerie ne réclamant plus sa présence, S. Exc. se rendit le 24 à Orense.

L'armée d'expédition de Portugal avait été précédée, à Orense, par la première division du 6e corps, qui, entrée en Galice par le val d'Ores, avait passé par cette ville pour se rendre à Santiago : la tranquillité qui régnait alors dans le pays, avait inspiré au général Marchant la confiance qu'il pouvait y laisser ses malades avec un chirurgien pour les soigner. Lorsque l'armée de la Romana et les insurgés entrèrent dans Orense, les jours de ces Français furent respectés; mais on prit leur armement, et on les dépouilla de leurs effets. Nous trouvâmes à l'hôpital cent

trente-six de nos compatriotes, et soixante-six soldats espagnols.

Le chirurgien du 6e corps ayant fait l'éloge de trois officiers de santé espagnols, pour les soins qu'ils avaient eus de nos malades, l'ordonnateur en chef leur donna une gratification. Mais en même temps il requit les magistrats de remplacer les effets pris aux malades du 6e corps; et l'exécution de cette mesure fut confiée à M. de Saint-Chamans, inspecteur de l'habillement (1).

L'hôpital civil étant plein, l'ordonnateur créa un établissement pour cinq cents malades; et n'ayant pas assez d'économes, il en confia la direction à M. l'abbé Regnier, prêtre français émigré. Cet estimable ecclésiastique crut remplir un des devoirs de son état, en donnant des secours à des compatriotes malades. C'est par lui que nous connûmes toutes les vertus de l'évêque, qui, à l'époque de la révolution, avait recueilli jusqu'à quarante prêtres français. Le maréchal Soult aurait desiré lui en témoigner de la reconnaissance; mais la conduite d'un personnage aussi distingué devant influer sur l'esprit des habitans, la Romana avait tenu à ce qu'il s'éloignât.

Les habitans restés à Orense étaient inquiétés par la proximité de l'armée espagnole, qui répandait les bruits les plus menaçans contre ceux qui accueillaient les Français. Le général

(1) Maintenant préfet à Toulouse. (*Note de l'éditeur.*)

Franceschi, soutenu par la brigade d'infanterie du général Graindorges, marcha sur Allaritz, trouva un rassemblement de douze cents insurgés, qui furent battus et mis en fuite. Il continua jusqu'à Jinzo, où il trouva un second rassemblement ayant pour noyau une avant-garde de la Romana, commandée par le général Mahi: les reconnaître, les attaquer et les battre, fut l'affaire de quelques instans. Les Espagnols perdirent beaucoup de monde. Les généraux citèrent le major Dulong et le chef d'escadron Lameth, comme s'étant particulièrement distingués dans ces deux combats.

Ces défaites tranquillisèrent les habitans d'Orense, mais dans les campagnes on vit encore des rassemblemens sur trois points. Du côté de Ribadavia, le départ du maréchal et de la division Lorges, firent espérer aux moines de San-Clodio, qu'ils pourraient battre les Français qui étaient en petit nombre à Ribadavia, où l'artillerie resta trois jours pour les premières réparations. Ces fanatiques appelèrent aux armes les habitans; et dans le même moment, un autre rassemblement se forma à Cresciente, village que la bonté du général Lahoussaye avait épargné. Le général Merle n'attendit pas qu'on vînt l'attaquer; il envoya contre ces insurgés deux détachemens qui leur donnèrent une si terrible leçon, que les habitans de cette contrée ne se réunirent plus, et laissèrent la première division tranquille.

Le troisième rassemblement avait lieu sur le Mao, qui prend sa source dans les montagnes de San-Mamed. Les moines de Montederamo étaient à la tête, et avaient réuni cinq mille insurgés armés.

Le maréchal envoya contre eux le général Lorges avec la brigade de dragons du général Vialannes, et le général Foy ayant sous ses ordres le 17e régiment d'infanterie légère. Les insurgés ne purent leur résister ; beaucoup restèrent sur le champ de bataille, les autres furent dispersés.

Tandis que les moines animaient les habitans au massacre des Français, un digne pasteur, vrai ministre chrétien, le curé de Carballino, près Massid, sauvait, au péril de ses jours, la vie à un dragon. Des traits semblables ont souvent, dans la guerre de la Péninsule, caractérisé la grande différence qui existe entre le clergé séculier et le clergé monacal.

Toutes ces insurrections gênaient considérablement le service des vivres. Faisait-on accompagner un employé par une colonne, les habitans, pour se conformer aux instructions de la Romana, fuyaient à l'approche des troupes ; parvenait-on à se procurer un paysan et à le déterminer à porter des ordres, il ne trouvait personne à qui les remettre, ou il était considéré comme un traître, et maltraité.

Dans les villes ou villages où l'on entrait, l'absence des habitans obligeait à des recherches

pour découvrir les denrées, les fours, les moulins, les accessoires. Le temps s'écoulait dans ces opérations préliminaires, et lorsque avec beaucoup de peines on était parvenu à préparer des secours pour les malades, à se procurer des grains, réparer les moulins et les fours, il fallait partir et recommencer, à chaque mouvement, les mêmes recherches, et les mêmes travaux.

Un aide de camp du maréchal Ney arriva à Orense le 25, et remit des dépêches au maréchal Soult. Nous en ignorons le contenu. Le maréchal Soult, dans sa réponse, informa le maréchal Ney de l'insurrection qui s'était manifestée dans les arrondissemens de Ribadavia et d'Orense, et des dispositions qu'il avait prises pour Tuy : il l'invita à former des colonnes mobiles pour empêcher ou dissiper tout rassemblement. Il lui demandait d'entretenir ses communications particulièrement avec Tuy, et le prévenait qu'incessamment il allait entrer en Portugal, ainsi qu'il en avait l'ordre.

Le silence du maréchal Soult n'empêcha point que l'on ne s'entretînt beaucoup de la lettre qu'il avait reçue. Soit indiscrétion de l'officier qui en fut porteur, soit malveillance de la part de quelques individus qui donnaient leurs conjectures pour la vérité, le bruit courait que le maréchal Ney émettait un avis opposé à l'expédition de Portugal.

L'insurrection parut faire surtout impression

sur les officiers d'un grade élevé, particulièrement sur ceux qui, ayant fait la campagne de Portugal, sous le duc d'Abrantès, étaient plus à même de se représenter toutes les peines et tous les désagrémens qu'entraînerait la nature de la guerre qu'on allait entreprendre. D'autres officiers, et ils étaient en majorité, avides de gloire et de dangers, souriaient des craintes qu'on manifestait, et traitaient d'exagération tout ce qu'on débitait sur le Portugal.

Cette correspondance, ou plutôt les suppositions dont elle fut le prétexte, produisirent un mal véritable, en faisant naître de vives dissensions dont les résultats faillirent être si funestes. Qu'on doive en attribuer la cause à des inquiétudes personnelles, ou à une ramification des Philadelphes, toujours est-il vrai que depuis Orense jusqu'à la déclaration d'Argentou, les mêmes personnes nous paraissent avoir cherché à influer sur les événemens de la campagne en agissant sur le moral de l'armée, ou en contrariant les opérations par des lenteurs, force d'inertie si puissante à la guerre, et d'autant plus dangereuse qu'elle n'a point le caractère d'une désobéissance positive.

La loyauté du maréchal Soult était loin de soupçonner la moindre intrigue; toutes ses pensées étaient tournées vers les moyens de pacifier la Galice et de soumettre le Portugal.

Si le maréchal employait la force contre les

insurgés, il cherchait aussi à les ramener par la persuasion. Dans ce but il écrivit à l'évêque d'Orense et aux magistrats des divers arrondissemens.

Plus l'on avait cherché à exciter les habitans contre l'armée française, en la peignant sous des traits odieux, plus il importait, pour les ramener à des sentimens d'amitié, d'empêcher les soldats de commettre le moindre désordre. Le général en chef, dans un ordre du jour, recommanda la plus sévère discipline, en faisant sentir l'influence que la conduite du militaire aurait sur le salut de l'armée et sur ses succès.

Les deux cents blessés ou malades qui étaient entrés à l'hôpital de Ribadavia, ayant été évacués sur Orense, et toute l'artillerie de l'expédition devant être réparée le 3 mars, le maréchal se disposa à s'avancer vers le Portugal avec le double objet d'agir contre l'armée espagnole de la Romana, et de commencer son expédition.

CHAPITRE IV.

Départ d'Orense pour agir contre l'armée de la Romana, et s'approcher de la frontière de Portugal. — Combat contre l'arrière-garde de l'armée espagnole, qui fut tuée ou prise en totalité : dispersion du reste de l'armée. — Avantage remporté contre un parti portugais. Ordre de marche pour l'entrée en Portugal.

En partant d'Orense pour aller en Portugal, on trouve trois chemins qui y conduisent; on ne pouvait suivre celui qui passe à Montalègre, parce qu'il n'est point praticable pour les voitures. En prenant celui de droite, on serait arrivé promptement sur la frontière de Portugal, et l'on aurait pénétré dans ce royaume par la vallée de la Lima: mais alors la Romana restait maître de la province d'Orense, et après le passage de l'armée, il pouvait s'emparer des défilés et nous resserrer dans un petit espace entre les chaînes des monts Gamao et Gerez, le Miño, garni de places fortes, et la mer, en même temps que nous aurions eu devant nous toutes les forces du Portugal, et l'armée anglaise du général Craddock.

Par l'autre chemin, en remontant jusqu'à

Monte-Rey pour entrer par Chaves, on agissait directement contre l'armée espagnole, qu'on pouvait battre avant de commencer l'expédition; on se rapprochait du point par où devait entrer la colonne des détachemens qu'amenerait le général Soult.

Les renseignemens que l'on s'était procurés annonçaient que les fortifications de Chaves n'avaient pas été réparées depuis la guerre de 1762. On assurait qu'il y avait, de cette place à Braga, un chemin pour l'artillerie, construit sous la direction d'un officier général français, anciennement au service du Portugal.

Quant à l'armée espagnole qui se retirait imprudemment dans la ligne du Portugal, les rapports des avant-postes, et ce que disaient les habitans, donnaient lieu de croire que la Romana s'étant renforcé des insurgés, tiendrait position sur les hauteurs de Villa-de-Rey, et s'y battrait. Toutes ces raisons devaient déterminer le général français à entrer en Portugal par Chaves, et pour ne pas donner le temps à la Romana de renoncer au dessein de livrer bataille, le maréchal pressa son mouvement.

La division Merle reçut l'ordre d'arriver le 3, à Orense; les divisions de dragons, les 2e et 3e divisions d'infanterie durent être rendues, le 4, d'Allaritz à Jinzo, où étaient déjà les divisions Hendelet et Franceschi.

On se concerta avec les autorités locales pour

le transport de huit cents malades français que nous avions le 3, dans les hôpitaux d'Orense, et le général Thomières fut chargé avec sa brigade de la 1re division, de protéger cette évacuation.

Le maréchal partit, le 4, d'Orense pour Allaritz.

Le général Lorges fut dirigé de Jinzo sur Guironda, pour éclairer la droite. L'armée arriva, le 5, à Villa-de-Rey et Tras-Miras, où le quartier général s'établit. Ces deux villages étaient déserts. On ramassa, au milieu de la campagne, quelques paysans qui donnèrent peu de renseignemens. L'ordonnateur en chef en profita pour requérir les alcades des villages au delà de la ligne ennemie, de verser des vivres à Werin; l'argent qu'il leur donna, garant de celui qu'il promit s'ils apportaient les réponses des alcades, en détermina deux à remplir leur mission, et on en eut la preuve par les versemens qui s'effectuèrent.

La Romana avait évacué la position qu'il occupait en arrière de Villa-de-Rey. Le maréchal envoya le général Lahoussaye à Laza, pour éclairer la gauche. Il devait, de Laza, envoyer des reconnaissances spécialement dans la direction de Gudina.

Le général Merle fut laissé à Jinzo pour soutenir, s'il en était besoin, les divisions de dragons, et lier les communications avec Orense.

Le maréchal mit l'armée en marche le 6 de très-bonne heure sur les traces de l'armée espagnole. On passa les monts Rasos-y-Frios sans éprouver de résistance. L'avant-garde arriva à Werin, et l'eut à peine dépassé sur le chemin de Gudina, que le général Franceschi atteignit l'arrière-garde espagnole, et en prévint le maréchal qui, pour le soutenir, fit avancer une partie de la division Heudelet.

Le général Franceschi jugea, par la précipitation que l'ennemi mettait dans sa retraite, qu'on n'aurait point d'affaire avec lui, si on perdait du temps à attendre les divisions d'infanterie. Il accéléra sa marche, et força les Espagnols à s'arrêter et à se mettre en bataille sur les hauteurs d'Abedes, en arrière d'un défilé qu'ils gardaient.

Le général Franceschi les fit attaquer de front par le bataillon du 15e léger que commandait le major Dulong, et il fit passer à droite une forte colonne de cavalerie. On tua à l'ennemi et on mit hors de combat une centaine d'hommes : un égal nombre fut fait prisonnier. Les Espagnols voyant les progrès que la colonne faisait sur leur flanc, se remirent en marche ; mais ce mouvement était trop dangereux devant de la cavalerie ; ils profitèrent d'un tertre élevé couronné de rochers à pic, pour former autour un bataillon carré.

Le général Franceschi désigna un côté à chacun de ses quatre régimens, et fit sonner une charge générale. Les régimens se précipitent,

le 22e de chasseurs entame le premier la ligne ennemie, puis le 8e de dragons : les Espagnols sont rejetés sur le 1er de hussards et les chasseurs hanôvriens, ce ne fut plus qu'un carnage; le major Dulong arriva en courant avec une compagnie de voltigeurs qui atteignit ceux qui étaient montés sur les rochers. Douze cents Espagnols restèrent sur le champ de bataille; on fit seulement quatre cents prisonniers, et les trois drapeaux des régimens d'Orense, de Tuy et d'Arragon tombèrent en notre pouvoir.

Pendant que notre avant-garde obtenait ces succès, la division Delaborde, qui marchait après la division Heudelet, était aux prises avec des Portugais. Ils avaient laissé passer l'avant-garde et la division Heudelet, que le maréchal arrêta à Werin et Monte-Rey, et ils attaquèrent par des tirailleurs la division Delaborde.

Ce général les fit replier; mais il reconnut bientôt qu'ils appartenaient à un parti de trois mille Portugais, qui occupaient avec deux pièces de canon une position près du village de Villatza, à droite de la route.

Il chargea le général Foy de les attaquer avec le 17e régiment, et forma en seconde ligne la brigade du général Arnaud.

Après une résistance que le site et les arbres favorisaient, la position fut enlevée; les Portugais, mis en fuite, abandonnèrent leur artillerie. Le général Delaborde voyant le succès du géné-

ral Foy, fit avancer un escadron du 19e de dragons qui saisit l'occasion de charger l'ennemi dans sa retraite, et lui fit beaucoup de mal. Le général Foy le poursuivit avec l'infanterie jusqu'à la nuit à travers les bois et les rochers.

Dans ces deux affaires toutes les troupes, officiers et soldats, montrèrent beaucoup de valeur. Les rapports ont cité particulièrement à l'avant-garde les colonels Defossey du 22e de chasseurs, Girardin du 8e de dragons, le major Dulong et le chef d'escadron Lameth; à la division Delaborde, le capitaine Brossard, aide de camp du général Foy, le lieutenant de voltigeurs Valeroni, le sous-lieutenant Marcognet, le caporal Colomb, et les voltigeurs Dalille, Demars et Daguy.

L'armée espagnole n'était pas à redouter; mais elle était nuisible comme foyer d'insurrection, et, sous ce point de vue, la victoire du général Franceschi était de la plus haute importance. L'avantage du général Delaborde sur les Portugais était d'autant plus heureux, qu'il détruisait l'impression fâcheuse qu'avait faite sur les esprits le non-succès du passage de la Guardia, et que, dans ce genre de guerre, l'amour-propre national profite de l'événement le plus insignifiant pour exciter l'enthousiasme.

Les Portugais avaient fait trois lieues sur les terres d'Espagne pour venir attaquer l'armée française engagée avec les Espagnols, mouve-

ment hostile concerté avec la Romana pour faciliter sa retraite, et qui justifiait l'entrée que nous allions faire en Portugal.

Le maréchal établit son quartier général à Werin, petite ville de deux mille âmes, dont Monte-Rey n'est proprement que le château fort. Monte-Rey est une vieille petite place forte avec une double enceinte bastionnée; sur le point culminant est un château fort qui a au centre une tour carrée. La pointe du contrefort est occupée par un beau et vaste couvent susceptible d'être retranché. Monte-Rey était désarmé; naguère il y avait une vingtaine de canons. Nous y trouvâmes quelques invalides et deux cent cinquante-six blessés ou malades espagnols dans un état de malpropreté et de dénûment difficile à concevoir. Encore le lendemain fallut-il placer dans cet hôpital cent cinquante-quatre blessés de la même nation, que le général Franceschi fit relever du champ de bataille et conduire par les prisonniers.

Dans Werin et Monte-Rey il n'était resté qu'une vingtaine d'habitans. L'ordonnateur en chef fit prendre des ustensiles et des fournitures dans les maisons abandonnées, mais habitées alors par des Français; il employa à les transporter des prisonniers, et il pourvut, autant qu'il convient pour des ambulances, l'hôpital espagnol et le couvent de Monte-Rey, qui fut converti en un hôpital destiné à recevoir l'évacuation

d'Orense et les Français tombés malades depuis le départ de cette dernière ville.

Le 7, de très-bonne heure, le général Franceschi poussa à plus de trois lieues des reconnoissances qui rapportèrent que l'armée de la Romana fuyait dans le plus grand désordre; les paysans l'abandonnaient, et ses troupes de ligne se retiraient dans plusieurs directions. La Romana ne pouvant rien entreprendre avec une armée aussi découragée, avait assigné un point de ralliement dans les Asturies.

L'avant-garde et la division Heudelet tinrent position à Osoño et en avant pour observer la route de Puebla de Sañabria et les débouchés du Portugal, de la Tierra de Lomba et de Bragance.

La division de dragons Lahoussaye, qui, ne trouvant point d'ennemis à Laza, et entendant le canon, avait rejoint le 6 à Werin, fut chargée d'observer les routes de Chaves et Montforte di Livre, en plaçant la brigade Marisy à Tamazuela, sur la gauche de la Tamega, et la brigade Caulaincourt à Ombra, où était la brigade d'infanterie du général Foy.

Le surplus de la division Delaborde occupa la vallée de la Valatza, la division Mermet Werin et les villages en arrière dans la vallée de la Tamega.

L'ordonnateur en chef, secondé par le zèle des employés des divers services, leva les obstacles qu'il rencontra.

Depuis l'ouverture de cette campagne, l'administration avait fait les plus grands efforts; cependant la déconsidération dans laquelle elle avait été précédemment à cette armée n'était point entièrement effacée. Un officier général s'étant permis de maltraiter un inspecteur des vivres, respectable par son âge, sa moralité et les services qu'il rendait, le général en chef lui en fit de vifs reproches, et crut devoir, par un ordre du jour, rendre justice aux administrateurs de son armée (1). Il sentait combien dans cette campagne on avait besoin de soutenir leur zèle; il en-

(1) Ordre du jour du 7 mars 1809. — Le maréchal voit avec satisfaction les efforts continuels, que depuis plusieurs semaines l'administration du corps d'armée fait pour pourvoir aux besoins des troupes, autant que les circonstances et les mouvemens de l'armée le permettent.

Mais il a remarqué avec peine que plusieurs militaires, même des officiers supérieurs et des généraux, se permettaient d'humilier sans motifs les personnes qui en dépendent, et de leur refuser la protection qu'ils doivent recevoir dans l'exercice de leur emploi.

Lorsqu'un employé manque à son service, ou que sa conduite est reprochable, il doit en être porté plainte à l'ordonnateur en chef, qui, sur-le-champ, donnera des ordres pour qu'il soit puni; et l'exemple de sévérité qu'il a déjà fait à l'égard de quelques employés, fait assez connaître qu'aucune faute parvenue à sa connaissance ne restera impunie.

Le maréchal commandant en chef,
Signé, le duc de Dalmatie.

trait nécessairement dans son plan d'avancer rapidement, tandis que l'administration avait besoin de temps pour découvrir les ressources et les mettre en usage. Elle était dans une activité continuelle : la marche était son temps de repos. Les forces s'épuisaient; on se dégoûtait par les mauvais procédés de militaires, trop souvent injustes envers cette portion des armées, et surtout par l'indifférence du gouvernement pour les services administratifs. Il fallait chaque jour que l'ordonnateur ranimât leur moral; à la vérité il était puissamment appuyé par les égards et la bienveillance dont le maréchal Soult honore les bons administrateurs, qui trouvent encore près de lui ce rare avantage, qu'il tient compte des efforts que l'on fait et non pas seulement des résultats.

Avec des baïonnettes, nous a dit un jour Bonaparte, alors général en chef de l'armée d'Italie, on ne doit manquer de rien. La campagne de Russie l'a-t-elle détrompé !!! Quand les habitans fuient, ils échappent aux baïonnettes; et dans la campagne que nous retraçons, ils fuyaient par ordre, par crainte, et pour soustraire leurs denrées, ainsi que leurs travaux, à une armée précédée par la réputation de prendre et de faire travailler sans avoir d'argent pour payer.

On était sans payeur et sans fonds. L'ordonnateur avait autorisé le directeur Muller à disposer de 5,000 fr. provenant de la vente des cuirs, pour donner des à-comptes aux sous-em-

ployés; le maréchal avait avancé 8,000 francs. Ces sommes étaient trop au-dessous des besoins pour remédier à la détresse; et le maréchal, déterminé par de hautes considérations, ouvrit un emprunt qui produisit 79,002 fr. 15 centimes, somme qui provenait en grande partie des piastres enlevées aux Anglais, que le général Lahoussaye engagea ses dragons à verser.

Lorsque les officiers espagnols furent présentés au maréchal, il leur parla de l'expédition de Portugal en termes qui réveillèrent chez eux la haine nationale contre les Portugais. Ils demandèrent du service, et jurèrent fidélité au roi Joseph. On en forma une légion espagnole.

Le maréchal Soult visita Monte-Rey avec le colonel Garbé; il jugea qu'avec quelques travaux, cette petite place mettrait nos malades à couvert, et pouvait, d'après la nature de la guerre, servir de base à sa ligne d'opérations. Aussitôt il donna des ordres pour les travaux et les approvisionnemens.

Tous les rapports confirmèrent la dispersion et la fuite de l'armée de la Romana. Les habitans échappés aux combats, rentraient chez eux, apprenaient aux familles leurs pertes, et tous maudissaient ceux qui les avaient excités à prendre les armes. Cet état de choses rendait le général en chef libre de ses mouvemens.

L'évacuation d'Orense avait présenté beaucoup de difficultés. Sur six cent soixante-qua-

torze malades français qu'indiquait le mouvement du 6 mars, les officiers de santé reconnurent que quarante-trois étaient trop dangereusement malades pour supporter la route, et que six cents trente-un étaient susceptibles d'être évacués. Les habitans ayant emmené dans leur fuite, bœufs, chevaux et mulets, il était difficile de réunir les transports dont on avait besoin : cependant, grâce à l'énergique appui du général Thomières, l'administration parvint à effectuer cette évacuation.

Le maréchal chercha à se procurer des renseignemens sur le pays, et sur les préparatifs que l'on faisait en Portugal pour s'opposer à notre entrée. Les dispositions hostiles ne pouvaient être douteuses; on sut qu'il y avait ordinairement trois mille hommes de troupes dans la province de Tras-os-Montes; qu'il était arrivé des renforts; qu'on appelait aux armes les habitans, et qu'on réparait les fortifications de Chaves. On annonça un rassemblement à Villarelos, de 12,000 hommes, ayant du canon, et un autre entre Chaves et Montalègre.

Ces renseignemens parvinrent le 7 au général Franceschi : une reconnaissance qu'il envoya le lendemain trouva, à Villarelos-da-Costa, quelques milliers de Portugais qui firent sur elle, sans l'atteindre, une décharge de deux pièces de canon en fonte, non montés sur affûts. Elle rentra, après avoir exécuté les ordres qu'elle avait

reçus, et le surlendemain l'infanterie s'empara du village.

Le maréchal Soult voulut, par la célérité, ne pas donner le temps d'achever en Portugal les préparatifs contre notre expédition. Il fit opérer, par le général Franceschi, sur la Gudina, un faux mouvement, après lequel ce général revint à sa position d'Osoño. Certain que l'évacuation d'Orense arriverait le 11 à Monte-Rey, le maréchal prescrivit au général Merle de réunir sa division à Werin et Monte-Rey, pour y rester en réserve, et toutes les autres divisions eurent l'ordre de partir le 10 pour marcher sur Chaves : les généraux Franceschi et Heudelet, par la gauche de la Tamega; les divisions Lahoussaye, Delaborde et Mermet, par la rive droite; le général Lorges, directement de sa position de Guironda.

Les avantages remportés et le bon vin de Werin avaient bien disposé l'armée française, et le soldat montrait cette gaîté et cette ardeur qui sont toujours dans nos armées le présage du succès.

CHAPITRE V.

Entrée en Portugal. — Combats sur la frontière. — Prise de la place de Chaves. — Affaires du pont du Cavado et de Salamonde. — Bataille et victoire de Lanhozo. — Occupation de Braga.

On allait entrer en Portugal par la vallée de la Tamega, rivière qui prend sa source dans les monts Galiciens de San-Mamed, passe à Werin, Chaves, Amarante, et se jette dans le fleuve Douro, dix lieues au-dessus d'O-Porto. Le pays est assez ouvert de Werin jusqu'à la frontière de Portugal; mais la vallée se resserre principalement à gauche, en approchant de Chaves, et au-delà de cette place, la rivière coule entre les montagnes escarpées de la province de Tras-os-Montes; à gauche est la Sierra-de-Maraôm, et à droite celle de Caprera qui, après la limite de la province entre Miño et Douro, prend le nom de Santa-Catalina.

A Werin, il y a un pont sur la Tamega; à Chaves, il y en a un très-beau attribué à Trajan; entre ces deux places il n'y en a point, quoique la route de Portugal, après avoir suivi la rive gau-

che, en partant de Werin jusqu'au village de Tamazuela, soit ensuite pratiquée sur la rive droite de la rivière qu'on passe à un gué, qui alors avait au moins deux pieds de profondeur. Le maréchal qui l'avait fait reconnaître, prévoyant combien dans cette saison la fraîcheur de l'eau serait nuisible au soldat, dont la santé n'avait eu déjà que trop de cause d'affaiblissement, fit jeter pour l'infanterie deux ponts légers sur chevalets.

Le 10 mars, l'armée se mit en mouvement pour entrer en Portugal sur trois colonnes, suivant les ordres que nous avons indiqués dans le chapitre précédent.

La brigade Caulincourt, de la 4e division des dragons, formait l'avant-garde de la colonne du centre, et était soutenue par le 17e d'infanterie légère, conduit par le général Foy. Cette avant-garde trouva trois mille Portugais en position à Outeiro.

Le 17e d'infanterie légère se présenta de front; le général Caulincourt déborda la droite de l'ennemi, et le fit charger par le 19e régiment de dragons. Les Portugais ne résistèrent point; plusieurs centaines furent tués, on poursuivit les fuyards jusque sous les forts de Chaves.

Ce succès ouvrit cette route aux divisions Delaborde et Mermet, qui s'avancèrent jusqu'à la place de Chaves, devant laquelle elles prirent position. Le fort Sainte-Nautille, détaché de la place, avait été abandonné; on l'occupa.

Le général Marisy, cantonné sur la gauche de la Tamega, avant de passer pour rejoindre le général Lahoussaye, trouva à Fexes-de-Abaxo un corps d'infanterie portugaise en position avec un canon. Une charge suffit pour le rendre maître du canon et disperser ce qui ne fut pas sabré.

La brigade Marisy passa ensuite la rivière.

Les divisions Franceschi et Heudelet traversèrent Fexes-de-Abaxo, et continuèrent sur la rive gauche; mais elles avancèrent lentement. Les ennemis dispersés par le général Marisy, profitant de la conformation du terrain, se retiraient de hauteur en hauteur. Il fallut les débusquer de chaque arbre, de chaque rocher; des tirailleurs furent engagés toute la journée, ce qui ralentit le mouvement sans cependant empêcher que les deux divisions n'arrivassent à la hauteur de Chaves, sur la rive gauche, avant la fin de la journée.

Les forces portugaises étaient commandées par le général Silveyra; elles s'élevaient de dix à douze mille hommes. Les affaires d'Outeiro et de Fexes-de-Abaxo avaient déjà entamé son corps, et il prit position en arrière de Chaves, sur la route de Villa-Réal, avec huit mille hommes.

Chaves (*Aquæ Flaviæ Turodorum*), est la ville la plus considérable de la province de Tras-os-Montes, et la résidence du commandant d'armes. Elle fut fondée par Vespasien, qui y fit construire des bains, d'où dérive le nom d'*Aquæ Flaviæ*

que lui donnaient les Romains. Elle doit à Trajan un très-beau pont bien conservé.

Cette place est de forme irrégulière, à cheval sur la Tamega; la partie droite beaucoup plus considérable. Sur la rive gauche est un ouvrage à corne assez bon; le surplus des fortifications était en mauvais état; les assiégés étaient très-occupés à réparer trois brèches faites par les Espagnols dans la guerre de 1762. La ville est entourée de montagnes plus ou moins élevées, ce qui a obligé ceux qui ont fortifié cette place à construire des ouvrages sur deux mamelons; sur le plus près, est un fort attenant à la place appelée la *Citadelle*, ou *Fort Saint-François;* sur l'autre est le fort carré, bastionné, que l'ennemi avait abandonné.

On jugea que la garnison était composée de quatre mille hommes. Dès que les assiégés aperçurent des Français, ils tirèrent le canon sur de simples vedettes; mais quand nos soldats se furent approchés des remparts, le feu de la mousqueterie et de l'artillerie de la place ne cessa pas un instant.

Le 11, au matin, les divisions Lahoussaye et Delaborde firent un mouvement pour compléter l'investissement de la place. Alors, le maréchal somma le commandant, qui ne fit pas de réponse.

Les troupes brûlaient d'impatience de monter à l'assaut, loin d'être étonnées du nombre des dé-

fenseurs qui garnissaient les remparts couverts de troupes et d'habitans.

La prudence qui caractérise le maréchal ne lui permettait pas de livrer un assaut quand l'armée de Silveyra était si près, et lorsque, d'après les renseignemens, il devait y avoir, entre Chaves et Montalègre, un rassemblement composé de troupes réglées et de milice.

Le maréchal Soult, persuadé que tant qu'un corps portugais serait en vue de la place, le commandant ne capitulerait point, résolut d'éloigner Silveyra. Le général Delaborde avec sa division, et une de cavalerie, fut chargé de l'attaquer; mais quelques tirailleurs suffirent pour déterminer son mouvement rétrograde.

De nouvelles sommations furent faites au commandant de Chaves, qui, après des hésitations, se voyant abandonné, capitula dans la soirée, et le 12, à huit heures du matin, l'armée entra dans une place considérée comme la clef du nord du Portugal.

Suivant la capitulation, la garnison mit bas les armes et fut faite prisonnière. Elle se composait de cinq cents hommes de troupes de ligne, deux mille de milice, et de douze cents habitans de la campagne ou de la ville, qui avaient pris les armes.

Les remparts étaient armés de cinquante pièces de canon, dont quatre en bronze, la plupart mal montées; il n'y avait que six milliers de poudre, et peu de munitions d'infanterie. Les magasins d'ar-

tillerie renfermaient quelques effets de campement.

Les prisonniers embarrassaient beaucoup. On n'avait point de dépôt où l'on pût les envoyer; il fallait pour les garder des détachemens qui auraient trop affaibli notre petite armée.

Nous apprîmes que, pour animer le peuple contre les Français, on avait répandu les bruits les plus absurdes. La haine les peignait aux yeux de la superstition et de la crédulité, comme des hérétiques qui foulaient aux pieds tous les principes religieux, comme des barbares qui, au mépris des lois divines et humaines, dévoraient les enfans, livraient le sexe à tous les outrages, et envoyaient les hommes dans le nord pour renforcer leurs armées.

D'après cette disposition des esprits, le maréchal crut que, pour détruire ces calomnies et rétablir la tranquillité dans le pays, il était préférable de congédier les milices et les habitans armés. En conséquence il leur offrit la liberté s'ils voulaient jurer de ne jamais porter les armes contre les Français. Ils en firent tous le serment. « Rentrez dans vos foyers, leur dit le maréchal, « assurez vos concitoyens que les Français viennent en amis en Portugal, et que le royaume « ne sera pas réuni à l'Espagne. »

Plusieurs ayant représenté leur état de dénûment, le maréchal Soult leur donna des secours. Ces procédés généreux touchèrent les troupes de

ligne, et les officiers de l'état major de la place ; ils demandèrent à prendre du service, proposition qui fut acceptée. Beaucoup ont déserté dans la suite, mais il en est qui sont encore sous les drapeaux français.

Cette conduite était sage et politique, cependant elle fut blâmée des personnes qui désiraient qu'on n'entrât point en Portugal. Ils avaient pris pour système de contrôler toutes les opérations.

C'est ainsi que malgré la reddition de Chaves, trente-six heures après le passage de la frontière, on blâmait le maréchal de n'avoir pas livré un assaut en arrivant devant la place. Cet esprit de critique avait pénétré jusqu'au soldat (1) ; nous savons qu'il est en général naturel aux Français ; mais il était notoire qu'il partait des mêmes sources que les inquiétudes qu'on cherchait à répandre sur les résultats de la campagne. Il ne faut pas perdre de vue que, parmi les personnes qui avaient fait la première campagne de Portugal, plusieurs paraissaient craindre d'y rentrer, et que cette armée, si peu nombreuse en soldats, ayant un état major disproportionné, tout le monde

(1) Nous étions sur les remparts près d'une brèche qu'examinaient deux soldats : l'un d'eux dit en se moquant des barricades placées par les assiégés, que si l'armée eût été commandée par le duc d'Abrantès, on eût dès le premier jour enlevé la place d'assaut. « Cela se peut, lui répondit son vieux camarade, mais peut-être n'aurais-tu « plus tes . . . . . oreilles à la tête. »

ne pouvant être employé, l'oisiveté disposait à la censure les officiers sans commandement.

Aux motifs de clémence que nous avons indiqués, il s'en joignait un autre plus impérieux. Le maréchal, maître de Chaves, avait renoncé au château de Monte-Rey, et prévoyait la nécessité de laisser le dépôt des malades dans la première de ces places. C'était sans doute pour leur créer des amis, des protecteurs, qu'il préférait un système de douceur.

Les approvisionnemens en vivres n'étaient pas considérables. La farine ne pouvait fournir que seize mille rations de pain, et le blé soixante-trois mille; de plus les moulins étaient loin de la ville, on manquait de transports pour y porter le grain, et il aurait fallu des escortes. Afin de remédier à ces inconvéniens, l'ordonnateur en chef, qui était parvenu à s'assurer du dévouement de quelques Portugais, envoya chercher les meûniers, à qui il persuada qu'ils pouvaient moudre sans crime pour des Français. Ils firent bien le service le 13 et le 14 au matin; mais ce jour même, des soldats en ayant maltraité quelques-uns à qui ils enlevèrent la farine, la frayeur leur fit abandonner leurs moulins.

Les difficultés se multipliaient à mesure qu'on les surmontait.

Des courses dirigées d'après des indications, ne procurèrent que douze bœufs, ce qui obligea à prendre sur les réserves.

Les affidés de l'ordonnateur lui indiquèrent des celliers creusés dans la côte, le long de la droite de la Tamega : on y fit des distributions de vin.

En entrant à Chaves, on avait reconnu un hôpital civil encombré par cent cinquante Portugais, qui y manquaient des objets les plus essentiels.

A l'exception de ce qui était indispensable pour la garnison, tous les bâtimens du fort Saint-François furent affectés au service des hôpitaux, qui devait y être très-important. On fit arriver les deux cent soixante-seize malades qui étaient à Monte-Rey, et des ordres furent expédiés pour faire continuer jusqu'à Chaves l'évacuation d'Orense.

Un personnel fut attaché à cet établissement. M. Danton, le seul médecin ordinaire que l'on avait, y fut laissé, à cause de la force de l'établissement; le 16, au soir, le mouvement portait six cent quatre-vingt-quatorze malades, et les six cent trente-un provenant de l'hôpital d'Orense n'étaient pas arrivés.

Les diverses dispositions prises sur le service des hôpitaux, réunissaient les malades dans trois places. . . . . A Santiago. 750

A Tuy . . . 900

A Chaves. . 1,325

TOTAL . . . 2,975

Ce qui réduisait le nombre des combattans à moins de vingt-un mille hommes.

Le chef de bataillon Messager fut nommé, par le maréchal, commandant de la place.

Des ordres furent donnés à l'artillerie et au génie pour mettre en état les fortifications de la place et les armes; à l'ordonnateur en chef, de réunir des approvisionnemens pour deux mille hommes et cinq cents chevaux pendant six mois.

Des instructions particulières réduisaient ces préparatifs au fort Saint-François, où l'on conduisit l'artillerie et les munitions; et la garnison à approvisionner, en sus des quatorze cents personnes du service des hôpitaux, ne devait plus être que de cent hommes, auxquels devaient se réunir ceux qui sortiraient de l'hôpital. Cette troupe était d'ailleurs suffisante pour obtenir une capitulation pour nos malades, dans le cas où Silveyra, au lieu de chercher à arrêter l'armée, reviendrait sur Chaves après son passage. La faiblesse de l'armée ne permettait pas de faire plus : quelques fonds furent laissés au commandant Messager et à l'économe Schroeder. L'ordonnateur remit de plus au commandant un état des fiefs royaux de la juridiction de Chaves, pour faire rentrer les denrées qui étaient dans les greniers, et les bestiaux qui dépendaient de ces propriétés.

La prise de Chaves nous donnait un établissement en Portugal. Le maréchal Soult déclara à l'armée, par un ordre du jour, sa qualité de gou-

verneur général du Portugal, titre qu'avait précédemment le général Junot, duc d'Abrantès.

Des reconnaissances avaient été envoyées sur divers points le jour même de l'entrée à Chaves. Des Portugais de la garnison, congédiés par le maréchal, servirent de guides, et le premier avantage qu'on en retira, fut la facilité avec laquelle elles pénétrèrent dans le pays. Celle qui fut dans la direction de Bragance arriva sans obstacle jusqu'à Mirandella : elle avait pour objet d'avoir des nouvelles, et de faire répandre le bruit de notre entrée pour la faire connaître aux généraux Lapisse et Soult.

La reconnaissance, envoyée sur la route d'O-Porto par Amarante, parvint jusqu'à Villaponca sans trouver Silveyra, et fit sa course sans être inquiétée par les habitans.

Celle qui fut du côté de Braga rencontra l'avant-garde de l'armée du général Freyre.

Pour aller de Chaves à Porto, il y a deux chemins, l'un par Villa-Réal, et l'autre par Braga.

Le premier traverse la Sierra de Maraôm, descend par la vallée du Corgo à Villa-Real; de là à Povoa-da-Rogoa, près le Douro, d'où il prend à droite, remonte à Amarante pour y passer la Tamega, va ensuite à Porto par Penafiel et Baltar. Ce chemin de Chaves à Villa-Réal présentait les plus grandes difficultés pour le passage de l'artillerie; beaucoup de montagnes, des rivières

assez fortes, de trop faibles ressources pour les subsistances.

Le second chemin moins mauvais, de Chaves s'élève par las Alturas sur la Sierra-Cabrera, descend en côtoyant les montagnes de la gauche de la vallée du Cavado, passe à Lanhozo un contre-fort de la Sierra-Santa-Catalina, descend à Braga, d'où l'on va à Porto par un pays qui ne présente que des collines et le passage d'une rivière. La population de Braga est assez nombreuse pour donner l'espoir d'y trouver des ressources.

La petite armée de Silveyra, qui se retirait sur la basse Tamega, avait essuyé un échec qui l'avait démoralisée. De ce côté, on avait moins de forces à craindre; mais l'armée du général Freyre était menaçante; elle serait arrivée sur Chaves, et nous nous serions trouvés au milieu des montagnes, entre Silveyra et Freyre.

En marchant contre ce dernier, on arrivait plus tôt dans la province d'Entre-Miño-E-Douro, et surtout on se rapprochait de Tuy, dépôt général de l'armée; ces deux avantages dûrent déterminer le maréchal Soult à établir sa ligne d'opération par Braga.

Mais, pour tromper l'ennemi, le général Lorges, qui de Guironda avait rejoint en dispersant deux mille Portugais, partit le 14 pour Pereira et Oura, route de Villa-Réal, avec ordre d'envoyer une forte reconnaissance à Villaponca, annonçant partout le passage de l'armée, et commandant

des vivres. Ses instructions lui prescrivaient de rétrograder le 17, et de rejoindre, à marches forcées, l'armée sur la ligne de Braga.

Le chemin de Chaves à Braga présentant une continuité de défilés et peu de moyens d'existence, le maréchal fit partir successivement les divisions, que leurs administrations et celle du quartier général, devaient chercher à mettre en avance de vivres.

L'avant-garde fut composée de la division Franceschi et des sapeurs, soutenus par la division Delaborde, dont la brigade Foy faisait corps avec la division Franceschi. Elles dûrent partir le 14 pour Alturas; le lendemain 15, avancer jusqu'à Ruyvaens, et de là pousser des reconnaissances sur Salamonde.

Le général Mermet envoya, le 14, sa brigade légère à Boticas, village intermédiaire. Le 15, il partit avec le reste de sa division pour suivre le mouvement sur Salamonde.

Le général Lahoussaye se mit aussi en marche le 15.

Le 16, le quartier général et la division Heudelet partirent de Chaves, et le général Merle, de Werin.

Les deux premières divisions arrivèrent à Alturas sans coup férir. Le 15, les généraux Franceschi et Foy trouvèrent un millier d'insurgés en avant de Ruyvaens, qui furent promptement dispersés. Elles firent peu de chemin, entravées

par un défilé d'une lieue, dans lequel l'artillerie ne pouvait passer qu'avec des peines infinies et une extrême lenteur.

Le lendemain 16, l'avant-garde trouva quatre mille Portugais au Cavado, petite rivière qu'on passe sur un pont; ils avaient fait des coupures à la route, et par des abattis, multiplié les obstacles.

Le général Franceschi fit remonter la rivière au général Foy avec un bataillon du 17e et cinquante chevaux pour tourner la droite de l'ennemi. Un bataillon, soutenu par la division de cavalerie, dut attaquer de front, et le 3e bataillon du 17e fut tenu en réserve.

Cette attaque réussit, l'ennemi fut chassé de cette position; mais il se retira près de Salamonde, derrière des retranchemens garnis de huit pièces de canon.

Le général Franceschi conserva les mêmes dispositions pour cette seconde attaque; mais il renforça la ligne par le 3e bataillon du 17e qui était en réserve, et demanda une réserve au général Delaborde, qui la forma de quatre compagnies tirées du 70e et du 86e régimens.

Les troupes, animées par leur premier succès, s'élancèrent sur les retranchemens avec une rapidité dont les Français sont seuls capables : aussi n'eûmes-nous que huit hommes tués et douze blessés. L'ennemi laissa deux cents morts sur le champ de bataille. On prit son canon, des mu-

nitions dans les retranchemens et dans une église de Salamonde.

Tandis que cette attaque avait lieu à l'avant-garde, trois mille hommes de l'armée de Silveyra, après avoir passé la Tamega à Mondim, s'étaient présentés au défilé de Venda-Nova, dans lequel l'artillerie des premières divisions était encore engagée. Les canonniers, les sapeurs et les autres détachemens laissés par précaution, continrent d'abord l'ennemi; puis la division Mermet étant arrivée au défilé, le général Jardon le poussa avec sa brigade. Le maréchal survint et fit donner l'ordre au général Jardon de le poursuivre vivement l'espace de deux lieues, et de rejoindre par la crête de la montagne autant que les localités le lui permettraient.

Depuis las Alturas, les villages étaient abandonnés; tous les habitans en état de porter les armes les avaient prises : les uns avaient obéi aux ordres qui indiquaient des points de rassemblemens; d'autres, voulant défendre leurs villages ou des habitations isolées, couronnaient les hauteurs voisines, se plaçaient derrière des arbres ou des rochers, faisant feu dès qu'ils en trouvaient l'occasion, et même hors de portée; ils laissaient passer les colonnes s'ils se jugeaient trop faibles, et se précipitaient ensuite sur les hommes isolés et les bagages restés en arrière. Quelques-uns étaient tellement aveuglés par la rage, qu'ils venaient en petit nombre braver des divisions

entières, et qu'un seul se précipitait quelquefois au milieu des rangs, où il trouvait la mort qu'il voulait donner.

La nature du pays favorisait beaucoup ce genre de guerre. Depuis Venda-da-Sierra, la route descend, en serpentant, au milieu de monticules. Après Venda-Nova est le défilé d'une lieue de longueur dont nous avons parlé. Au sortir de Ruyvaens, on trouve la vallée de la petite rivière du Cavado, que l'on passe sur un pont de pierre assez élevé. Peu après le pont, le cours du Cavado tourne brusquement à gauche, se dirigeant vers l'ouest; ses eaux tombent de rochers en rochers, en coulant rapidement au fond d'une vallée qui devient très-profonde.

Le chemin, après le pont, monte par une rampe très-étroite, et suit le long de la montagne jusqu'à un quart de lieue de Salamonde. A gauche, on a la partie la plus élevée de la montagne; à droite, un précipice souvent à pic. Dans certaines parties, le roc est à nu; dans d'autres, des arbres, des arbustes, indiquent une grande force de végétation.

Près du village de Salamonde la pente est moins rapide, il y a des terres cultivées. A un quart de lieue au delà, l'inclinaison de la montagne se rapproche de nouveau de la perpendiculaire; la route suit toujours la corniche, mais le fond de la vallée est souvent cultivé; on y voit des habitations éparses et quelques hameaux. On passe dans

deux petits villages composés de quelques maisons construites le long du chemin. Avant Posidoros, le Cavado s'écarte à droite; la route passe à travers un pays cultivé, va toujours en descendant jusqu'au ruisseau de Lanhozo, qui coule peu après le village de San-Joao de Rey.

De Ruyvaens jusqu'à Posidoros, c'est un défilé presque continuel. Après le pont du Cavado, le chemin se trouva trop étroit pour l'artillerie; à gauche le roc, à droite un précipice. Le génie, l'expérience et l'habileté de nos canonniers firent franchir ce passage.

A Salamonde, le tournant d'une rue était trop étroit; il fallut abattre une maison en pierre de taille.

Les divisions Franceschi et Delaborde passèrent le défilé, et arrivèrent le 17 à Carvalho de Este, village distant de deux lieues de Braga, situé au pied d'un rocher tenant à une montagne sur laquelle on reconnut l'ennemi au nombre de quarante mille hommes ayant du canon, et paraissant vouloir arrêter l'armée française.

Les Portugais occupaient des positions qui leur étaient très-avantageuses (1). Le mont Valongo est un contre-fort de la Sierra-San-Catalina; il se termine à la vallée du Cavado, qui, sur ce point, coule à une demi-lieue de la route de Braga; mais, à partir de cette route, il prend le nom

(1) Voir la planche N° II.

d'Adaufé. Le chemin, dont la pente descend jusqu'à un fort ruisseau qui vient du village de Lanhozo, monte après le pont assez rapidement jusqu'au pied de cette masse de rochers qui s'avancent de la montagne : à droite de cette masse commence un vallon qui se creuse en s'éloignant et forme une première montagne qu'il sépare de la sommité de la grande.

Au pied du rocher et à la naissance du vallon est le village de Carvalho de Este. Après l'avoir passé, le chemin monte le long d'un terre-plein qui unit de ce côté la base des rochers à la crête de la montagne, et par plusieurs rampes il arrive au sommet où l'ennemi avait deux redoutes et ses principales troupes.

Sa gauche s'étendait sur le mont Adaufé jusqu'à la vallée du Cavado, mais elle gardait principalement le chemin de Val-de-Geras.

La droite de l'armée portugaise étant séparée du centre par une vallée au sud du rocher ; elle occupait le sommet du mont Valongo dont la pente est couverte d'une forêt.

Au pied du grand rocher et à l'est est le couvent de Bon-Jésus, qui communique au village de Lanhozo par un escalier ayant de distance en distance des repos ou stations. En arrière du village de Lanhozo, sur un monticule, étaient encore des insurgés, avec quelques troupes de ligne et du canon.

Plusieurs mamelons à la gauche du chemin par

où nous arrivions à la position de l'ennemi étaient couronnés par des habitans armés.

Cette position était redoutable, et si les troupes qui la défendaient n'étaient pas exercées, elles étaient animées par des sentimens exaltés qui devaient la leur faire défendre avec acharnement.

L'armée se composait de troupes de ligne, de milices, d'insurgés et d'un bataillon sacré de séminaristes formé par l'archevêque de Braga.

Le général en chef était le général Bernardino Freyre, qui était secondé par le major anglais Eben.

Cet officier anglais exaspérait les esprits par tout le mal qu'il pouvait dire des Français, et en promettant aux Portugais l'arrivée d'un secours de cinq mille Anglais.

Il pressait les préparatifs d'attaque : la prudence du général Freyre était le sujet de ses sarcasmes. Les Portugais crurent voir dans leurs chefs des traîtres ; ils s'ameutent et massacrent le général Freyre, ses aides de camp, à l'exception d'un seul qui était en mission, le chef de l'état major, le major Villaboas commandant du génie ; ils se portent aussi contre le corrégidor, l'accusent de ne pas prendre des mesures assez énergiques, le massacrent sur la place principale, et défendent sous peine de mort d'inhumer son cadavre.

C'est par ces actes atroces qu'ils préludaient au sort qu'ils réservaient aux Français.

Après la mort du général Freyre, le major anglais Eben prit le commandement en chef.

Dès que l'avant-garde parut devant la position de Lanhozo, les Portugais firent feu de toutes leurs armes en poussant d'horribles cris. Quel dut être leur étonnement en voyant les Français continuer leurs mouvemens sans hésitation?

Les généraux Franceschi et Delaborde crurent devoir s'emparer d'abord du rocher, attaque des plus difficiles; elle fut confiée au général Foy, avec le 17^e^ léger. Il fallait gravir le rocher et se battre; l'ennemi n'en fut pas moins chassé, et toutes ses tentatives pour reprendre cette position furent infructueuses.

Les Portugais ne cessèrent de tirer nuit et jour et de harceler continuellement nos postes; mais toutes les fois que leurs troupes s'avançaient, une charge d'infanterie et de cavalerie les ramenaient rapidement en leur tuant beaucoup de monde. Ils furent constamment contenus les 17, 18 et 19 par les sages dispositions des généraux Franceschi et Delaborde.

La division Lahoussaye arriva le 17 à Radoufino, et le 18 elle fut placée sur les deux rives du Lanhozo, pour observer et contenir la droite de l'ennemi.

Cependant le maréchal, impatient de voir arriver les autres divisions qui étaient retenues par la peine que l'artillerie avait à cheminer, envoya des ordres pressans. L'officier qui en était por-

teur, attaqué pas des paysans armés, fut forcé de revenir, et il fallut lui donner une escorte beaucoup plus nombreuse pour le faire passer.

Enfin l'artillerie, les divisions d'infanterie Mermet et Heudelet arrivèrent le 19; la première division à une heure, et la seconde dans la soirée. Le maréchal sut en même temps que le général Lorges serait le 19 au soir assez près pour être le 20 de très-bonne heure en position.

Plusieurs fois le maréchal Soult était monté sur le rocher, et de là, dominant sur toute la ligne ennemie, il l'avait bien reconnue.

Le 19 il fit relever près du rocher, par une brigade de dragons du général Lahoussaye, la division Franceschi, pour lui faire seconder l'attaque du général Mermet, auquel il envoya l'ordre de prendre à gauche, après avoir débouché du village de San-Joao de Rey, de se porter sur le village de Lanhozo, et d'attaquer les ennemis qui occupaient les mamelons sur la droite du ruisseau.

Peu avant l'exécution de ces ordres, des fourrageurs de la division Lahoussaye vinrent au village de Lanhozo. A peine y furent-ils entrés que l'artillerie du mont Valongo fit feu sur eux, et qu'une nuée de tirailleurs les obligèrent de faire retraite. Ce succès contre des fourrageurs, qui n'avaient que leurs sabres, les transportait de joie, et leur faisait pousser des cris de victoire : lorsqu'en dépassant le village ils se trouvèrent vis-à-vis l'avant-garde de la 2.e division d'infante-

rie, leurs chants cessèrent, il leur fallut rétrograder à toutes jambes.

Le général Mermet chargea le général Jardon d'attaquer avec le 31e le premier monticule sur lequel ils avaient du canon et un corps assez nombreux.

Le général Jardon enleva la position à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil, et s'empara d'un canon. Le 1er d'hussards arrivant dans ce moment, joignit les fuyards, et en tua un grand nombre.

Les généraux Mermet et Franceschi dirigèrent des troupes contre d'autres mamelons, et firent disparaître tout ce qui était en armes dans cette partie; puis, par un à droite, ils se dirigèrent vers le pied du mont Valongo, enlevèrent encore une position et une pièce de canon.

Quelques prisonniers avaient été faits; le maréchal leur parla de son désir d'éviter l'effusion du sang; il leur remit une proclamation pleine de paroles de paix, et les fit conduire à la ligne portugaise par un trompette français.

De part et d'autre l'intention était louable. Ces Portugais arrivent au milieu de leur armée, répètent ce que le général français leur a dit, montrent la proclamation. Au lieu de calmer, elle excite la rage; plusieurs d'entre eux sont massacrés par leurs concitoyens, et l'on eut de la peine à sauver le trompette.

Le maréchal, débarrassé de tout ce qui pou-

vait inquiéter sur sa gauche et en arrière, résolut d'attaquer le lendemain.

Les généraux Franceschi et Mermet eurent ordre de se porter, dès le point du jour, sur le mont Valongo, d'y attaquer la droite de l'ennemi, et, après l'avoir battu, de se diriger sur la route de Braga à Guimarens.

Le général Delaborde fut chargé d'attaquer le centre, qui avait deux redoutes battant le chemin de Braga ; il devait être soutenu par la division Lahoussaye, formant seconde ligne, dont les instructions portaient que, dès qu'il trouverait jour à charger, il passerait par les intervalles de l'infanterie.

Le général Dulauloy, commandant en chef l'artillerie, dut établir une batterie de six pièces sur les hauteurs de Carvalho de Este, pour seconder l'attaque du centre.

Le général Heudelet eut ordre de faire attaquer la gauche de l'ennemi par la brigade du général Graindorges, auquel on attacha un escadron de dragons.

Sa seconde brigade et les dragons du général Lorges, formèrent la réserve en position sur le premier plateau.

La grande ambulance s'établit au village de Carvalho de Este.

L'attaque des généraux Franceschi et Mermet sur le mont Valongo, devait être le signal du mouvement sur toute la ligne.

Le 26 mars, l'armée française se prépara avec joie au combat; chacun sentait le besoin de renverser l'obstacle qui s'opposait à ce que l'on entrât dans Braga.

Le général Dulauloy parvint à placer six pièces sur la hauteur de Carvalho : les troupes disposées, tout était prêt pour l'attaque. Les regards étaient fixés sur le mont Valongo ; la forêt qui en couvre le penchant empêchait de voir où en étaient les divisions Franceschi et Mermet : ce n'était qu'à leur arrivée sur le plateau de la montagne qu'on pouvait les apercevoir.

Le centre et la gauche des ennemis voyaient, aux dispositions des Français, qu'ils allaient être attaqués. Ils se mirent en bataille, et s'avancèrent jusqu'au bord du plateau du mont Adaufé, pour faire voir aux Français combien d'ennemis ils avaient à combattre.

Au lieu d'en prendre de l'effroi, nos soldats étaient joyeux de les voir accepter la bataille. Le signal tardait au gré de leur impatience ; ils témoignaient la crainte que les Portugais ne se missent en retraite ; en effet les rangs de l'ennemi s'éclaircirent.

Il était dix heures, et l'on n'avait eu aucune nouvelle de notre gauche : pas un coup de canon, pas même un coup de fusil. Enfin un aide de camp annonça au maréchal que le chemin était si difficile que les divisions ne pouvaient monter qu'avec une extrême lenteur ; mais que

les ennemis ne s'opposant point à ce que l'on gravît la côte, il n'y avait que perte de temps; que les généraux Franceschi et Mermet assuraient le maréchal que ses ordres seraient exécutés.

Aussitôt le maréchal donna l'ordre d'attaquer.

Le feu commença par la batterie : quelques volées ébranlèrent les masses. Le 17e d'infanterie légère fut conduit par le général Foy sur la position, au pas de course; un escadron du 17e le suivait, il chargea et s'empara de deux pièces. Le reste des deux divisions Delaborde et Lahoussaye s'avance; les Portugais prennent la fuite, le général en chef Eben fut un des premiers qui s'enfuirent. L'infanterie, mais surtout la cavalerie, en font un grand carnage. On prit sur ce point sept pièces de canon.

On suivait toujours l'ennemi; deux mille hommes, ayant encore un canon, veulent se rallier à un pont. Le général Caulaincourt les attaque avec les voltigeurs du 17e et deux escadrons des 17e et 18e, commandés par le colonel Beermann. Le canon fut pris, et les deux mille hommes mis en fuite ou dispersés.

Les dragons Lahoussaye traversèrent Braga, et furent à deux lieues au delà sur la route d'O-Porto. Le général Delaborde entra dans Braga, l'occupa, et prit position en avant.

Dès que le plateau fut emporté, le maréchal en chef chargea l'aide de camp Tholozé de communiquer avec les généraux Franceschi et Mer-

met, et de leur apprendre les succès du centre. Cet officier rencontra des Portugais emmenant une pièce de canon : sans considérer qu'il n'avait que quelques ordonnances avec lui, charger ces ennemis, tuer le canonnier qui allait mettre le feu à la pièce et s'emparer du canon, fut l'affaire d'un instant.

Le général Heudelet, chargé d'attaquer la gauche de l'ennemi, arriva avec la brigade Graindorges et un escadron de dragons sur l'extrémité du plateau du mont Adaufé, marcha à l'ennemi, et l'enfonça. Les fuyards descendirent dans la vallée du Cavado, vers le pont de Prado, où ils avaient un retranchement. Trois mille hommes s'y arrêtèrent pour défendre le passage du pont et l'entrée du village.

La légion hanovrienne infanterie, qui suivait de près les fuyards, voulut les déloger. Les Portugais voyant le petit nombre de ceux qui les attaquaient, repassèrent le pont, et firent sur la légion trois charges qui furent repoussées.

Il y avait une demi-heure que les Hanovriens soutenaient un combat aussi inégal, lorsqu'un bataillon du 26e de ligne rejoignit la légion. Ces deux corps prirent l'offensive, franchirent le pont et le retranchement, délogèrent l'ennemi des maisons d'où il faisait feu, et le mirent dans une déroute complète. L'ennemi perdit sur ce point trois cents morts, et jeta beaucoup de munitions et de fusils.

Les divisions de gauche, Franceschi et Mermet, après beaucoup de difficultés, étaient parvenues sur le plateau du mont Valongo occupé par la droite de l'armée portugaise ; l'avant-garde du général Franceschi la chargea aussitôt. Les Portugais effrayés se dispersèrent, la cavalerie en sabra beaucoup, et leur enleva trois pièces de canon.

Parvenue près de la route de Braga à Guimarens, la cavalerie légère trouva sur les hauteurs de Falperra, trois mille hommes de troupes de ligne et de milices qui s'étaient adossés à des rochers : ils étaient protégés par deux batteries, dont l'une prenait en flanc tout ce qui débouchait dans le vallon.

Le général Franceschi, par ses manœuvres, les contint dans cette position pour donner le temps à l'infanterie d'arriver. L'ennemi, pour l'éloigner, fit avancer quelques pelotons, qui furent chargés et sabrés.

Dès que le 31^{e} régiment fut arrivé, les généraux Mermet et Franceschi se concertèrent : ils firent charger de front, à la baïonnette, par le 31^{e} régiment d'infanterie, et les deux extrémités de la ligne ennemie par le 22^{e} de chasseurs et la légion hanovrienne à cheval, soutenus par les 1er de hussards et 8^{e} de dragons.

Ces régimens chargèrent en même temps ; l'ennemi ne put résister : la cavalerie pénétra dans les rangs, sabra les canonniers sur les pièces. Peu de Portugais purent éviter d'être at-

teints ; l'infanterie les poursuivait à travers les rochers, et partout où la cavalerie ne pouvait pénétrer. Ce brillant combat de notre gauche termina la bataille : la victoire fut complète ; cinq drapeaux et dix-sept pièces d'artillerie en furent les trophées.

Les ennemis avaient été tellement pressés, surtout par la cavalerie, que plusieurs de ceux du centre se sauvèrent dans des rochers à droite de la route de Braga, qui, après avoir traversé le plateau de la montagne l'espace de deux cents toises, descend à l'ouest dans un charmant vallon dont le fond est une prairie où serpente un ruisseau, et dont la colline du sud est couverte de taillis et de jardins tenant à de jolies maisons de campagne. Des fuyards s'étaient aussi sauvés dans ces taillis.

Tant que la masse des divisions Lahoussaye et Delaborde passèrent, ils se tinrent cachés ; mais lorsqu'il n'y eut plus que de petits détachemens et des personnes de l'état major, les Portugais, placés dans les rochers de la droite, tirèrent sur le chemin. Un officier se mit à la tête d'hommes isolés ; on marcha aux rochers, ce qu'il y avait d'ennemis fut tué ou éloigné.

Après le village de Palmeyra, situé sur le chemin une lieue avant Braga, des coups de fusils, partis de la colline de gauche, annoncèrent la présence de quelques Portugais dans les taillis, ce qui obligea encore à fouiller cette partie.

La colonne de gauche trouva un malheureux voltigeur mutilé de la manière la plus atroce par les Portugais qui l'avaient pris la veille. Ces barbares lui avaient crevé les yeux, coupé les mains, les oreilles, le nez et d'autres parties qu'ils lui avaient mises entre les dents. Abandonné dans cet état, cet infortuné réclamait la mort comme une faveur. Une telle atrocité, inutile à la défense du pays, transporta d'indignation ceux qui la connurent, et les porta à combattre à outrance des êtres aussi féroces : ce qui explique pourquoi l'on faisait peu de prisonniers.

Cependant des dragons du 19e régiment atteignent, au delà de Braga, des religieuses, leur témoignent les plus grands égards, et une escorte les reconduit jusqu'aux portes de leur couvent.

Le maréchal Soult s'était porté du centre vers la gauche, entendant le feu du corps des trois mille hommes arrêtés par le général Franceschi, sur les hauteurs de Falperra. Lorsque tout fut terminé, il établit son quartier général à Braga, où il reçut les rapports des généraux sur les événemens de la journée. Des éloges étaient donnés à tous les généraux, officiers et soldats qui avaient été dans le cas de prendre part au combat; mais plusieurs eurent occasion de se distinguer de manière à être principalement remarqués, et ils furent cités nominativement.

A la droite, le général Heudelet cita les colonels Streiffer de la légion hanovrienne et Barraire du 26e de ligne ; l'adjudant major Streiffer de la légion hanovrienne, le chef de bataillon Soura, les capitaines Parmentier et Stamon, le lieutenant Ruravet, les sous-lieutenans Glaire, blessé, Soura : le sieur Homeyer, chirurgien, montra de la hardiesse dans l'enlèvement des blessés.

Au centre, les généraux Lahoussaye et Delaborde désignèrent, comme s'étant principalement distingués, le chef d'escadron Léopold, les capitaines Filon et Fabre, les colonels Cabanès du 17e, Beurel, premier aide de camp du général Delaborde, le capitaine Barailler et le caporal Morin.

A la gauche, les généraux Franceschi et Mermet firent le plus grand éloge du général Jardon, des colonels Girardin, Évers et Defossey, de l'adjudant commandant Cambis, des chefs d'escadron Lameth et Delarey, du capitaine de voltigeurs Fantin, du capitaine Guerette, aide de camp du général Jardon, de l'officier de correspondance Legrand, des sergens-majors Richeli et Riconfi, du sergent Zari et du chasseur Penato.

Nous eûmes quarante hommes tués et cent soixante blessés : parmi les premiers on eut à regretter le jeune Cassini, officier du 1er de hussards.

Les masses des fuyards s'étaient retirées dans trois directions, par la route de Guimarens, celle d'O-Porto et celle de Puente-de-Lima. Le maréchal donna l'ordre au général Heudelet d'observer la route de Puente-de-Lima, aux généraux Lahoussaye et Delaborde celle d'O-Porto, aux généraux Franceschi et Mermet celle de Guimarens, et à tous d'envoyer des reconnaissances pour avoir des nouvelles de l'ennemi.

Après avoir passé le faible ruisseau qui, du côté de Chaves, forme la séparation des deux royaumes, nous remarquâmes une différence sensible à l'avantage du Portugal. Dans ce pays on voit des maisons de campagne isolées : dans les chaumières on trouve de la faïence anglaise, des tasses de porcelaine du Japon, et du thé vert; chez les particuliers aisés, un grand luxe de porcelaine, de meubles d'acajou, d'ébène et des bois les plus beaux du Brésil, et surtout, ce que nous avions vu trop rarement chez les Espagnols, des bibliothèques composées des meilleurs ouvrages français. Dans les combats on remarqua un courage personnel extraordinaire, qui nous rappela le caractère altier et valeureux de ces Portugais qui, sous les Gama, les Albuquerque, les Carasco, les Ataïdes et les Souza, parvinrent à soumettre les grandes Indes par des traits d'héroïsme qui rivalisent avec les plus célèbres qu'ait conservés l'histoire ancienne.

L'occupation de Braga eut lieu le onzième jour

de l'entrée des Français sur le territoire portugais; et déjà l'armée avait remporté plusieurs victoires, pris deux villes, franchi une chaîne de hautes montagnes; des royaumes ont été conquis par moins de succès : nous verrons quels furent les résultats de nos premiers avantages.

CHAPITRE VI.

Séjour à Braga. — Préparatifs, mouvemens. — Occupation de Guimarens et Barcelos. — Passage de l'Ave. — Bataille et prise d'O-Porto. — Passage du Douro.

Avant la victoire de Lanhozo, Braga se présentait à notre imagination, pourvue de tout ce dont l'armée avait besoin. Quelle fut notre douloureuse surprise en entrant dans cette ville, de la trouver déserte! vingt mille personnes avaient abandonné en trois jours une ville qui semblait renfermer toutes les commodités de la vie! Quelle résolution! quelle haine de la domination étrangère! quel funeste présage pour l'issue de cette expédition!

On trouva dans l'hôpital civil quatre-vingt trois malades, et quelques habitans avec lesquels le maréchal eut un entretien; il leur parla avec bienveillance, les rassura sur ses intentions, et leur exprima tout le regret qu'il éprouvait de se voir réduit à employer la force, quand il n'était venu en Portugal que pour soustraire ce beau pays au joug ruineux des Anglais, ennemis de sa prospérité.

Ces habitans répondirent que ce n'était pas la haine contre les Français qui avait déterminé la population de Braga à quitter la ville ; mais bien les menaces et les scènes sanglantes qui avaient eu lieu. Ils ajoutèrent qu'ils ne doutaient pas que les habitans paisibles ne rentrassent dans la ville dès qu'ils seraient assurés de la protection que le maréchal leur promettait, et qu'ils allaient les en instruire.

Le maréchal fit choix du sieur Mesquita, pour remplacer le corrégidor de Braga, triste victime des fureurs populaires (1). Le sort de son prédécesseur ne l'empêcha pas de se dévouer au bien de son pays, en cherchant à calmer les esprits et à rétablir l'ordre. Ses soins furent couronnés de succès, et dès le lendemain beaucoup d'habitans rentrèrent dans leurs foyers.

Le général Dulauloy fit transporter en ville les canons, les fusils abandonnés sur le champ de bataille. Il recommanda de recueillir avec soin les cartouches. On trouva dans la ville quinze milliers de poudre, et de suite on forma un atelier pour la confection des cartouches.

Les mauvais chemins avaient dégradé les voitures d'artillerie, et tamisé la poudre. On ne pou-

(1) Le cadavre du corrégidor qu'on avait défendu d'inhumer, était déjà en partie dévoré par des cochons, lorsque l'occupation de Braga permit de rendre à ses restes les derniers devoirs.

vait dans cet état continuer la campagne. Le général Bourgeat, qui fut chargé d'y faire travailler jour et nuit, communiqua à tous les ouvriers son infatigable activité.

La ville de Braga n'avait que peu de grains et de farine; l'armée portugaise qui s'y était tout à coup rassemblée avait épuisé ce qui s'y trouvait de denrées. Les habitans, dans leur fuite, avaient emporté ce qu'ils avaient pu de provisions. Exiger d'eux des subsistances sans les payer, c'eût été un mauvais moyen de les engager à rentrer. Les caisses étaient vides; on ne pouvait subvenir à une dépense aussi considérable que celle des vivres.

La situation de l'armée était très-embarrassante. Le maréchal et l'ordonnateur en chef adoptèrent un terme moyen; on paya les menus frais; on s'adressa pour les denrées au corrégidor, qui dut demander aux habitans de verser des denrées dont il leur serait donné des récépissés ou bons, qui seraient payés suivant des formes qu'on indiquerait plus tard. Il dut leur faire sentir que s'ils ne livraient pas eux-mêmes les denrées, les Français ne les prendraient pas moins; mais qu'alors le soldat en concevrait contre les habitans une animosité d'autant plus dangereuse que, forcé de s'écarter pour faire des recherches, les chefs ne pourraient maintenir la discipline; qu'ainsi il était de leur propre avantage de mettre l'administration française à même de faire des distributions régulières aux troupes.

Dès la fin de la journée du 20, l'ordonnateur en chef avait fait arriver à l'hospice de Braga les cent cinquante blessés. L'établissement n'était point formé pour un aussi grand nombre; mais on tira un tel parti du local, qu'on parvint à y placer deux cent dix-sept blessés ou malades. Cet hôpital n'aurait pu suffire pour recevoir tous les hommes que les colonels demandaient à envoyer à l'hôpital. Le couvent des Augustins fut préparé et garni de fournitures et d'ustensiles pour six cents malades.

La 1re division étant arrivée le 22, toute l'armée se trouva réunie à Braga ou aux environs.

L'ordonnateur en chef fit distribuer trois cent quatre-vingts paires de souliers et quatre mille cent semelles.

Le maréchal mit beaucoup d'empressement à savoir des nouvelles de Tuy. Depuis plus d'un mois on en était séparé, et de plusieurs émissaires envoyés par lui, aucun n'était revenu. Les habitans de Braga savaient vaguement que Tuy était bloqué.

Le désir d'avoir quelque chose de plus positif, détermina le général en chef à envoyer le 22, le général Lorges à Barcelos avec ses dragons. On y trouva les habitans, qu'avaient rassurés la manière dont le maréchal Soult avait usé de sa victoire, et les paroles de paix qu'il avait fait circuler. On intercepta des lettres, et par elles, le maréchal sut que Tuy était bloqué par un corps nombreux d'insurgés espagnols et portugais; que

le général Lamartinière avait si bien organisé ses moyens, que non-seulement il résistait, mais qu'il faisait des sorties et incommodait beaucoup Valença par les bombes qu'il y lançait. Sans doute on eût désiré savoir d'une manière précise quelle était la situation du général Lamartinière; mais ces notions inspiraient de la tranquillité. La victoire de Lanhozo, l'arrivée des Français à Braga et à Barcelos, devaient contribuer à dégager la garnison de Tuy, que le maréchal Soult avait d'ailleurs recommandée au maréchal Ney.

Le corrégidor de Barcelos vint, avec plusieurs magistrats, rendre ses devoirs au général vainqueur, et remercier ce maréchal de l'ordre et de la discipline qu'avaient observés les troupes du général Lorges.

La victoire de Lanhozo n'avait réellement procuré qu'une étendue de quelques lieues, et un amas de maisons. Braga n'est point une place forte qui puisse servir d'appui; l'Ave n'était pas pour nous une ligne, car la rive gauche est plus élevée, et cette rivière prend sa source au-dessus du Guimarens dans la Sierra-Santa-Catalina, par où l'ennemi pouvait nous tourner. Le Douro seul présentait une ligne, et on se plaisait à croire que des négocians n'abandonnant pas aussi facilement leurs magasins, que les particuliers de Braga leurs maisons, nous trouverions à Porto tout ce qui était nécessaire à l'armée.

Mais les ennemis qui en sentaient toute l'im-

portance, faisaient de leur côté d'immenses préparatifs pour repousser les Français.

Sur l'Ave, les ponts étaient coupés ou barricadés, et des redoutes se construisaient sur la rive gauche, sous la direction du brigadier général Vallongo.

A Porto, on évaluait déjà le rassemblement à soixante mille hommes de troupes de ligne, de milices, et d'habitans armés ou gardes nationales appelées *Ordenanzas*. Chaque jour le nombre en augmentait.

Des officiers anglais dirigeaient les fortifications qu'on élevait, et ils exerçaient les insurgés.

Ceux des habitans qui balançaient à faire le service, y étaient forcés par les menaces, les arrestations; quelques-uns des plus récalcitrans furent massacrés; on faisait espérer, de plus, l'arrivée prochaine d'un corps considérable d'Anglais.

Les consuls de Dannemarck, de Hollande, de Prusse et de Russie, furent contraints de faire le service aux batteries.

Le général Franceschi annonça que des rassemblemens considérables d'insurgés avaient lieu entre Guimarens et Amarante.

Tant d'ennemis et tant d'obstacles se réunissaient contre une armée réduite à vingt mille combattans; mais c'était vingt mille Français aguerris dans cent combats, et conduits par l'un des plus habiles généraux de la France.

Tandis que la nécessité de réparer les voitures d'artillerie et de faire des cartouches, forçait l'armée à s'arrêter, le maréchal employait d'autres armes pour calmer l'insurrection et changer en sentimens d'estime la haine qu'on avait inspiré aux Portugais contre nous. Il écrivit à l'évêque d'O-Porto.

Le 23 mars, le général Dulauloy annonça au maréchal que les travaux de l'artillerie avaient été poussés avec un tel empressement qu'une partie de l'artillerie était prête, et que l'autre le serait le lendemain. La répartition de cette artillerie entre les divisions fut arrêtée, et nous la donnons ici pour que l'on ait une idée exacte des faibles moyens qu'avait l'armée française.

Répartition de l'artillerie, entre les divisions d'infanterie, approuvée à Braga le 23 mars 1809.

1re Division.	2e Division.	3e Division.	4e Division.
2 pièce de 12.	4 pièces de 8.	8 pièces de 4.	3 pièces de 4.
4 idem de 8.	1 pièce de 6.	2 obusiers de 6 pouces.	2 pièces de 8 avec un dépôt de cartouches équivalant à 50 voitures.
2 obusiers de 6 pouces.	10 mulets chargés de cartouches.	6 caissons d'infanterie dont 2 portugais.	
8 pièces de 4.			
8 caissons d'infanterie.			
25 voitures du pays chargées de cartouc.			

Le maréchal ordonna pour le lendemain, 24, les premiers mouvemens de sa marche sur Porto. Le général Lahoussaye dut partir pour Barca-da-Troffa; s'il ne pouvait y passer l'Ave, il devait rechercher des gués et protéger le rétablissement du pont, dont était chargé le colonel du génie Garbé, qui emmena les officiers du génie du quartier général et les sapeurs, pour commencer de suite les travaux, s'il y avait lieu.

Le général Delaborde partit aussi le 24, pour Villa-Nuova, et fit marcher son avant-garde sur l'Ave, pour soutenir la cavalerie et faciliter le rétablissement du pont de Barca-da-Troffa.

Le général Lorges dut, le 25, quitter Barcelos, se porter à Casal-de-Pedro, et, le lendemain, se rendre à Ponte-de-Ave pour y passer la rivière et continuer sa direction sur Porto, en formant ainsi la colonne de droite.

Les généraux Franceschi et Mermet eurent ordre de se porter sur Guimarens, de s'assurer le passage de l'Ave, et d'envoyer des détachemens pour dissiper les rassemblemens entre cette ville et la Tamega. Ces deux généraux s'emparèrent de Guimarens, après un combat dans lequel l'ennemi perdit beaucoup de monde. Ils envoyèrent un détachement assez fort à Pombeiro sur la route d'Amarante; ce détachement remplit son objet et dispersa les rassemblemens de Portugais qui s'y étaient réunis.

Un autre détachement fut envoyé sous le com-

mandement du major Nicolas à Ponte-de-Negrellos. Cet officier s'empara du pont sur l'Ave, et fit rétablir par des paysans ce qu'on en avait détruit.

Mais pendant la nuit, des envoyés du généralissime d'O-Porto, insurgèrent de nouveau les habitans, et des troupes portugaises qui arrivèrent avec du canon, reprirent le pont.

Le 25, la division Delaborde s'approcha de l'Ave; la division Merle, se dirigeant sur le même point, vint coucher le 25, à Villa-Nuova.

Le maréchal, avait reçu pendant la nuit du 24 au 25, des nouvelles du général Lahoussaye et du colonel Garbé, qui annonçaient que le pont de Barca-da-Troffa était coupé, qu'au gué qui est au-dessous l'on avait placé des chevaux de frise, pratiqué des trous, et que l'ennemi, retranché, et en force sur la rive gauche, s'opposait au rétablissement du pont, ainsi qu'au passage du gué. L'ordre fut aussitôt envoyé à la colonne de gauche de passer l'Ave, de descendre par la rive gauche jusqu'à San-Justo, pour forcer l'ennemi d'abandonner ses positions. Cet ordre donné, le maréchal quitta Braga avec son quartier général, laissant dans cette ville la division Heudelet, comme réserve, pour contenir le général Boutheilo, qui commandait entre la Lima et le Miño, pour nous assurer l'entrée des défilés, garder sept cents malades qui étaient dans les hôpitaux de Braga, et faire continuer la confection des cartouches.

L'ennemi avait porté ses principales forces aux ponts de Barca-da-Troffa et d'Ave.

Le 25, on attaqua l'ennemi à Barca-da-Troffa; mais comme il paraissait trop en mesure sur ce point, on fit une reconnaissance en remontant la rivière. On trouva que le pont de San-Justo était coupé, barricadé et gardé; mais vu que la maçonnerie n'était pas endommagée, on se décida à forcer le passage par ce pont, près duquel des maisons offriraient, dans leur démolition, les bois nécessaires pour couvrir les piles.

Le général Dulauloy établit pendant la nuit, une batterie de dix pièces. Dès la pointe du jour, la batterie joua, et lorsqu'elle eut ralenti le feu ennemi, le général Foy se porta sur le pont avec le 17e, et des sapeurs à la tête desquels étaient des officiers du génie. Les obstacles furent surmontés, le pont réparé, et la division en débouchant sur la rive opposée, aperçut la colonne du général Franceschi sur les hauteurs de San-Justo. On prit sur ce point trois pièces de canon, et trois autres aux redoutes de Barca-da-Troffa, sur lesquelles on se porta rapidement.

La colonne de gauche, pour arriver, avait dû reprendre le pont de Negrellos. Comme nos tirailleurs étaient arrêtés par ceux de l'ennemi qui, cachés derrière des arbres, semblaient inexpugnables, le général Jardon impatienté de cette opposition, prend un fusil, se porte en avant, et est tué par une balle qui le frappe à la tête. Ce

général avait une réputation de valeur à laquelle chaque combat ajoutait un nouvel éclat. Dans cette campagne, il s'était particulièrement distingué à la Corogne et à Falperra (1). Sa mort pénétra de douleur le 31e régiment qui, témoin de sa bravoure, résolut de le venger. Les soldats, animés d'une ardeur que rien ne peut arrêter, passent la rivière, les uns tenant en l'air le fusil et la giberne, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, les autres montés en croupe derrière les cavaliers; tout cède devant eux; l'artillerie est prise; les Portugais qui n'ont pas pris la fuite, sont immolés; plus de deux cents hommes restent sur la place.

Ce succès ouvrit aux divisions Franceschi et Mermet, le passage du pont, et les mit à même de faire leur jonction avec la colonne du centre.

Le général Lorges qui n'avait qu'une brigade de dragons, ne pouvait forcer le pont de l'Ave, l'un des points que l'ennemi gardait avec le plus de monde, et où il avait réuni de grands obstacles, soit au pont, soit au défilé. La colonne du centre passée, le maréchal chargea le colonel Lallemand d'aller avec le 27e régiment de dragons, par la rive gauche, prendre à revers les

(1) En 1804, le général Jardon, alors en réforme, fut présenté à Anvers à Napoléon, qui lui demanda ce qu'il désirait : « Le remboursement de 19 chevaux tués sous moi » fut sa réponse. Des ordres furent donnés pour satisfaire à sa réclamation, et il fut remis en activité.

Portugais qui étaient devant le général Lorges, afin de lui faciliter le passage.

Le colonel Lallemand, arrive au village de Massaraz, tombe sur un bivouac d'ennemis qu'il sabre et disperse. Les fuyards se replient sur le gros de leur troupe qui défendait le pont de l'Ave. Ces Portugais courent aux armes, et s'avancent contre les Français. Attaqué par des forces aussi nombreuses, et le terrain ne permettant pas de manœuver avec facilité, le colonel Lallemand dut à son tour se replier sur Vayrao, avec une perte de sept hommes tués, dont deux officiers, et ramenant onze blessés.

Dans la nuit, le maréchal envoya un renfort d'infanterie au colonel Lallemand, qui dès qu'il fit jour marcha à l'ennemi, lui prit trois canons, tua ou dispersa tout le corps qui gardait le pont. Ce succès, qui fait honneur au colonel Lallemand, mit à même de rétablir le pont, et la colonne de droite déboucha.

L'armée n'ayant pu forcer, le 25, le passage de Puente-de-Ave et Barca-da-Troffa, les Portugais exaltèrent d'abord le mérite du brigadier général Vallongo; lorsque, le 26, les Français, par l'habitude de la guerre et une rare intrépidité, traversèrent la rivière sur deux points, qui, n'étant pas dans la ligne des deux principales communications, n'avaient pas été aussi fortifiés que les premiers, on reprocha au général Vallongo de n'avoir pas pris des mesures suffisantes; on

lui imputa le succès des Français : ce ne fut pas assez de le massacrer, ses compatriotes le coupèrent par morceaux qu'ils ensevelirent dans du fumier.

Le 27, les colonnes de gauche et du centre se dirigèrent sur Porto par Carissa ; les divisions Franceschi et Mermet marchaient les premières : le général Rouyer remplaça dans cette dernière le général Jardon. Les divisions Lahoussaye et Delaborde quittèrent un peu tard leurs bivouacs près Mourao et Vayrao, pour attendre des nouvelles du colonel Lallemand, et ensuite donner le temps au général Lorges de s'avancer.

La division Mermet s'établit au premier repos de la hauteur, en avant de San-Mamed-da-Infesta, et le maréchal lui ordonna de s'emparer d'une position très-rapprochée de la ligne ennemie qu'il jugea nécessaire d'occuper. Le 31e léger en délogea l'ennemi, qui sentant l'importance de ce poste entretint contre ce corps une fusillade qui ne cessa qu'après la bataille du 29.

Les divisions Delaborde, Franceschi et Lahoussaye, prirent position aussi en avant de San-Mamed ; les premiers, à la gauche de la 2e division ; le général Lahoussaye, en seconde ligne de la division Mermet.

Le général Lorges vint à Lessa-do-Baylio, se placer à la droite, à la hauteur des autres divisions.

Nous étions près d'O-Porto, sans apercevoir

cette ville, qui est bâtie sur la rive droite du Douro, à une lieue de son embouchure, et sur le penchant sud de la colline qui nous en séparait, aussi-bien qu'une armée nombreuse commandée en chef par l'évêque de cette ville, ayant pour lieutenans les généraux portugais Perela et de Lima.

Porto, qui compte de soixante à soixante-dix mille habitans, est une ville ouverte; mais, à la nouvelle de l'entrée des Français en Portugal, on avait conçu le projet de former autour un camp retranché qui serait le boulevart du royaume. Dès lors des officiers du génie, portugais et anglais, s'étaient occupés à réunir à l'avantage de la position, tout ce que l'art a inventé pour la défense d'un camp. (Planche, N° III.)

La droite s'appuyait au Douro, au delà de la route qui conduit d'O-Porto à Vallongo et Amarante; et la gauche, aux forts de la Foz et de Quejo, situés sur le bord de la mer. Tous les passages étaient retranchés, des ouvrages fermés et palissadés flanquaient les points faibles; les sommités étaient fortifiées; on distinguait sur la principale hauteur qui dominait la route par laquelle nous arrivions, une grande redoute sur laquelle était un pavillon : ces divers retranchemens étaient liés entre eux par des fossés palissadés, par des abattis, et ils étaient armés de deux cents pièces de canon, la plupart de gros calibre. Sur la droite, un monticule en avant de la baye de Ma-

tozinhos, était couvert d'ennemis avec cinq pièces de canon. Les masses que l'ennemi présentait sur tous les points, et ses fréquens mouvemens, confirmaient ce qu'on avait dit de sa force, qu'on évaluait à soixante-dix mille hommes.

Quoique cette ligne fût formidable, et que les Portugais fussent déterminés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité, ils avaient placé, à tout événement, du canon sur la place du faubourg de Villa-Nuova, en face du pont. Ils avaient aussi construit une grande redoute sur la rive gauche au-dessus du pont, et commencé des redoutes sur la hauteur. De l'autre côté du Douro, à gauche de Villa-Nuova, la rive est à pic, et sur le sommet est le couvent de Serra, où l'évêque généralissime avait établi son quartier général, et fait transporter les caisses.

Le fleuve, un peu au-dessus du pont, fait un coude. Ce pont de bateau est le plus beau que nous ayons vu; il a cent trente toises de long : au milieu est un double pont-levis pour le passage des bâtimens. Comme il est soumis aux marées, les deux culées sont avec tabliers mobiles, à charnières et branches timonières. Il est formé par l'assemblage de pontons uniformes, composés de deux barques couvertes d'un pont de treize pieds de largeur, avec garde-fou. Tout le système du pont est assemblé de ponton en ponton avec quatre poutrelles boulonnées, et chaque ponton est retenu par une ancre en amont et une

autre en aval, pour le maintenir contre l'effet du flux et du reflux.

Cette construction, et surtout le pont-levis du milieu, donnaient à l'ennemi une grande facilité pour interrompre à volonté, et plus ou moins, l'usage du pont.

Quel assemblage immense d'obstacles opposés à notre petite armée!

Dès que les Français furent aperçus des fortifications les plus élevées, les batteries firent feu sur eux, sans que personne fût atteint : la plupart des troupes étant placées au bas du point le plus élevé de la colline, les boulets passaient sur les têtes.

Le 28, le maréchal Soult écrivit à l'évêque d'O-Porto, aux magistrats et aux généraux commandant les troupes, pour leur représenter les dangers auxquels ils exposaient une des plus belles villes de commerce de l'Europe, en voulant la défendre contre une armée aguerrie et accoutumée à vaincre.

Il leur faisait observer que, les fortifications enlevées, l'armée qui les défendait une fois battue, la population supporterait toutes les horreurs, tous les dommages d'une ville prise d'assaut; que les Français ne venaient point comme ennemis, mais seulement pour en éloigner les Anglais, et que c'était alors pour l'intérêt seul de cette nation qu'ils attireraient sur Porto une série de malheurs incalculables.

Il les conjurait enfin d'accueillir ces paroles de paix, les rendant responsables devant Dieu et les hommes des flots de sang qui seraient versés.

Il était difficile de faire remettre cette missive, dangereux de la porter, et, d'après l'esprit soupçonneux de la multitude, dangereux de la recevoir. Les officiers portugais furent obligés de persuader aux troupes que l'armée française demandait à capituler. Ce bruit fit cesser sur quelques points le feu, qui ne discontinuait pas. On parlementa sans succès.

Sur la gauche, le général Foy induit en erreur par les démonstrations de deux à trois cents soldats de ligne qui vinrent à lui, disant qu'ils se rendaient, fut tout à coup enveloppé et forcé de les suivre (1). Le chef de bataillon Roger, qui l'accompagnait, eut l'imprudence de vouloir résister, et il fut massacré.

La 1re division arriva le 28, vers midi, près San-Mamed-da-Infesta : le maréchal, qui sans doute avait déjà arrêté son plan, lui fit faire

---

(1) Le général Foy se vit bientôt environné de la populace, qui, dès qu'elle sut que c'était un général français, s'imagina, dans sa fureur, que c'était le général Manetta (dénomination qu'elle donnait au général Loison), et elle demandait à grands cris sa mort. Le général Foy, en élevant les deux bras, prouva qu'on se trompait; toutefois il fut dépouillé, et pour lui sauver la vie, il fallut le jeter dans une prison.

halte à gauche de la route dans des enclos de petites murailles sèches. Ces troupes étaient en vue de la grande redoute, et c'est ce que désirait le général en chef qui voulait fixer toute l'attention des Portugais sur cette division; elle était destinée à se porter sur la gauche de l'ennemi, et à le serrer d'aussi près que possible pour attirer sur ce point ses principales forces.

Elle exécuta son mouvement avec une rare intrépidité. Cette division avait à peine quitté le chemin d'Infesta à Porto, pour prendre à droite, qu'elle joignit les postes de l'ennemi, et un instant après elle fut à portée de mitraille de ses ouvrages; mais elle s'en garantit en se mettant à couvert dans des chemins creux et des enclos. L'ennemi fit de vains efforts pendant le jour et la nuit pour l'en déloger, toutes ses charges furent repoussées. Dans ces combats, le 2e régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Brayer, prit une pièce de canon, et montra une grande valeur.

Les succès du général Merle ayant confirmé le maréchal dans la résolution de faire attaquer le lendemain sur toute la ligne, il expédia l'ordre suivant :

Infesta, devant O-Porto, 28 mars.

« Demain 29, à six heures du matin, l'ennemi « sera attaqué dans sa position en avant d'O- « Porto, et enlevé, quelque force, difficultés ou « obstacles qu'il présente.

« Le général Merle sera chargé de l'attaque « de droite; il la dirigera de manière à forcer « les redoutes qui sont sur sa droite; et ensuite, « par un changement de direction à gauche, il « se rejetera sur la position principale de l'en- « nemi qu'il prendra en flanc et l'enlèvera.

« Le général Lahoussaye mettra une brigade « de dragons à la disposition du général Merle, « afin que lorsqu'il y aura possibilité de charger « l'ennemi, cette brigade le fasse avec impétuo- « sité, lui enlève ou lui détruise le plus de « monde possible, et tourne même ses ouvrages « toutes les fois qu'il trouvera jour pour dé- « boucher.

« La deuxième brigade de la division Lahous- « saye se tiendra à l'attaque du centre, afin de « charger quand il y aura possibilité.

« Le général Mermet sera chargé de l'attaque « du centre; il devra attaquer de front l'ennemi, « et monter à ses retranchemens lorsque les di- « visions du général Merle et du général Dela- « borde seront engagées et auront fait des pro- « grès sur l'ennemi. La division Mermet aura « aussi pour objet de soutenir au besoin soit le « général Merle, soit le général Delaborde.

« Le général Lahoussaye se tiendra avec sa bri- « gade du centre et se concertera avec le géné- « ral Mermet.

« Le général Delaborde sera chargé d'attaquer « la droite de l'ennemi et d'enlever les redoutes

« qui le couvrent, et ensuite, par un change-
« ment de direction à droite, il se rejetera sur
« la position principale pour contribuer à le
« chasser de ce poste important, et ensuite ren-
« dre sa déroute complète.

« La division du général Franceschi agira de
« concert avec le général Delaborde ; à cet effet,
« ces généraux s'entendront pour leurs opéra-
« tions. Le général Franceschi profitera des
« moindres avantages que le terrain peut offrir,
« pour employer sa cavalerie et la rendre nui-
« sible à l'ennemi ; il aura soin, à mesure qu'on
« fera des progrès, d'éclairer très-au loin la
« gauche, et de nettoyer jusqu'au Douro.

« La brigade de dragons, aux ordres du gé-
« néral Lorges, sera en réserve dans la position
« qu'elle occupe. Dans la matinée elle fera en
« sorte de déloger l'ennemi de l'éminence qu'il
« occupait encore hier soir en avant d'elle. Le
« général Lorges renverra à la division Dela-
« borde les deux compagnies d'infanterie déta-
« chées près de lui.

« Il enverra un escadron au quartier général
« pour y être aux ordres de l'adjudant comman-
« dant Allain, qui ira sur les derrières pour
« maintenir le pays et ramasser des subsistances.
« L'ordonnateur en chef mettra un commissaire
« des guerres et des employés avec cet escadron.

« Le bataillon du 31e, qui est détaché sur la
« droite, concourra, avec la brigade du général

« Lorges, à déloger l'ennemi des positions qu'il « occupe vers notre extrême droite, lui prendre « son canon, et lui enlever le plus d'hommes « qu'il lui sera possible. Le général Mermet lui « donnera, à ce sujet, les instructions néces- « saires.

« MM. les généraux Merle et Delaborde fe- « ront en sorte d'employer le canon qui marche « avec leurs divisions, afin qu'il serve à appuyer « leur mouvement, en imposer à l'ennemi, et « lui faire du mal.

« Le général Dulauloy disposera des quatorze « bouches à feu qui sont à la colonne du centre, « pour battre l'ennemi partout où il y aura pos- « sibilité de l'atteindre : quoique toutes les po- « sitions ne soient pas avantageuses, l'essentiel « est de lui en imposer, de lui faire du mal, et « de diviser son feu. Il aura soin que les muni- « tions soient à portée, pour en donner aux di- « visions lorsqu'elles en manqueront. Mais le « maréchal, commandant en chef, recommande « à MM. les généraux d'en faire très-peu usage, « et de mener les troupes à la baïonnette sur « l'ennemi; il leur recommande aussi d'empê- « cher que les soldats se détachent pour empor- « ter les blessés : il faut d'abord vaincre, ensuite « on leur donnera des soins.

« La brigade de dragons, qui sera à l'attaque « de droite, devra faire en sorte de pousser sa « reconnaissance jusqu'à la mer.

« Si l'enlèvement de la position occupée par « l'ennemi en avant d'O-Porto réussit, le géné- « ral qui commandera la première troupe qui y « entrera, aura soin de la porter avec rapidité « au pont sur le Douro pour empêcher qu'il soit « détruit, et retenir les habitans qui voudraient « se sauver.

« Le maréchal, commandant en chef, se tien- « dra à l'attaque du centre.

« Demain le cri de guerre sera *Napoléon* et « *gloire.* »

Cet ordre parvenu, chaque général fut instruit de ce qui lui était départi dans l'attaque générale, et de ce qu'on ferait à ses côtés; il put remarquer avec quelle clarté les dispositions étaient indiquées, et cet esprit supérieur, *qualité nécessaire d'un général en chef*, qui sait embrasser l'ensemble, et reconnaître le point important vers lequel il convient de diriger les plus grands efforts.

La trahison qui nous privait du général Foy, et avait fait périr le commandant Roger, excita l'indignation de l'armée qui ne respira plus que la vengeance.

Dans Porto les généraux jugent, par l'attaque de leur gauche et la proximité de l'ennemi, que le lendemain ils seront attaqués plus sérieusement sur ce point, parce que le général français l'aura présumé le plus faible par son étendue et

l'abaissement du terrain : par ces motifs, ils y portent les troupes qu'ils avaient en réserve.

Pendant la nuit toutes les cloches sonnent le tocsin ; les églises sont ouvertes, elles retentissent de paroles sanguinaires. Les émissaires du généralissime excitent dans les lieux publics les esprits contre les Français : ce sont des hérétiques maudits de Dieu, les massacrer est une œuvre méritoire.

Le peuple exalté devient furieux, il lui faut des victimes. Le général Louis d'Olivera, militaire estimé, citoyen recommandable, est arraché du cachot où les fureurs populaires l'avaient plongé ; on lui arrache la vie, on le traîne par les pieds dans les rues, on le coupe par morceaux que se disputent ses bourreaux. Le jeune Banderini, soupçonné de voir avec plaisir l'arrivée des Français, est saisi, percé de coups, et des femmes, ou plutôt des furies, le mutilent avec une recherche atroce. De vrais ministres d'un Dieu de paix font des représentations et cherchent à arrêter le cours de ces horreurs ; on les suppose animés de l'esprit français, et, sans égards pour leur caractère sacré, ils tombent sous le fer de ces cannibales.

Cependant le ciel se couvre de nuages, ils s'amoncèlent sur O-Porto ; un orage éclate vers minuit, la pluie tombe par torrens, des éclairs sillonnent les nues, le tonnerre gronde.

L'ennemi, qui croit que les Français vont

profiter de cet incident, pousse des cris sur toute la ligne. L'agitation que le vent produit dans les arbres est prise par les Portugais pour la marche des assaillans ; ils tirent le canon, la fusillade s'y joint, tout l'atmosphère est embrasé des feux du ciel et de la terre.

Ce n'était pour nous qu'un spectacle des plus magnifiques que nous pouvions d'autant plus admirer, qu'il ne coûtait la vie à personne, et fatiguait l'ennemi en vains efforts.

A trois heures l'orage et la pluie avaient entièrement cessé : le ciel devint serein, et nous eûmes l'espoir d'une belle journée. Le maréchal ordonna aux généraux Merle et Delaborde de remettre à sept heures leur attaque qui devait commencer à six, afin de donner le temps à la terre de se sécher, et pour que l'humidité ne contrariât point la rapidité des mouvemens. Il donna des ordres à l'ordonnateur en chef pour le service des ambulances, et se rendit au centre près du général Mermet, à qui il dit de ne commencer que quand il lui en donnerait l'ordre.

A sept heures les divisions Merle et Delaborde s'engagèrent ; une demi-heure après, l'ordre fut donné au général Merle de ralentir son mouvement, et au général Delaborde de presser le sien.

L'ennemi, dont les deux ailes sont attaquées sérieusement, croit que la force de son centre en impose aux Français, et qu'il n'a rien à craindre

pour cette partie ; ses réserves ayant été envoyées à la gauche contre le général Merle, il dégarnit son centre pour porter de plus grandes forces contre le général Delaborde.

Ce général attaque successivement avec le 17e régiment plusieurs redoutes, les enlève, y prend cinquante pièces d'artillerie, arrive à l'entrée de la ville, et par-là, l'extrême droite de l'ennemi se trouve coupée. Les Portugais qui la composent, font un mouvement, et prennent position sur la route de Porto à Vallongo, faisant face à Porto, et mettant ainsi les Français entre eux et cette ville ; mais le général Delaborde les fait attaquer par le général Arnaud avec le 86e régiment et un bataillon du 70e régiment, soutenus par de la cavalerie du général Franceschi, et il attend le succès de cette attaque pour entrer dans O-Porto.

Tandis que le général Delaborde était au plus fort de l'action, le maréchal donne enfin au général Mermet l'ordre d'attaquer.

A peine le capitaine Patenaille, commandant l'artillerie du centre, a-t-il tiré quelques volées, que le major Dauture, du 47e régiment, à la tête de quatre compagnies de voltigeurs, monte à la grande redoute au pas de course ; ils entrent par les embrasures, tuent tout ce qui fait résistance, s'emparent de vingt pièces de canon et abaissent le pavillon portugais. Toutes les redoutes du centre sont enlevées, et la division Mermet est entièrement ralliée sur le haut de la position. On

tourne quelques pièces de canon contre la gauche de l'ennemi que combattait le général Merle; mais les progrès de ce général permirent à peine de tirer quelques coups sans danger d'atteindre des Français. Le maréchal envoie le général Rouyer avec deux bataillons du 31e régiment, entre le Douro et la ligne ennemie pour la prendre à revers et faciliter la destruction de sa gauche; puis il fait entrer en ville le 47e régiment, et envoie l'ordre au général Lorges d'attaquer.

Dans le même temps, le général Delaborde, dont la brigade Arnaud avait mis dans une déroute complète l'extrême droite de l'ennemi, entrait, de son côté, dans O-Porto avec le 17e régiment, suivi par le général Franceschi avec une partie de sa cavalerie.

Les avenues étaient coupées, retranchées et garnies d'artillerie; dans les rues on tirait des fenêtres; cependant tout est enlevé et franchi; le colonel Donnadieu et le major Dauture, dirigés par le chef de bataillon Brulé, qui connaissait la ville, arrivent les premiers au pont du Douro.

La cavalerie de l'évêque, qui fuyait, arrivant au pont, l'avait trouvé encombré par les habitans; elle renverse, elle foule ces malheureux; pour lui faire place on se jette sur le côté; le premier ponton coule, et tout ce qu'il porte tombe dans le fleuve. La foule qui arrive y pousse encore ceux qui sont sur le bord.

Le 47e régiment était survenu dans ce moment;

on fusille la cavalerie de l'évêque; elle se sauve, et, sa frayeur est telle, qu'elle oublie de lever le pont-levis qui est au milieu. L'ennemi, placé sur la rive gauche, pouvait se remettre de la première surprise et couper le pont, ou venir lever le pont-levis. Il n'y avait pas un moment à perdre.

On cherche des planches; les Français, qui ne peuvent passer, s'empressent de donner des secours et de tirer de l'eau tous les malheureux que l'on peut atteindre. Les planches apportées, on les place : par ce moyen, le 47e régiment parvient sur le pont, que deux batteries foudroient à mitraille; il le passe sous ce feu, s'empare de l'artillerie, traverse le faubourg, gagne les hauteurs, et se rend maître des redoutes et du couvent de la Serra.

Pendant que la gauche et le centre remportaient ces avantages, notre droite n'avait pas des succès moins brillans. Dès que le général Merle avait vu le pavillon portugais de la grande redoute abaissé, il avait dirigé sur sa droite le général Sarrut avec le 4e d'infanterie légère et des dragons pour charger les Portugais lorsqu'ils abandonneraient leur ligne, et il fait des dispositions pour s'emparer d'une redoute fermée qui, flanquant la ligne des fortifications, en gênait l'attaque.

Le capitaine Chevillé, à la tête d'une centaine de voltigeurs, arrive à la redoute, y entre par les embrasures; tant d'audace en impose à ceux qui

la défendent; ils veulent fuir, mais il n'y avait pas d'issue, et tous sont tués.

Les autres fortifications sont enlevées, les Portugais fuyent en désordre vers leur extrême gauche, cherchant à gagner Matozinhos; mais la colonne envoyée par le général Merle les attaque; une faible partie, au moyen des difficultés du terrain, s'échappe; le surplus est rejeté vers la mer et le Douro. Le désespoir s'en empare; ils ne pensent qu'à éviter les Français. Les bâtimens qui étaient dans le Douro avaient des canots; ils s'y précipitent en trop grand nombre, les font couler, et sont noyés; des milliers espérant arriver jusqu'aux bâtimens sont entraînés par le courant, et augmentent le nombre des victimes. Le général Lima qui commandait cette gauche des ennemis, s'était retiré sous le fort de la Foz; voyant qu'il n'y avait plus de ressource, il parle à ses concitoyens de se rendre, et ces mots sont le signal de son massacre. Le 4e régiment arrive sur ces entrefaites; ce qui résiste est tué; le surplus se sauve dans le Douro et y périt. Le fort de la Foz capitule, on le trouve armé de quinze pièces de canon et pourvu de munitions.

Le général Lorges, chargé d'attaquer les Portugais postés sur une éminence en avant de la baie de Matozinhos, avait fait mettre pied à terre à des dragons des 13e et 23e régimens; il les avait réunis au bataillon du 31e régiment, détaché sous ses ordres pour marcher de front, tandis qu'une

colonne de cavalerie tournait la gauche de l'ennemi; l'infanterie s'avance à travers des abattis, gravit au pas de charge la position, trouve en haut l'ennemi en partie ébranlé; quelques-uns résistent et succombent, les autres abandonnent cinq pièces de canon, cherchent leur salut dans une prompte fuite, et sont encore obligés de défiler devant la cavalerie, qui sabre tout ce qu'elle peut atteindre.

Partout l'armée française avait été victorieuse; cependant on se battait encore dans Porto : deux cents soldats portugais des plus fanatisés, s'étaient réunis à l'évêché et faisaient feu sur tout ce qui se présentait à leur portée. L'évêché n'étant point dans les directions principales, ce parti avait échappé aux colonnes; des soldats épars de tous les régimens se réunissent, et de leur propre mouvement se portent à ce foyer, forcent l'entrée, et passent tout au fil de l'épée.

On s'informe auprès des habitans du sort du général Foy; on apprend qu'il existe, que vingt fois des furieux ont demandé qu'on le leur livrât; on court à sa prison, il est délivré avec vingt autres soldats et une centaine de familles françaises et portugaises suspectées d'être partisans des Français.

Cependant le général Arnaud rend compte au général Delaborde qu'il est revenu sous O-Porto après avoir poursuivi la droite de l'ennemi jusqu'à Vallongo; que tout est dispersé et se sauve

plein de terreur; que beaucoup ont voulu passer le Douro dans des barques qui, trop chargées, ont coulé bas, et que le major Nicolas, qui les suivait le long du fleuve, s'est employé avec les hussards du 1er régiment à les retirer de l'eau.

Le maréchal qui suivait les progrès de toutes les divisions, voyant la victoire assurée, ordonna au général de division Quesnel de reprendre ses fonctions de gouverneur, et de rétablir l'ordre autant qu'il serait possible (1).

Depuis qu'on était arrivé au pont, le colonel Garbé s'occupait de le réparer, secondé par les chefs de bataillon Brulé et Izoard, les capitaines Bouchard, André, Calmet et Plazanet: ils y firent travailler toute la nuit, et parvinrent à remettre à flot les deux barques formant le premier ponton.

L'ennemi eut huit mille hommes tués, le nombre des noyés est incalculable. Nous eûmes quatre-vingts hommes tués et trois cent cinquante

---

(1) Lorsque cette disposition fut prise, les divisions se battaient encore; on ne pouvait donner un autre commandement à l'un de leurs chefs, sans faire soupçonner qu'il conduisait mal ses troupes. Toutes les divisions combattirent avec une rare valeur; nommer après la bataille l'un de leurs généraux gouverneur, c'eût été lui donner la palme de la journée. D'ailleurs le moment était pressant, on ne pouvait attendre que le mal fût à son comble, ainsi le choix fait par le maréchal était une nouvelle preuve de la sagesse qui le dirige.

blessés, ce qui, réuni à ceux des deux jours précédens, ne formait qu'un total de quatre cent dix-sept blessés, qui furent d'abord reçus à la grande ambulance, en avant d'Infesta, et que l'ordonnateur en chef fit transporter dans le jour à l'hôpital civil d'O-Porto.

Le maréchal s'empressa, dans un ordre du jour, de rendre justice à la valeur éclatante que le soldat fit briller à la bataille d'O-Porto. Pendant plus de six heures que dura l'engagement, il n'y eut pas un seul instant d'hésitation; les obstacles, la prodigieuse artillerie de l'ennemi, tout fut enlevé franchement.

L'adjudant commandant Forestier et les colonels Corsin et Cabanes furent blessés. Les généraux Merle et Delaborde reçurent de fortes contusions.

Le maréchal fit l'éloge de la sagesse et de la vigueur des dispositions de ces deux généraux; il loua aussi le général Mermet, et dit que dans cette journée les généraux Franceschi, Lorges et Lahoussaye, avaient toujours tenu leur cavalerie à portée de soutenir l'infanterie, et l'avaient fait habilement charger, toutes les fois que l'occasion s'en était présentée.

Les généraux de brigade Sarrut, Arnaud, Reynaud, Lefebvre et Thomières, se montrèrent dignement.

Les colonels Brayer, du 2e d'infanterie légère; Corsin, du 4e; Cabanes, du 17e; Deni, du 15e

de ligne ; Berlier, du 36e ; Donnadieu, du 47e ; Lavigne, du 70e, et les majors Dauture, du 47e ; Vigent, du 86e, ajoutèrent à leur gloire.

Le maréchal se louait beaucoup de tout l'état major ; le général Ricard qui en était le chef, servit à la bataille d'O-Porto avec sa distinction accoutumée. Les aides de camp, les officiers d'état major, pour transmettre avec plus de rapidité les ordres, passaient à travers les plus grands dangers. On désigna comme s'étant fait remarquer, les adjudans commandans, Remond, Barbot, Bourotte et Le Bondidier, le colonel Beuret, aide de camp du général Delaborde ; le chef de bataillon Desiré, et le capitaine Chevillé, aides de camp du général Merle ; les lieutenans Forestier et Lager, aides de camp du général Ricard ; les capitaines adjoints Noël-Gérard et Levasseur ; le colonel Hulot, le chef d'escadron Saint-Chamans, le chef de bataillon Brun, les capitaines Tholozé, Ricard, Anthoine de St. Joseph, Choiseul, Petiet et Le Caron, aides de camp du maréchal, méritèrent d'être cités honorablement.

Peu de journées furent aussi brillantes pour les armes françaises que celle du 29 mars 1809. En parcourant le champ de bataille, on était étonné d'avoir vaincu tant d'obstacles, l'ennemi les avait multipliés à l'infini.

Les lignes étaient garnies de cent quatre-vingt-dix-sept pièces d'artillerie, dont soixante-douze

en bronze, toutes ayant fait feu. On prit aussi vingt drapeaux, trois cent milliers de poudre, beaucoup de munitions confectionnées, des tentes dressées pour plus de cinquante mille hommes, trente bâtimens anglais chargés de vin, que les vents contraires avaient retenus dans la rivière. Il n'y eut que deux cent cinquante prisonniers de faits, parmi lesquels vingt-cinq Anglais, dont trois officiers nouvellement arrivés de Lisbonne.

Une victoire aussi éclatante devait prouver aux Portugais qu'ils ne pouvaient résister à nos armes, et que la soumission était le seul parti qui leur restait. On espérait que le bruit de la prise d'O-Porto parviendrait au maréchal Victor et au général Lapisse, et que leurs mouvemens faciliteraient la suite des opérations. L'armée se flattait de jouir du fruit de tant de glorieux travaux. Le maréchal s'occupa de profiter de sa victoire, de soumettre le nord de la province, de délivrer le dépôt de Tuy et de le rallier ainsi que la 4e division, pour avoir sous sa main toute son armée et remplir sa mission.

CHAPITRE VII.

Séjour à Porto. — Combats. — Prise de Valença et autres places du nord de la province. — Tuy débloqué. — Relation du siége. — Arrivée du dépôt général à Porto. — Reprise de Chaves par le général portugais Silveyra. — Sa marche sur Braga et sa retraite. — Passage audacieux du pont d'Amarante ; prise de la ville ; fuite de Silveyra et de son armée.

Les fortifications qui défendaient Porto venaient d'être prises d'assaut ; on s'était battu dans les rues, on avait tiré des fenêtres. La veille, les Portugais s'étaient emparés traîtreusement du général Foy et du commandant Roger : ce dernier avait même été indignement massacré. Que de motifs pour que les habitans souffrissent toutes les horreurs de la guerre !

Eh bien ! ces Français si terribles dans le combat, quand la victoire fut assurée, répugnèrent à verser un sang trop facile à répandre. On les vit au contraire tendre à leurs ennemis une main secourable : les uns employaient la force pour les empêcher de se jeter à l'eau, d'autres se précipitent dans le fleuve pour en retirer des Portugais de tout âge et de tout sexe.

Le Français, si passionné pour la beauté, sa-

crifia ses plaisirs à l'honneur de protéger les femmes qui réclamèrent son appui.

La valeur et l'humanité du soldat français brillèrent dans cette journée de tout leur éclat, et contribuèrent puissamment à la réussite des projets qu'avait le général en chef de faire revenir les Portugais sur les préventions qu'on leur avait données contre les Français.

Le maréchal, le soir de la bataille, ordonna au général Franceschi de passer le fleuve dès que le pont serait rétabli, de porter sa division à deux ou trois lieues en avant sur la route de Coïmbre, et de pousser des reconnaissances sur la Vouga;

Au général Mermet, de passer aussi sur la rive gauche avec le reste de sa division, de l'établir en avant de Villa-Nova pour soutenir la cavalerie et éclairer le pays;

Au général Lahoussaye, d'envoyer la brigade du général Caulaincourt à Penafiel, d'où il éclairerait l'espace entre la Souza et la Tamega;

Au général Delaborde, de faire soutenir la brigade Caulaincourt par un bataillon du 17e d'infanterie légère;

Au général Lorges, de se diriger sur Villa-de-Condé, et de s'en emparer;

Au général Heudelet, resté à Braga, de faire évacuer les malades sur Porto, et de se disposer à faire une expédition sur le Miño.

La 2e brigade du général Lahoussaye fut cantonnée en arrière d'O-Porto; la division Merle

et la brigade Arnaud de la division Delaborde, restèrent à Porto.

Le général Dulauloy fit reconnaître tous les moyens d'artillerie, afin de les utiliser pour le service de l'armée.

L'ordonnateur en chef s'était aussi empressé de faire rechercher les établissemens et les magasins, d'y placer des employés et des gardes. Il fit au maréchal deux rapports, à quatre heures et à sept heures du soir, qui portaient en substance :

1°. Que l'armée ennemie était alimentée à Porto, par des livraisons exactes et journalières des communes;

2°. Qu'il y avait seulement à Porto une petite manutention de trois fours, et une semblable de l'autre côté du Douro, au faubourg de Villa-Nova, dans lesquelles on pouvait en tout fabriquer, en forçant le travail, de dix-huit à vingt mille rations par jour;

3°. Que les magasins ne renfermaient des grains ou farines que pour cent soixante mille rations de pain, et quarante mille rations de biscuit fabriqué; ce qui n'assurait le service que pour huit jours;

4°. Que le commerce n'avait point de magasins de blé à Porto; qu'il n'y avait en ville que six petits fours particuliers construits par quatre boulangers français établis dans cette ville depuis huit à dix ans; qu'ordinairement le marché est approvisionné en pain par les gens de la campagne; que

les villages de la droite, principalement Valongo, apportent le pain blanc, tandis que le pain commun y est vendu par Arnelas et d'autres villages de la rive gauche.

5°. Qu'il n'y avait point de viande, et peu d'espoir de s'en procurer par l'éloignement des bestiaux de l'agriculture, comme par l'interruption des arrivages de ceux que les Portugais tirent ordinairement de la Galice.

6°. Qu'il y avait du vin en abondance, la commission royale en possédant environ six millions de bouteilles dans ses selliers, et deux à trois mille barriques destinées pour l'Angleterre, étant sur des bâtimens flottans en rivière.

7°. Qu'il y avait un très-bel hôpital civil en grande partie occupé, mais qu'on pourrait disposer pour recevoir les blessés dans les affaires des 27 et 28 et dans la bataille; qu'il y avait un autre petit hôpital de quatre-vingts lits, dont trente étaient vacans, entretenu avec une propreté rare, où les officiers seraient placés ainsi que les amputés.

8°. Que les caisses avaient été versées dans celle du généralissime, et que la plupart des caissiers étaient partis.

Ces rapports n'étaient point rassurans. Le peu de ressources trouvées dans Braga avait bien fait craindre de ne pas en trouver de considérables à Porto; mais on ne pouvait s'imaginer qu'elles seraient aussi nulles dans un port de mer, dans

une ville commerçante de soixante à soixante-dix mille habitans.

A la vérité, la principale production du pays, et par conséquent ce qui fait la base du commerce d'O-Porto, est le vin : il arrive même chaque année dans le port de cent à cent vingt bâtimens chargés de maïs. L'occupation du Portugal par le duc d'Abrantès, où la crainte d'y voir rentrer les Français, empêchaient les expéditions depuis deux ans, pendant lesquelles les Portugais, réduits aux productions de leur sol, les avaient consommées.

Il n'était resté dans la ville qu'un sixième de la population, encore était-ce une charge, puisque les vivres devaient arriver du dehors, et qu'il était douteux que les paysans se hasardassent à venir dans une ville occupée par les Français. Cependant, faire sortir les habitans restés, c'eût été favoriser les projets de l'ennemi; forcer tous les Portugais à prendre les armes contre une si petite armée, c'eût été renoncer à l'espoir de pacifier le pays, et d'exécuter les ordres du gouvernement.

Le maréchal Soult nous parut ne point se dissimuler combien le caractère des Portugais, l'influence qui les faisait mouvoir, la nature du pays, les difficultés de la correspondance, plaçaient l'armée dans une position difficile. Mais il pensait qu'en dégageant Tuy, le dépôt et l'artillerie le rejoindraient, ainsi que le payeur et plusieurs

mille hommes appartenant à des régimens de l'armée, qui, laissés en détachemens sur les derrières, ou sortis des hôpitaux de la Galice, devaient depuis deux mois s'être rapprochés de Tuy sous la protection du 6e corps. Il espérait que le général Soult, chargé de réunir tous les détachemens que l'armée avait en arrière d'Astorga, pénétrerait par le Tras-os-Montes; que le mouvement de la division Lapisse, sur Abrantès par la Sierra d'Estrella, faciliterait sa marche sur Lisbonne, où il porterait l'armée en laissant garnison dans Porto; et qu'après s'être mis en communication avec le 1er corps, les Français seraient assez nombreux pour occuper le Portugal, et repousser tout débarquement jusqu'à ce qu'on eût informé Napoléon de l'état des choses et reçu de nouvelles instructions.

Si les ressources administratives étaient presque nulles, le maréchal semblait avoir grande confiance dans l'expérience de l'ordonnateur en chef Le Noble; il lui en donna une nouvelle preuve en le nommant provisoirement intendant général, et étendant ses fonctions sur l'administration du pays. Il témoigna aussi sa satisfaction au commissaire des guerres Crouzet, aux officiers de santé et au directeur des vivres Muller.

M. Taboureau, auditeur au conseil d'état, qui suivait l'armée après avoir été délivré à la Corogne, fut nommé secrétaire des commandemens du gouverneur général.

Pour mettre le général Quesnel à même de remplir les devoirs de sa place et d'être bien informé de tout ce qui se passerait dans l'étendue de son gouvernement, un traitement de dix mille fr. par mois lui fut affecté pour dépenses secrètes.

Tandis que les troupes exécutaient les dispositions ordonnées dès le soir de la bataille du 29, le maréchal prit divers arrêtés pour calmer l'insurrection. Le premier ordonna la reprise de l'exercice divin; il prescrivit ensuite aux insurgés de déposer les armes, aux habitans de tout âge et de tout sexe de rentrer chez eux et d'y reprendre le cours des affaires, les assurant, que l'armée française les protégerait, et ne permettrait point qu'il fût porté le moindre dommage dans leurs personnes et leurs propriétés. Il fut rendu un arrêté spécial pour les autorités, et un autre pour les troupes portugaises, qui feraient leur soumission.

Le maréchal publia une proclamation adressée aux Portugais, pour faire remarquer la fausseté des moyens qu'on avait employés pour leur inspirer de la haine contre les Français, et les tromper sur les véritables intérêts de leur patrie, qui sont politiquement liés à ceux de la France.

Dès que le maréchal put disposer d'hommes qu'on lui dit mériter confiance, il les chargea de missives pour le général Lapisse, et il prescrivit au général Franceschi d'envoyer des émissaires à ce général, qui devait être en marche sur

Abrantès, et le 4 avril il lui recommanda de prendre des informations sur un corps de sept mille Anglais que des avis annonçaient être arrivé à Coïmbre.

Le général Franceschi parvint à Villa de Feira sans obstacles, et, d'après un nouvel ordre, il s'avança jusqu'à Oliveira de Azemis, éclairant jusqu'à la Vouga. Le 31e régiment fut placé en échelon pour lier la communication entre la cavalerie légère et le surplus de la 2e division.

L'avant-garde avait trouvé les villages déserts; les habitans, retirés dans les montagnes, en descendaient chaque jour pour harceler les Français. Ces attaques n'étaient point dangereuses; mais elles fatiguaient les troupes, et quelques hommes furent blessés. D'ailleurs, les rassemblemens devenaient plus forts : le général Franceschi fit contre eux plusieurs expéditions dans lesquelles on tua beaucoup d'insurgés, et cela procura dans cette partie quelques jours de tranquillité.

L'évacuation des hôpitaux de Braga commença le 2, et ne fut terminée que le 4 avril. Le général Graindorges fut chargé d'assurer avec sa brigade la translation de nos malades de Braga, qui arrivèrent à Porto au nombre de sept cent quarante-quatre.

Le général Lorges avait marché, comme il en avait l'ordre, sur Villa-de-Condé. En arrivant à Azurara, sur la gauche de l'Ave, il avait battu un

corps ennemi et pris quelques canons. Le lendemain il passa l'Ave, et entra dans Villa-de-Condé que les milices portugaises avaient évacué; les ayant fait poursuivre, on s'empara de Barca de Laso sur le Cavado.

Le maréchal, informé de la position du général Lorges et du lieu où se trouvait l'évacuation des hôpitaux de Braga, se vit en mesure de faire marcher vers le Minho contre Bourtheilo. Ce général portugais avait signalé sa barbarie en appelant près de lui le corrégidor de Barcelos, magistrat estimable; il lui reprocha l'attitude pacifique de ses concitoyens, sa démarche auprès du maréchal à Braga, et après cette admonition, il le fit massacrer en sa présence.

Le général Graindorges fut envoyé le 4 à Villa-de-Condé, pour en partir le lendemain et se rendre à Barca de Laso, où le général de division Lorges dut réunir sa brigade de dragons du général Vialannes. Le général de division Lahoussaye avec la brigade de dragons Marisy, et la brigade d'infanterie du général Sarrut fut envoyé sur le Cavado en seconde ligne.

Le général Heudelet arriva le 5 à Barcelos, située aussi sur le Cavado, deux lieues au-dessus de Barca de Laso. Le 6, les généraux Lorges et Heudelet opérèrent leur jonction; le 7, ils marchèrent sur Ponte de Lima. L'approche en était défendue par des bataillons de milices, qui ne purent résister au feu de notre infanterie et à une

charge de cavalerie. La ville fut emportée de vive force; mais arrivé au pont, on le trouva barricadé et défendu par trois pièces de canon. Le général de division Heudelet, commandant en chef l'expédition, fit passer le 8 une colonne à un gué qu'on avait reconnu dans la nuit, en même temps que d'autres troupes attaquèrent le pont. Ces dispositions réussirent; on s'empara des ouvrages et du canon, et l'ennemi perdit plus de deux cents hommes. Dans cette action les généraux Graindorges et Maransin se distinguèrent particulièrement.

Le 9, le général Heudelet se dirigea sur Valenca, et arriva devant cette place le 10 à midi, précédé par la nouvelle de la victoire d'O-Porto.

A la première sommation, la garnison et les habitans de Valenca furent effrayés de la menace d'un assaut, et le commandant ouvrit les portes de cette forteresse, le principal boulevart du royaume du côté de la Galice.

On s'empressa de se mettre en communication avec la garnison de Tuy, et l'on eut les détails suivans, sur la belle défense que le général Lamartinière avait faite dans cette ville, dont les fortifications étaient tellement en ruine, qu'on ne pouvait la considérer comme une place de guerre.

Le général Lamartinière était en route pour Ribadavia, lorsqu'il reçut l'ordre du maréchal Soult qui lui conférait le commandement de Tuy,

et le chargeait d'y réunir l'artillerie, le trésor, et tout ce qui venait rejoindre l'armée.

Ce général, rentré le 20 février dans la place, s'occupa d'y faire arriver l'artillerie qui était encore sur la route de Poirino, ou engagée sur celle de Ribadavia. M. le colonel d'Aboville, commandant le parc, fit de tels efforts que le 26 toutes les voitures étaient à Tuy.

Le général appela et réunit dans sa place un bataillon de marche qui était à Pontevedra, et tous les détachemens avec lesquels il put communiquer au milieu de l'insurrection. Par-là sa garnison se trouva forte de trois mille trois cent onze hommes, dont huit cent huit dans les hôpitaux, et trois ou quatre cents malades à la chambre; ce qui réduisait à deux mille cent le nombre des combattans.

La défense de la place et la surveillance des habitans exigeaient une attention particulière du général; malheureusement le commissaire des guerres Arnaud prit dans les hôpitaux le germe d'une maladie qui le conduisit aux portes du tombeau, et il fallut que le général fixât aussi sa sollicitude sur les hôpitaux et les subsistances.

Le 13 mars, on eut avis que les Portugais passaient le Miño près de la mer, et que les insurgés espagnols se rassemblaient.

Le 15, l'ennemi se montra. Un curé vint en parlementaire remettre au général une lettre écrite par l'abbé *Villar-e-Coutho*, se disant gé-

néral en chef de l'armée espagno-portugaise, par laquelle il sommait le général français de se rendre s'il voulait éviter que sa garnison et lui fussent *passés au fil du couteau*.

Pour réponse, le chef de bataillon Bayonne, avec quatre compagnies, une pièce de 8, et un obusier, attaqua la masse d'ennemis qui s'était le plus avancée, et la mit en fuite.

Le lendemain les Espagno-Portugais attaquèrent sur tous les points, en même temps que la place de Valença faisait jouer l'artillerie de ses remparts contre Tuy. Les batteries préparées par le colonel d'Aboville, firent taire le feu de Valença. A dix heures, les grenadiers et voltigeurs font une sortie, se dirigent sur le centre; les tirailleurs ennemis sont éloignés; puis on joint les masses, on les met en fuite. On fut aussi heureux toutes les fois que les assiégeans voulurent attaquer.

Forts de leur nombre, les ennemis bloquaient la place à une distance plus ou moins grande, lorsque le 22 mars, les Portugais ayant eu connaissance de l'entrée des Francais à Braga, repassèrent sur la rive gauche du Miño. Le général Lamartinière profita de leur éloignement pour envoyer une colonne à Vigo, afin d'en ramener la garnison et ce qui pouvait être utile. Il chargea de cette mission le chef de bataillon Chapuzet, auquel il donna quatre compagnies de voltigeurs. Ce commandant perça la ligne espa-

gnole, parvint sous Vigo en se battant continuellement, essuya deux coups de canon, qui lui indiquèrent assez que cette place était occupée par l'ennemi. Il prit des informations et fut instruit que le commandant s'était rendu prisonnier aux Anglais, avec ce qui était dans la place, consistant en

Troupes	23 officiers.
	649 sous-officiers et soldats.
	122 malades.
Bagages	339 chevaux.
	60 voitures.
	La caisse du payeur, les caisses et comptabilités de presque tous les régimens de l'armée d'expédition.

Le commandant Chapuzet revint avec cette fâcheuse nouvelle; il traversa des nuées d'insurgés et montra beaucoup d'habileté dans cette incursion, qui eût délivré la garnison de Vigo, si elle eût résisté quelques momens de plus; car les Espagnols ne faisaient que d'entrer dans la place quand leur commandant eut avis de la marche de la colonne des Français: aussi mit-il un extrême empressement à faire embarquer ses prisonniers, les menaçant de la fureur des habitans, qu'il avait peine, disait-il, à contenir.

Le 29, l'abbé Coutho fit une nouvelle sommation de se rendre dans les vingt-quatre heures. L'exprès fut renvoyé sans réponse.

On redoubla d'efforts pour avoir des vivres, par achats et par enlèvemens. Ne pouvant prévoir la durée du blocus, on régla que les jours impairs on distribuerait dix onces de maïs avec du lard ou de la graisse, et les jours pairs, dix-huit onces de pain. A défaut de bestiaux on commença à tuer les chevaux ou mulets.

Le 4 avril, les Espagnols firent une forte attaque, qui fut repoussée. On les poursuivit jusqu'aux montagnes.

Le 6, les Portugais passèrent de nouveau le Miño; on se battit jusqu'à la nuit. Les 7 et 9, on se battit sur tout le front de la place; des tirailleurs ennemis vinrent jusque sous les murs de Tuy; les assiégeans étaient parvenus à établir une batterie près de la place; elle fut enlevée, l'ennemi mis en déroute.

Le général Lamartinière profita de l'élan des troupes pour faire disparaître une batterie placée sur une hauteur à deux portées de canon de la place, sous la protection de laquelle les Espagno-Portugais se ralliaient quand on les avait battus. Les ordres du général furent exécutés, et les canons furent ramenés en triomphe à Tuy par les soldats du train des équipages des vivres, qui, sous leur capitaine, Lamarre, avaient concouru à l'attaque de manière à mériter l'éloge du général.

Enfin, le 10, au matin, les reconnaissances ne rencontrèrent plus de Portugais. On aperçut du mouvement sur les remparts de Valença; on re-

connut les casques de dragons, l'uniforme de général français; on était ivre de joie, on court vers le Miño, on se parle des deux rives; le fleuve est traversé, et la garnison française de Tuy délivrée.

Le 12, le général Maucune, du 6e corps, arriva à Tuy avec un régiment d'infanterie et trois cents cavaliers. Il était envoyé pour engager le général Lamartinière à se retirer aveo lui sur Santiago. Dans sa marche, il avait combattu, près Poirino, un fort rassemblement d'insurgés espagnols, et s'était emparé de leurs canons.

Il est à regretter qu'une semblable expédition n'ait pas été faite assez tôt pour sauver ce qui venait de capituler à Vigo.

Mais le 6e corps avait été distrait par l'insurrection des Galiciens, et par la perte de ce qu'il avait à Villafranca, enlevé par la Romana dans son passage de la Galice, dans les Asturies.

On s'occupa de la translation à Valenca de tout ce qui était à Tuy. Le général Heudelet envoya des colonnes dans le haut et le bas Miño pour soumettre les places portugaises qui bordent ce fleuve. La Pella et Monçao, qui sont au-dessus de Valenca, Villa-Nova et Caminha situées au-dessous, ouvrirent leurs portes; le fort d'Insoa, situé dans une petite île, à l'embouchure du Miño, capitula.

Les autorités de Viana firent leur soumission, et demandèrent qu'on leur envoyât garnison.

Tandis que le général Heudelet obtenait ces succès, le général Lahoussaye, commandant la seconde ligne composée de la brigade de dragons Marisy et de la brigade d'infanterie du général Sarrut, se battait et remportait des avantages. Sa colonne, dans le trajet de Villa-de-Condé à Barcelos, suivait la même route qu'avait tenue le général Lorges; cependant dans le passage d'un défilé, la brigade de dragons qui marchait la première est attaquée en tête et sur les flancs par plusieurs milliers de paysans; le général Lahoussaye fit serrer le mouvement, le passage fut forcé, les Portugais chargés, et plusieurs centaines restèrent sur le champ de bataille. Le 11, le général Lahoussaye étant à Barcelos, fut instruit qu'un rassemblement s'était formé à Barca de Laso, sous le commandement du sieur Batista; il y envoya un bataillon et un escadron qui, le 12, attaquèrent les insurgés et les poursuivirent jusqu'à Villa-Choa. Le 13, le général Lahoussaye se porta sur ces insurgés avec le 36e régiment de ligne et un régiment de dragons. Il trouva l'ennemi qui était en bataille avec du canon, en avant le village de Belinho. Ses dispositions d'attaque furent promptement faites et exécutées. Les Portugais furent battus, poursuivis jusqu'à une lieue de Viana; quatre cents furent tués, et on leur prit deux canons. Après cette action, l'espace entre l'Ave et la Lima fut tranquille.

Le 10, le maréchal avait expédié l'ordre au général Lahoussaye d'envoyer à Braga un régiment de dragons et un bataillon d'infanterie pour en chasser les troupes que le général portugais Boutheilo y envoya lorsqu'il fut informé que le général Heudelet en était parti. Ce fut une occasion pour les habitans de cette ville de manifester leur estime pour les Français, et leur horreur pour l'anarchie qui accompagnait l'insurrection. Ils s'opposèrent à l'entrée des troupes portugaises jusqu'à l'arrivée des Français.

Le maréchal Soult, à la réception de la dépêche qui annonçait la reddition de Valenca et la communication avec le général Lamartinière, envoya l'ordre au général Heudelet de diriger les malades et l'artillerie sur Porto, de continuer à soumettre ce pays et de réoccuper Braga. Il donna à l'intendant général l'ordre de former à Valenca un approvisionnement de six mois pour huit cents hommes de garnison.

Il prescrivit au général Lahoussaye de se rendre à Guimarens, où il recevrait des instructions lui indiquant le point de la Tamega vers lequel il se dirigerait ensuite.

On venait d'apprendre au quartier général les succès du général Heudelet, lorsque la nouvelle de la mort du chef d'escadron Lameth y parvint. Ancien aide de camp du maréchal Soult, il était particulièrement connu de tout l'état major. Ayant désiré servir dans un régiment, il avait

fait la campagne d'Espagne et de Portugal dans le 22e de chasseurs, et s'était distingué dans toutes les actions où il avait été dans le cas de donner. Cet intéressant officier était venu porter des dépêches et retournait à l'avant-garde avec un petit détachement et le lieutenant Choiseul, aide de camp du général Franceschi, lorsque passant dans un chemin creux auprès Saint-Joao-de-Madeira, il essuya une décharge d'un parti détaché d'un grand rassemblement formé à Albergharia, sous la direction d'officiers anglais. Ce parti s'était embusqué pour intercepter les communications. Au premier feu, le chef d'escadron Lameth et deux dragons furent tués. L'aide de camp Choiseul fut pris et dépouillé; mais il parvint à se sauver.

On sut que c'étaient les habitans insurgés de Madeira et d'Arojana qui s'étaient embusqués, et le général Thomières eut l'ordre de faire un châtiment exemplaire qui fût capable d'en imposer. En même temps le général Franceschi marcha avec une partie de sa division et des compagnies de voltigeurs, sur le rassemblement de huit à dix mille insurgés, qui occupait une forte position près d'Albergharia-Velha, et il en fit un tel carnage, ils furent si complétement dispersés qu'ils ne se réunirent plus. Le lendemain il se porta avec de nouvelles troupes sur sa droite à l'embouchure de la Vouga, où d'autres insurgés s'étaient rassemblés, il leur tua plusieurs centaines d'hommes, et le surplus se sauva de toutes parts. Ces

deux expéditions donnèrent la tranquillité au pays entre le Douro et la Vouga ; l'avant-garde ne fut plus inquiétée que par des détachemens de la rive gauche de la Vouga, où il y avait un corps ennemi de dix à douze mille hommes.

Pendant que les événemens que nous avons décrits se passaient sur le Miño et la Vouga, notre gauche avait été constamment en présence, et souvent aux prises avec l'ennemi.

Le général Caulaincourt s'était rendu le 31 à Penafiel, d'où il avait l'ordre d'éclairer le pays jusqu'à la Tamega. La première reconnaissance qu'il poussa fut sur Canavezes, village situé en majeure partie sur la rive gauche de la Tamega, sur laquelle il y a un pont de pierre qui unit les deux parties du village. La rivière y est fort encaissée, et point guéable.

Le major Montigny, qui commandait le détachement fort de cinq cents hommes, trouva le pont barricadé, des retranchemens palissadés et défendus par plus de deux mille hommes ayant plusieurs pièces de canon. Ce brave militaire attaqua, et les premiers obstacles sur le pont furent vaincus ; mais les troupes tenues en réserve ayant été obligées de s'engager avec des paysans armés restés sur la rive droite, quoiqu'on en tua beaucoup, le major jugea que la position exigeait qu'on se retirât, ce qui s'opéra en bon ordre, et sans laisser un seul blessé.

Les 3 et 4, les insurgés vinrent eux-mêmes

attaquer le général Caulaincourt à Penafiel : ils furent repoussés, et perdirent beaucoup de monde.

Le 7, le général Foy partit d'O-Porto avec sa brigade et deux pièces d'artillerie pour renforcer le général Caulaincourt. Le général de division Loison fut chargé du commandement de ces deux brigades : il fit faire le 10 deux reconnaissances, l'une sur Canavezes, et l'autre sur Amarante. Celle de droite fut, sans rencontrer personne, sur le plateau de Canavezes, et vit sur la rive gauche un corps de quatre mille hommes prêts à défendre le passage. La reconnaissance de gauche ne put parvenir jusqu'à Amarante; des forces supérieures l'en empêchèrent.

Le 11, les mêmes reconnaissances retournèrent, et virent que l'ennemi s'était beaucoup renforcé. Silveyra était arrivé à Amarante avec ses troupes, et sa présence avait animé l'insurrection.

Le 12, le général Silveyra manœuvra pour tourner Penafiel et s'emparer du pont de la Souza. Le général Loison fit attaquer l'ennemi qui s'avançait sur trois colonnes, et lorsqu'on l'eut fait battre en retraite, ce général repassa la Souza, et prit position sur les hauteurs de Baltar.

L'on fut informé au grand quartier général de l'arrivée de Silveyra sur la Tamega, par les rapports du général Loison, et par les habitans de Porto. On eut, par ces derniers, la nouvelle trop certaine que le général Silveyra sachant que l'armée marchait sur Braga, s'était rapproché de

Chaves, et qu'après un siége de huit jours, le commandant Messager s'était vu forcé de souscrire à une capitulation, portant que la garnison et les malades seraient prisonniers et conduits à Lisbonne. Dans cet état, le droit de la guerre et le droit des gens garantissaient l'existence de ces Français, cependant beaucoup furent massacrés dans le trajet.

Silveyra, enhardi par la reprise de Chaves sur une garnison de cent hommes, s'avançait, précédé par des émissaires qui répandaient le bruit que, du 12 au 15 avril, il viendrait prendre son café dans Porto. Comme une autorité du pays rapportait devant nous cette bravade au maréchal, S. Exc. lui dit de faire savoir à ce général qu'il se chargeait de fournir le sucre. Plaisanterie qui contribua à tranquilliser les partisans des Français peut-être plus qu'un succès militaire.

Le maréchal, par la prise des places du Miño et la jonction de ce qui était à Tuy, allait se trouver en mesure de continuer ses opérations. Il fallait donc battre Silveyra de telle manière, qu'il fût dans l'impossibilité de nuire; cela était d'autant plus nécessaire, que sa proximité et ses bravades pouvaient avoir sur l'opinion publique une influence dangereuse.

Le général Delaborde parti le 14 d'O-Porto, avec le reste de sa division et dix pièces de canon. Le maréchal mit sous ses ordres la division provisoire du général Loison, et celle que le gé-

néral Lahoussaye conduisait par Guimarens à Amarante.

Le 15, le général Delaborde passa la Souza, et prit position à Penafiel que l'ennemi avait évacué. Le 16 et le 17, les reconnaissances furent poussées sur Canavezes et sur la route d'Amarante. A Canavezes, on s'assura que les Portugais avaient coupé le pont, et qu'au nombre de trois à quatre mille, ils étaient postés sur la rive opposée pour empêcher qu'on le rétablît. La reconnaissance qui alla sur la route d'Amarante, trouva l'ennemi en position sur plusieurs lignes, près Villamea, et paraissant disposé à recevoir le combat.

Le 18, le général Delaborde attaqua Silveyra, dont les troupes se retirèrent après une perte de cent cinquante hommes tués et d'une pièce de canon. Silveyra chercha à les rallier, en profitant pour cela d'un bois de sapin; mais à peine les eut-on joint, qu'ils s'enfuirent avec une telle précipitation, que l'infanterie française ne put les suivre. Nos dragons entrèrent pêle-mêle avec ces derniers dans Amarante; mais ils furent arrêtés par le feu très-vif que faisaient les Portugais qui s'étaient placés dans les maisons, et particulièrement dans un couvent : des barricades et des batteries s'opposaient au passage du pont. Le 19, on attaqua le couvent défendu par cinq à six cents Portugais, qui opposèrent une grande résistance; enfin on s'en empara, et on y plaça deux com-

pagnies : alors les Français occupèrent toute la portion de la ville sur la rive droite.

Silveyra avait fait couper les ponts de Chaves, Mondin et Canavezes, ne réservant sur la Tamega que celui d'Amarante, où il avait rassemblé de grands obstacles qu'il augmenta encore.

Le 19, le général Lahoussaye arriva avec la brigade de dragons Marisy et la brigade d'infanterie Sarrut.

Le même jour, le général en chef écrivit aux généraux Delaborde et Loison, que l'arrivée du général Lahoussaye devait les mettre à même de passer le pont et de battre Silveyra; qu'en cas de réussite, le général Loison se porterait sur Villa-Réal, et le genéral Delaborde resterait en position à Amarante.

Le maréchal était fixé à Porto, centre de l'armée et de l'administration du pays, donnant également ses soins aux opérations militaires et à la partie administrative.

La rareté des transports retarda la translation à Porto de l'artillerie et des malades de Tuy. Les caissons des équipages des vivres ne pouvant servir en Portugal, le maréchal avait pris une disposition qui prescrivait de consigner les dix-sept existant à l'armée, aux autorités locales de Pontevedra, et mettait provisoirement les soixante-dix chevaux à la disposition du général de l'artillerie. Malgré ces secours, on manquait de cent vingt attelages qu'il fallut remplacer par des bœufs qu'on eut une peine infinie à se procurer.

L'évacuation des malades se fit par eau. On les descendit par le Miño à Caminha; de là on les conduisit, le long de la côte, à Viana, à Villa-de-Condé, enfin à Porto.

Ce ne fut que le 22 avril qu'arrivèrent au quartier général les derniers convois de Tuy. Le bataillon de marche fut dissous, et chaque détachement rejoignit son régiment.

Le maréchal devait tenir à conserver Valenca, parce que cela assurait à l'armée le passage du Miño; mais sur le rapport qu'il se fit faire de cette place, la garnison qu'elle exigeait eût trop affaibli sa petite armée, et il chargea le général Heudelet de faire sauter les principaux ouvrages, de détruire l'artillerie et les poudres inutiles de Valenca et des autres places fortes de cette frontière; d'occuper avec sa division Viana, Barcelos, Braga, et de se tenir prêt à exécuter les premiers ordres de mouvement.

Il était arrivé de Braga 744 blessés ou malades.
de Tuy 812
On avait eu des affaires
d'O-Porto. . . . . 417 blessés.

Total. . . 1,973

Le jour où les états des hôpitaux présentèrent le plus de malades, fut le 28 avril, et le total était de 2,130, ce qui n'offre qu'une augmentation de 157. A partir de ce jour, le nombre fut toujours en décroissant; de telle sorte que le 10 mai

les hôpitaux ne contenaient que 1,500 hommes.

L'intendant général, pour seconder les vues du maréchal, cherchait à ramener les habitans : pour y parvenir, il faisait pourvoir les marchés, n'exerçait point de réquisitions, n'avait pas recours à des contributions extraordinaires, et ne meublait les hôpitaux à créer qu'avec les effets des maisons abandonnées par les habitans.

Les caisses avaient été reconnues par M. Taboureau, auditeur au conseil d'état, et par le commissaire des guerres adjoint Rey. Il ne s'y trouva que très-peu de fonds, parce que le comité de défense des Portugais y avait puisé, et les avait fait évacuer, à l'exception de celle de la régie royale des vins.

L'intendant général rechercha toutes les branches de revenus publics : dans son rapport au maréchal, il évaluait le produit auquel on pourrait les porter, dans la province Entre-Douro-e-Miño, à 8,559,983 francs par an. Malgré la disparition de la presque totalité des employés, vers la fin d'avril tout était réorganisé, et la perception pouvait commencer dans toute la province dès les premiers jours de mai.

Des officiers, qui avaient fait la première campagne de Portugal, cherchaient à déterminer le maréchal Soult à prendre un arrêté conforme à celui rendu par le duc d'Abrantès, à Lisbonne, pour donner au double Napoléon de 40 francs la valeur de la pièce d'or portugaise de 6,400 reis. Le

maréchal demanda, sur cette proposition, un rapport à l'intendant général, qui lui en remit un très-détaillé, d'où résultait qu'en donnant aux monnaies françaises une valeur qu'elles n'avaient pas intrinséquement, ce serait en définitive l'armée qui en supporterait la différence, et que la perte s'étendrait même bien au delà, parce qu'on exigerait des Français des prix plus élevés, avant de savoir s'ils ne paieraient pas en monnaie portugaise. Le maréchal, éclairé par ce mémoire, en adopta les conclusions, qui établissaient entre les monnaies portugaises, espagnoles et françaises, des rapports basés sur leurs valeurs intrinsèques et leur cours ordinaire en Portugal.

Dès notre entrée à Porto, des personnes s'étaient empressées de signaler au général en chef l'établissement de la régie royale des vins, comme une œuvre du despotisme très-contraire aux intérêts du pays et des particuliers. L'intendant fut encore chargé de faire un rapport à cet égard, et le maréchal en eut bientôt saisi les deux idées principales, qui indiquaient que le marquis de Pombal avait formé cet établissement : 1°. pour empêcher l'Angleterre de s'emparer de cette branche de commerce, et d'en faire le bénéfice; 2°. pour maintenir la réputation des vins d'O-Porto, en s'opposant à ce que les particuliers, entraînés par l'appât d'un lucre momentané, n'altérassent leur qualité, ou cultivassent des vignes qui en produiraient de médiocres.

Une commission, à la tête de laquelle était l'adjudant commandant Barbot, avait reconnu les vins chargés sur des bâtimens destinés pour l'Angleterre. Dans cet état, ils étaient, selon les lois de la guerre, de bonne prise; leur valeur dépassait deux millions. Quelle ressource pour l'armée!

Dans tous les pays, il se serait présenté des spéculateurs pour acheter, ou du moins on en eût trouvé. A Porto, il en fut autrement, on ne put les vendre : les deux seules propositions qui furent faites étaient dans la réalité insignifiantes. Une maison anglaise, établie à Porto, offrit à l'intendant de prendre ces vins pour les deux tiers de leur valeur, en faisant des effets payables lorsqu'elle aurait l'assentiment du gouvernement anglais : par-là, les Français se seraient privés du droit de disposer de ces vins, sous le trop faible espoir qu'un gouvernement ennemi consentirait à la ruine des Anglais auxquels ces vins appartenaient. La seconde proposition fut faite par un Anglais, qui demanda à aller lui-même chercher à Londres l'autorisation de conclure. Il eut la permission de partir et ne reparut point.

A la douane il existait un magasin d'effets de contrebande qu'on avait saisis. La vente en fut affichée, publiée, et personne ne se présenta. Cependant un particulier osa faire une soumission montant au quart ou au tiers de la valeur réelle des objets : vingt-quatre heures après il

se déditet prit la fuite, effrayé des suites que pourrait avoir pour lui un traité fait avec les Français.

Cependant malgré le caractère des habitans, malgré la peine de mort prononcée par les insurgés contre tout Portugais qui seconderait les Français, l'intendant assurait les services de l'armée. A Porto on n'avait trouvé que pour deux cent mille rations de pain, et il en fut distribué ou expédié 753,839 en quarante-quatre jours ; il n'y avait point de fourrage, car Porto, ville de soixante-dix mille âmes, ne compte qu'environ trois cents chevaux ou mulets au service des particuliers; cependant les distributions d'orge ou de maïs furent assez régulières : il n'y avait point de bestiaux, et le service de la viande fut assuré (1).

Deux jours après la bataille, le maréchal avait

(1) Voici par quel moyen on obtenait des subsistances ; il est assez extraordinaire pour être rapporté. — Parmi les Portugais qui se persuadaient que la présence des Français procurerait à leur patrie un gouvernement qui la rendrait heureuse et florissante, l'intendant avait fait choix de deux personnes très-intelligentes qui lui étaient dévouées. Pendant la nuit elles parcouraient les campagnes, allaient chez des fermiers de leur connaissance et faisaient des achats, convenant du lieu et de la nuit de la livraison. Les bestiaux ou denrées arrivaient à une lieue d'O-Porto, et on venait prévenir les affidés, qui allaient à une demi-lieue, avec des employés et une escorte, on remettait la valeur des objets à l'exprès, qui repartait. Une heure ou deux après, ce qui avait été payé d'avance, arrivait à l'endroit où étaient restés les employés, sans qu'il y eût ni déficit, ni trahison.

fait reprendre l'exercice du culte divin, et sachant combien la chapelle du Christ de Matosinhos était en vénération dans le pays, il avait ordonné à l'intendant de faire confectionner pour cette chapelle une lampe et des chandeliers d'argent, et y avait ajouté une fondation particulière.

Par son ordre, l'intendant général parvint à réunir assez de membres du parlement (Desembarço) pour lui faire rouvrir ses séances.

Dans les villes, la plupart des habitans étaient rentrés; chacun y reprenait les habitudes ordinaires de la vie privée. Lors de notre entrée, nous avions toute la population contre nous: grâce au système adopté par le maréchal Soult, depuis le Miño jusqu'à la Vouga, la classe des gens riches, des gens aisés, avaient conçu pour les Français des sentimens d'estime, qui chez plusieurs avaient pris la force de l'attachement.

Toute la masse de la nation était agitée depuis le départ de l'armée du général Junot, par des moines et des agens de l'Angleterre : il s'en était suivi des proscriptions, des emprisonnemens, des confiscations et des massacres, par conséquent un régime de terreur, qui pesait principalement sur les gens fortunés dont les richesses faisaient envie, et sur les gens éclairés dont on redoutait les lumières. Les Français leur rendaient la tranquillité; ils n'avaient plus qu'un désir, c'était de les voir rester tant qu'ils auraient besoin de leur protection; et c'est pour cela qu'une

partie du clergé séculier, les propriétaires, les commerçans, et ceux qui exerçaient les arts libéraux, s'empressèrent de déclarer la déchéance de la maison de Bragance qui ne les protégeait plus, et d'offrir à Napoléon une couronne, qui, lui rendant leur cause personnelle, l'engagerait à établir un gouvernement assez fort pour détruire intérieurement l'anarchie et se faire respecter au dehors.

Des villes, des corporations émirent leurs vœux en tête de registres qu'ils couvrirent de signatures, et des députations vinrent les remettre au maréchal en le priant de les adresser à Napoléon.

Le général en chef, rassuré par la direction que prenait l'esprit public, ayant détruit les places fortes de la frontière du Miño, rallié son parc d'artillerie et tout ce qui était à Tuy, pouvait se préparer à donner suite à ses opérations sur Lisbonne; mais auparavant, il était indispensable de battre et de disperser l'armée de Silveyra, que le combat du 18 avait trop légèrement frappé, et qui venait d'ailleurs de se renforcer du corps d'armée du général Boutheilo, ce qui formait sur ce seul point de la Tamega, une réunion de plus de douze mille hommes, en majeure partie de troupes de ligne et le surplus en milices.

Pour y parvenir, le maréchal avait mis sous les ordres du général Delaborde, indépendamment de sa division d'infanterie, la brigade Sar-

rut de la 1re division d'infanterie, toute la division de dragons du général Lahoussaye, dix pièces d'artillerie, et les deux détachemens de sapeurs commandés l'un par le capitaine Philippon, et l'autre par le lieutenant Tristondan.

Le général Lahoussaye était arrivé le 19 à Amarante, avec les brigades Marisy et Sarrut.

Ces forces étaient bien suffisantes pour battre les Portugais, et l'on n'était arrêté que par les difficultés que présentaient, pour arriver à eux, la Tamega, la conformation de la ville, celle du site, et l'avantage qu'en avait tiré l'ennemi pour la défense du passage.

La Tamega, dont les eaux rapides roulent entre des rochers, est en cet endroit profondément encaissée. La ville d'Amarante, située sur la rive droite, est bâtie sur la croupe d'une montagne, et les maisons s'abaissent jusque sur le bord de la rivière. Le pont qui réunit les deux rives est très-solidement bâti en pierre de taille : une partie de son entrée est masquée par l'église d'un grand couvent, dont le principal corps de bâtiment est en face du pont, de sorte qu'on ne peut y arriver que par la droite; il a trente-cinq toises de longueur, cinq de largeur, et se compose de quatre arches. Sur la rive gauche est le faubourg de Villa-Réal, dont la route suit à gauche le pied de la montagne à l'est de la rivière. Cette route est bordée de deux lignes de maisons, dont celle de droite adossée à la mon-

tagne, se prolongeant en face du pont parallèlement à la rivière, laisse en avant un quai de dix toises de largeur et de quarante de longueur. En arrière de ce rang de maisons la montagne est escarpée et ne peut être abordée de front, mais facilement par la gauche et par la droite; elle s'élève graduellement par ressauts à une grande hauteur, et son sommet est couronné de bois et de broussailles. (Pl. N° IV.)

L'ennemi avait tiré fort bon parti de tous les avantages de la position. En tête du pont était une première barricade : au milieu le pont était traversé par une ligne de palissades et une barrière en charpente; à l'extrémité s'élevait un retranchement composé de fortes pièces de bois, derrière lesquelles étaient entassées de grosses pierres de taille à neuf ou dix pieds de hauteur.

La culée de la rive gauche était minée : au milieu du fourneau donnait le canon d'un fusil rempli de poudre, dont on devait faire jouer la batterie au moyen d'une corde; et, pour garantir l'appareil, on l'avait couvert par un chapiteau en bois. L'entrée de la route par le faubourg, et deux passages qui conduisaient par la droite sur la montagne, étaient fermés par des barricades. Toutes les maisons du faubourg, qui étaient vues de la ville, avaient leurs portes barricadées et leurs fenêtres crenelées, et il en partait un feu vif et continuel. Entre les ressauts de la montagne les Portugais avaient construit trois batte-

ries, qui tiraient sur l'entrée du pont et sur la grande rue. Enfin, sur le sommet de la montagne était assis le camp de l'armée portugaise. Telle était la masse des obstacles qu'on avait à vaincre.

Le 20 on s'empara, à la sape volante, de l'ouvrage en tête du pont, et l'on éleva une estacade qui prenait du milieu de l'église à l'angle de la première maison à droite du pont.

L'ennemi avait tant d'avantages pour diriger son feu, que ceux qui tentaient d'approcher du pont pour le reconnaître, étaient atteints, et beaucoup mortellement. Parmi les derniers on comptait déjà l'aide de camp du général Loison, son officier du génie, et le lieutenant des sapeurs Tristondan.

Ces événemens avaient donné lieu au général Delaborde de penser que le passage sur le pont d'Amarante était trop difficile et trop périlleux. Il avait ordonné de construire un pont sur chevalets à trois cents toises de la ville, immédiatement au-dessous d'un barrage pratiqué dans la rivière pour le service de quelques usines et d'un moulin.

Les chevalets et les bois furent prêts le 23 au soir, et les meilleurs nageurs et plongeurs des régimens avaient eu l'ordre de se rendre au point indiqué, à minuit, après le coucher de la lune.

Le capitaine du génie Bouchard, qui venait d'arriver d'O-Porto, et le capitaine André, furent chargés de la direction de cette tentative.

Les meilleurs nageurs ne purent parvenir à la

rive opposée, ni toucher le fond au milieu de la rivière, tant le courant était rapide; ils étaient entraînés par une force invincible fort loin au-dessous du point où ils se mettaient à l'eau. Des efforts récidivés prouvèrent que l'établissement d'un pont dans cet endroit était impraticable, à cause de la rapidité des eaux et de leur profondeur.

Il fut rendu compte de ces difficultés au général Delaborde, qui, désirant effectuer le passage, donna des ordres pour faire reconnaître d'autres points plus favorables à l'établissement d'un pont.

Le capitaine du génie Bouchard avait été choisi par le colonel Garbé, et agréé par le maréchal, pour aller à Amarante reconnaître la position et si les obstacles étaient aussi insurmontables qu'on les avait jugés. Arrivé le 23 au soir, il avait d'abord été témoin de l'essai infructueux fait pour jeter un pont sur chevalets. Dès qu'il fit jour, le 24, il monta au clocher de l'église qui était près le pont; il examina tous les travaux de l'ennemi, et il fut le premier qui aperçut la ficelle devant, selon lui, communiquer à une fougasse placée dans la culée de la rive gauche.

Le résultat de sa reconnaissance fut que le passage sur le pont était le seul praticable et qu'on dût tenter. Il pensa qu'on pouvait débarrasser le passage du pont en coupant ou brûlant les palissades et la barrière du milieu, et en fai-

sant sauter le retranchement avec des barils de poudre, dont l'explosion détruirait l'appareil disposé pour mettre le feu à la fougasse de l'ennemi; qu'alors, l'espace à franchir n'étant que de trente-cinq toises, les troupes qui seraient prêtes faisant leur mouvement immédiatement après l'explosion, on pourrait ne pas donner le temps de se reconnaître aux Portugais, qui seraient d'autant plus surpris, que pouvant à volonté couper le pont en faisant jouer leur mine, ils se croyaient en parfaite sûreté.

Ce plan conçu, le capitaine Bouchard le communiqua au général Delaborde, qui lui fit beaucoup d'objections, et parut surtout frappé des dangers que présentait la fougasse que cet officier assurait exister. Cependant le général Delaborde convoqua les officiers généraux sous ses ordres, devant lesquels le capitaine Bouchard développa son plan, tous ses moyens d'exécution, et les probabilités pour la réussite. Il rencontra beaucoup d'oppositions. Plusieurs généraux n'étaient pas d'avis de passer la Tamega, et de ce nombre était le général Loison. D'autres assuraient que son plan était inexécutable, et prétendaient qu'en supposant qu'on parvînt à placer des barils de poudre au pied du retranchement sans être aperçu du poste qui le gardait, cette poudre, ainsi placée à l'air libre, ne suffirait pas pour renverser le retranchement. Il eut surtout à lutter sur ce point contre le général Foy, dont

l'opinion avait d'autant plus d'influence, qu'il avait servi dans l'artillerie. Ce général se refusait à croire que la culée de la rive gauche fût minée. Le capitaine Bouchard le conduisit au clocher et leva ses doutes, mais ce fut un argument de plus contre son projet.

Le 26, le général Delaborde, accompagné des officiers de son état major et de quelques généraux, fit la reconnaissance du pont. Plusieurs personnes furent bientôt blessées et tuées : du nombre de ces derniers fut le capitaine André, officier du génie d'un rare mérite, auquel on donna de vifs regrets. Sa perte et celle de tant de braves prouvaient qu'une attaque de vive force coûterait la vie à moins de monde.

Les détachemens de cavalerie, envoyés pour reconnaître la rivière, rapportèrent qu'ils n'avaient trouvé aucun emplacement favorable à l'établissement d'un pont.

Le 27, le capitaine Bouchard reçut l'ordre de faire une tentative contre la barricade du milieu du pont. Les sapeurs qui en furent chargés se conduisirent avec zèle et intelligence : l'un d'eux fut tué, deux autres blessés, et l'ordre de suspendre le travail arriva avant que le passage fût suffisamment ouvert. Mais le capitaine Bouchard demanda de faire brûler pendant la nuit ce qui restait de palissades. Le général y acquiesça, et l'opération réussit : la première partie du plan était exécutée, toutefois on s'arrêta.

Cependant le maréchal pressait vivement les généraux Delaborde et Loison d'opérer le passage, leur faisant sentir de quelle importance il était de battre Silveyra, pour assurer les opérations ultérieures, et détruire les craintes et les espérances qu'il entretenait par sa présence. Le 23, il ajoutait qu'ils devaient avoir assez de troupes ; que dans le cas où ils penseraient différemment, ils voulussent bien l'en instruire.

Le 25, on offrit au général Delaborde des pièces de plus gros calibre, et on lui répéta que s'il avait besoin de troupes, on pouvait disposer de la division Heudelet.

Le colonel Garbé avait reçu et communiqué au maréchal le plan du capitaine Bouchard : il parut convenir. Avant d'approuver, le colonel Hulot, premier aide de camp du maréchal, officier des plus distingués, fut envoyé pour examiner le projet sur les lieux mêmes, et, s'il le jugeait exécutable, donner, de la part du général en chef, l'ordre d'en tenter l'exécution. On fit partir le jour même deux pièces de 12, et cinq barils de poudre de deux quintaux chaque. Le maréchal écrivit au général Delaborde de promettre la décoration de la légion d'honneur aux douze militaires qui passeraient les premiers.

Le 29, on reçut à Porto une dépêche du général Loison, qui n'annonçait aucuns changemens depuis le 24 dans la position des Français et des Portugais, et faisait ensuite de très-beaux raison-

nemens *pour démontrer au maréchal Soult qu'il était nécessaire de passer la Tamega, et de détruire au plus tôt l'armée de Silveyra.*

D'après tous les ordres, toutes les dispositions du général en chef, on doit croire que cette lettre dut surprendre. Le maréchal eût, sans doute, voulu se rendre à Amarante, mais son départ eût paru une retraite. Ce bruit, favorable à la cause des ennemis, serait promptement parvenu au maréchal Victor et au général Lapisse. Il dut se contenter d'écrire aux généraux Delaborde et Loison, pour leur faire remarquer que le commandement qu'ils avaient reçu, que tous les ordres, toutes les instructions qu'il leur avait adressés n'avaient eu pour objet que l'exécution de la proposition qu'on lui faisait; que l'opération du passage ne pouvait être différée; que son intention était qu'elle fût enfin entreprise, le corps de Silveyra chassé de sa position, dispersé, et les deux rives de la Tamega nettoyées d'ennemis.

L'ordre fut expédié au général Heudelet de laisser un bataillon à Viana, sous les ordres du général Lorges, qui commanderait le nord de la province, et après avoir réuni sa division à Braga, le général Heudelet devait se rendre à Guimarens, où il recevrait des instructions qui lui indiqueraient le point de la Tamega sur lequel il se porterait.

Le colonel aide de camp Hulot, en voyant la

position de l'ennemi, et ses préparatifs de défense, jugea le projet du capitaine Bouchard bon, et l'appuya près du général Delaborde, qui fit remettre quatre barils de poudre au capitaine Bouchard, et donna l'ordre au chef de bataillon Hulot, commandant l'artillerie, de confectionner un saucisson de trente-cinq toises.

Le 30, une pièce de 12 et un obusier furent mis en batterie au premier étage du couvent, dans une salle d'où l'on découvrait le pont et toutes les maisons du quai.

Enfin, la réponse du maréchal à la singulière lettre du général Loison étant arrivée, toutes les hésitations cessèrent; l'ordre fut donné le 1er mai au capitaine Bouchard, de tout préparer pour que le passage pût s'effectuer le lendemain à la pointe du jour.

Les sapeurs furent stationnés dans le couvent à l'entrée du pont. La brigade Sarrut vint prendre position en ville, où étaient déjà les brigades Arnaud et Foy; le général Delaborde forma un bataillon des grenadiers des 2e, 36e, 70e et 86e régimens, dont il donna le commandement au colonel Saint-Clair. Ce bataillon devait se tenir prêt à se précipiter sur le pont dès que l'explosion et les sapeurs auraient renversé le retranchement et les barricades. Toutes les autres troupes, infanterie et cavalerie, devaient également se tenir prêtes à suivre le mouvement des grenadiers. Le général Delaborde plaça un de ses

aides de camp près du capitaine Bouchard pour faire mettre, sans délais à sa disposition, les hommes dont il pourrait avoir besoin, et pour lui donner avis lorsque tout serait préparé. Les dispositions furent dignes d'un capitaine aussi distingué que le général Delaborde; mais tout dépendait de la réussite des préparatifs de l'officier du génie Bouchard : aussi tous les Français, pendant cette nuit, éprouvèrent cette émotion qu'occasionne l'attente d'un grand événement.

Plusieurs sapeurs s'offrirent pour l'exécution des derniers préparatifs, qui furent commencés à huit heures du soir. La nuit était belle, et le clair de lune semblait devoir contrarier les mesures. Cependant l'ombre du parapet du pont formait une bande obscure sur le passage dont le capitaine Bouchard tira parti en dirigeant la marche sur elle. Pour en imposer aux Portugais, qui gardaient le retranchement, et les empêcher de regarder ce qui se passait sur le pont, en les forçant à se couvrir, il fit placer une vingtaine de tirailleurs pour faire feu sur le retranchement en prenant le pont en écharpe, afin de ne pas nuire aux sapeurs, qui devaient se traîner contre le parapet.

Les quatre barils furent enveloppés, avec soin, chacun d'une capotte grise pour dérober leurs mouvemens aux yeux et aux oreilles. Un sapeur, également vêtu d'une capotte grise, se coucha le ventre contre terre en arrière d'un baril, qu'il

poussa de la tête pour le faire rouler devant lui. Il avait l'ordre d'aller lentement et de s'arrêter au moindre mouvement. Une ficelle, attachée à son pied et qui se déroulait derrière lui, servait à faire connaître sa marche et à communiquer en arrière, suivant les instructions qu'il avait reçues. Après avoir placé le baril, et découvert l'appareil pour lui communiquer le feu, il se retira de la même manière qu'il avait avancé.

Les quatre barils de poudre furent ainsi placés l'un après l'autre, mais le quatrième sapeur, après avoir placé le sien, au lieu de se retirer, suivant l'ordre, se leva et se mit à courir au milieu du pont. Il fut aperçu, on fit feu sur lui du retranchement et il reçut une balle dans la cuisse.

La fusillade de l'ennemi devint plus vive et se dirigeait sur l'entrée du pont. Il était minuit, et il restait à placer le saucisson qui devait communiquer le feu aux barils de poudre.

Pour faire taire le feu de l'ennemi, M. Bouchard fit augmenter le nombre des tirailleurs et il fit inquiéter des travailleurs que l'on voyait remuer de la terre à mi-côte pour l'établissement d'une nouvelle batterie. En moins d'une demi-heure les Portugais ne tirèrent plus du retranchement et on jugea qu'ils ne soupçonnaient rien de nos préparatifs.

Enfin, à une heure, un cinquième sapeur partit comme les précédens, traînant après lui

le saucisson qu'on lui avait attaché au corps. Il le plaça sans accident et revint sans être aperçu. Il était deux heures et tous les préparatifs étaient terminés. Le géneral Delaborde en fut prévenu. Le capitaine Bouchard fit retirer les tirailleurs et donner l'ordre aux divers postes de ne plus répondre au feu de l'ennemi, qui s'éteignit insensiblement.

Vers trois heures et demie, un brouillard épais s'éleva de la rivière et remplit le fond de la vallée. On apercevait à peine les maisons de l'autre rive. Cette circonstance était favorable, toutes les troupes étaient prêtes et l'on attendait avec impatience les ordres du général, qui arrivèrent vers quatre heures.

Le feu est mis au saucisson, l'explosion se fait avec fracas; le retranchement est balayé ainsi que l'appareil de communication de la fougasse. Au même instant l'artillerie du couvent tire quelques coups contre le faubourg. On bat la charge, le capitaine Bouchard s'élance avec ses sapeurs, les uns jettent de l'eau sur la mine, d'autres vont aux trois barricades, ils brisent, coupent et ouvrent le passage au bataillon des grenadiers, qui, suivi des autres troupes, renversent à la baïonnette les ennemis qui résistent, et fusillent ceux qui s'éloignent. Tout est en fuite, Silveyra, lui-même, se sauve presque nu dans la campagne par le jardin de la maison qu'il habite et qui est située sur une rue que parcourent déjà les Fran-

çais, tant leurs mouvemens furent prompts et rapides.

Les canonniers portugais n'eurent le temps que de tirer cinq à six coups de canon que le brouillard ne leur permit pas de bien diriger. L'armée portugaise surprise ne put se mettre en bataille. Elle prit la fuite dans le plus grand désordre à travers les montagnes.

Le général Delaborde prit position sur la hauteur; le général Loison, chargé de poursuivre le gros de l'ennemi qui avait pris la direction de Villa-Real, s'arrêta à deux lieues, lorsque l'ordre du 19 lui prescrivait d'aller s'établir à Villa-Real. Il fit pousser la cavalerie jusque sur les hauteurs de Villa-Real, et il revint à Amarante, ayant ramassé beaucoup de prisonniers dans les vignes et les bois, et s'étant emparé d'un convoi de pain qui arrivait pour l'armée portugaise.

Le général Foy fut dirigé, avec le 17e d'infanterie légère et un régiment de dragons, sur Canavezes pour prendre à revers l'ennemi sur la rive gauche, mais il ne put les atteindre; ils prirent la fuite après avoir jeté leurs canons et leurs munitions dans la Tamega.

La perte de l'armée portugaise, en hommes tués, fut considérable. Tous ses canonniers furent tués ou pris dans les batteries.

Toute l'artillerie que l'ennemi avait à Amarante tomba en notre pouvoir, ainsi que cinq drapeaux, quelques centaines de prisonniers,

et tous les équipages et bagages de l'armée portugaise.

Notre perte, dans cette affaire audacieuse, ne fut que de deux hommes tués et de sept blessés ; tandis que dans les opérations qui précédèrent le passage, on eut cent cinquante blessés et vingt-cinq tués. On compte parmi ces derniers, le capitaine André, qui était proposé pour le grade de chef de bataillon ; le capitaine Laguette, officier de mérite, aide de camp du général Loison ; le lieutenant de sapeurs Tristondan et le lieutenant d'artillerie Cottin.

Le général Delaborde désigna le chef de bataillon d'artillerie Hulot et le capitaine du génie Bouchard, comme ayant rendu de grands services ; il cita, avec distinction, le colonel Saint-Clair, le chef de bataillon Duval, le capitaine de sapeurs Philippon (blessé), le lieutenant de voltigeurs Meunier du 2e d'infanterie légère. Il désigna le nom des douze soldats qui passèrent le pont les premiers.

Dès que le passage avait été effectué et la victoire certaine, le colonel Hulot était parti pour venir annoncer cette bonne nouvelle au maréchal, près duquel il arriva à huit heures du soir. Nous fûmes témoins de la joie qu'il en éprouva ; en effet, ce succès devait améliorer sensiblement la situation de l'armée et rendre le maréchal libre de ses mouvemens. Mais avant tout il prit des dispositions pour profiter de la victoire.

Le général Heudelet fut dirigé de Guimarens sur Basto, où un rassemblement s'était formé; après l'avoir dissipé, il devait descendre le long de la Tamega, s'emparer du canon que l'ennemi avait à Caves et à Mondin, et venir à Amarante pour faire sa jonction avec le général Loison.

A son arrivée, le général Delaborde devait revenir à Porto avec sa division, et le général Loison prendre le commandement du corps restant dans cette partie, composé de la division Heudelet, de la brigade d'infanterie du général Sarrut, de la brigade de dragons Marisy et de l'artillerie dont le général Loison croirait pouvoir faire usage.

On recommanda au général Lorges de chercher à enlever le corps de Boutheilo, que l'on supposait devoir revenir dans la province, ayant quitté Silveyra après la défaite qu'ils venaient d'essuyer à Amarante.

Le maréchal approuva le plan que le colonel Garbé avait dressé pour couvrir de fortifications le couvent de la Serra, situé sur la rive gauche du Douro, vis-à-vis Porto. Cette position offrait l'avantage de dominer la ville, et le pont; et le couvent avait de vastes bâtimens, que l'intendant général eut l'ordre de convertir en hôpital, en annonçant que cette translation des malades avait pour objet de rendre au culte, les églises d'O-Porto, qu'on s'était vu forcé de convertir en

hospices. Cet administrateur eut aussi l'ordre d'y former un approvisionnement de trois mois, en tout genre, pour huit cents hommes de garnison et mille malades.

Ces premières dispositions prises, le maréchal attendit le résultat des opérations du général Loison, subséquentes à la journée du 2. Ce général s'était mis à la poursuite de l'ennemi, et l'on s'attendait qu'il profiterait, en grand capitaine, en homme habile, de l'effet que la victoire avait dû faire sur les troupes de Silveyra et sur les habitans du Tras-os-Montes; mais comme on l'a vu, il n'alla qu'à deux lieues.

Après la bataille de Porto, l'armée ne pouvait se porter en avant, jusqu'à ce qu'on eût rallié l'artillerie et les bataillons de marche qui étaient à Tuy. Ce n'est que le 22 avril que cette opération a été terminée par l'arrivée du dernier convoi à Porto.

Le général portugais Boutheilo, qui commandait la frontière du Miño, avait sous ses ordres trois mille hommes de troupes, et un plus grand nombre de milices et de gardes nationales, dites d'ordonnances.

Le général Silveyra arriva dès les premiers jours d'avril sur la Tamega avec six mille hommes de troupes et dix mille miliciens ou insurgés, auxquels se joignit le général Boutheilo avec deux mille hommes de troupes, lorsque ce dernier

eut été battu à Ponte-de-Lima par le général Heudelet.

En commettant l'extrême imprudence d'avancer sur Lisbonne, avant d'avoir battu ces généraux, ils seraient venus prendre, en arrière des Français, la ligne du Douro, qu'il nous eût été bien autrement difficile de passer que la Tamega.

L'inaction contre eux eût été considérée, par les Portugais, comme l'effet de la crainte; ils eussent dominé dans le pays et forcé toute la population à prendre les armes.

Ce n'est donc que dans les premiers jours de mai, après la défaite de Silveyra, que le maréchal a pu être en mesure d'agir au delà du Douro. Toutes les critiques que nous avons entendu faire doivent tomber devant la force des dates, et c'est pour cela que nous les rapportons avec une scrupuleuse exactitude.

Sans doute qu'il a été impossible de passer le pont d'Amarante avant le 2 mai; à Dieu ne plaise que nous voulions blâmer personne; mais si la Tamega eût été passée et Silveyra battu du 20 au 24 avril, et l'armée libre d'arriver à Coimbre à la fin de ce mois, le maréchal eût frappé au milieu de masses qu'on cherchait à organiser et qui n'avaient encore, jusqu'au 21, pour noyau, que dix à douze mille Anglais : qui peut calculer la différence des résultats? surtout si l'on fait attention que vers la fin d'avril, le 1^er^ corps s'avança de Merida à Al-

cantara, où la division Lapisse vint le rejoindre, et que le mouvement rétrograde qu'il fit sur Cacères et Torre-Mocha n'eût peut-être pas eu lieu, parce que le maréchal Victor eût eu plus aisément des nouvelles du maréchal Soult, si ce dernier était parvenu à Coimbre; soit par le plus de proximité, soit parce que le général anglais, menacé par deux armées, venant, l'une du nord et l'autre de l'est, dont les lignes d'opérations formaient un angle droit, devait, pour ne pas se trouver entre deux feux, se retirer au sommet de l'angle, qui était Lisbonne, et évacuer l'intervalle, ce qui eût facilité les communications entre nos maréchaux.

Depuis long-temps l'expérience a confirmé le prix, à la guerre, d'un jour, d'une heure, d'une minute, d'un instant, à plus forte raison de plusieurs jours, et c'est encore ce que va confirmer la suite de ces Mémoires.

CHAPITRE VIII.

Opérations dans le Tras-os-Montes. — Instructions aux divisions sur la rive gauche du Douro en cas d'attaque de l'armée anglo-portugaise. — Attaque des armées anglo-portugaises. — Retraite de l'Armée française. — Prise des ponts de Puente-Nuovo et Puente-Misarella. — Sa rentrée en Galice. — Sa marche sur Lugo, dont elle fait lever le blocus. — Sa jonction avec le sixième corps. — Nouvelles de France.

Le mois de mai avait commencé sous d'heureux auspices pour l'armée française. Le passage du pont d'Amarante doit être inscrit dans les fastes de notre nation. Le courant du mois ne fut pas aussi heureux, et cependant il fournira à la postérité la matière de l'une des pages les plus glorieuses de notre histoire.

Le général Heudelet se porta le 5 de Guimarens sur Basto, dispersa le corps ennemi qui y était, et descendit à Amarante, où il arriva le 6. Ce qui permit au général Delaborde de revenir à Porto avec le 17e et le 70e, et de placer le 86e régiment de ligne avec la brigade Caulain-

court à Baltar, pour éclairer les bords du Douro et maintenir les communications entre Porto et le général Loison.

Le général Loison, rentré à Amarante, rendit compte qu'on avait suivi l'ennemi jusqu'à Villa-Real, où l'on avait pris deux pièces de canon et beaucoup de munitions, et que le général Silveyra ayant passé le Douro avec ses troupes, les habitans l'avaient suivi. Il envoya au général en chef les lettres trouvées au bureau de poste de Villa-Real; parmi ces lettres, il s'en trouva une de Braganca annonçant qu'une forte reconnaissance française s'était présentée devant la place le 2 mai.

On pensait qu'il eût été possible de tirer un plus grand parti de la victoire d'Amarante; aussi le général Loison reçut-il l'ordre de marcher sur Villa-Real, d'envoyer de fortes reconnaissances jusqu'à Villa-Ponca sur la route de Chaves, et dans la vallée de la Tua sur les deux routes de Monteorvo et de Braganca, d'annoncer la marche de corps nombreux dans le Tras-os-Montes, d'y répandre des imprimés, de détruire les armes et les munitions; enfin, de ne rien négliger pour porter la défection chez les ennemis. On lui recommandait de ne pas mettre plus de quatre jours et de prévenir de son retour, parce qu'il se pouvait que les mouvemens qui avaient lieu sur la Vouga, missent bientôt le maréchal dans le cas de se concentrer et d'aller aux ennemis qui se montraient sur la rive gauche du Douro. Le gé-

néral Loison partit le 8 d'Amarante pour cette expédition.

Le maréchal n'avait rien négligé pour recueillir des renseignemens précis sur la force, la situation et les projets des ennemis. Dans tout autre pays, avec le quart des moyens de toute espèce qu'il employait, il aurait connu jusqu'à leurs plus secrètes pensées; mais la discrétion portugaise a pu passer en proverbe depuis la conspiration de 1640. Les notions qu'il obtint étaient vagues et souvent contradictoires.

Toutefois il paraissait certain que lord Wellesley était arrivé avec un renfort de dix à douze mille Anglais, qu'il dominait le gouvernement civil et s'était emparé de toute l'autorité militaire; que des officiers anglais étaient à la tête des compagnies de milice et d'ordonnance, que le général Beresford avait été envoyé sur la haute Youga pour y organiser l'armée portugaise dont il était nommé généralissime.

Les rapports des habitans et ceux de l'avant-garde s'accordaient à annoncer qu'on avait entendu une forte canonnade du côté de Viseu, ce qui fit présumer que le général Lapisse avait pénétré en Portugal. Cependant le maréchal, qui savait que les instructions du général Lapisse le dirigeaient sur Abrantès et non sur Viseu, laissa répandre le bruit d'un engagement près de cette dernière ville, lorsqu'il présumait que c'était plutôt le bruit du canon d'Amarante, qui, par l'effet

physique des vallées et des montagnes, avait paru aux personnes qui étaient dans la vallée de la Vouga, venir de sa partie supérieure. Dans toute hypothèse le général en chef pressa le général Dulauloy de faire évacuer les poudres du magasin qui était sur la rive gauche du Douro, et d'armer les ouvrages du couvent de la Serra.

Il fut écrit le 5 mai au général Lorges d'achever, par des dispositions, de faire disparaître les bandes de guérillas de Bastistea et de Viana, à quoi se réduisait l'insurrection dans le nord de la province, malgré les efforts de ces deux chefs.

Le maréchal sut que les ennemis avaient un camp à Pedro-del-Sul, sur la Vouga et sur la route de Viseu à Porto, où l'on arrive en passant par le défilé d'Arrouco. Ces renseignemens furent transmis le 7 au général Franceschi, auquel le maréchal observait qu'il fallait avoir l'œil à tout ce qui pourrait venir par cette direction, qui était le point chanceux de sa position.

Le 8, le maréchal fut informé qu'une forte colonne anglaise, commandée par lord Wellesley, était arrivée à Coimbre et se portait en avant; qu'on avait remarqué beaucoup d'embarcations en mouvement dans le port d'Aveyro et à l'embouchure de la rivière d'Ovar; bruits que confirmait encore le rapport de la Vigie de Viana, d'où l'on avait vu passer un convoi considérable de bâtimens, que l'on prit pour des transports de troupes allant du nord au sud.

Le général Delaborde revenait d'Amarante avec le 70e régiment, et le 17e d'infanterie légère devait le suivre. Ce général reçut l'ordre de relever les postes que la 2e division occupait au faubourg de Villa-Nova sur la rive gauche du Douro; et le général Mermet qui commandait cette division, eut ordre de la porter à Grijo, sur la route qui conduit à Coimbre, et d'y camper dans la position la plus favorable.

Il devait donner l'ordre au bataillon du 31e, posté en intermédiaire à Grijo, de rejoindre à Feira les autres bataillons de ce régiment.

On le prévint que l'objet qu'il avait à remplir était de couvrir parfaitement le débouché qui vient d'Arrouco sur Porto, et de protéger en même temps l'avant-garde qui était sur la Vouga. Que dans le cas, où pour obtenir ce double résultat, il devrait se porter plus en avant ou à gauche dans une bonne position, il le fît et en prévînt aussitôt le général en chef et le général Franceschi.

On le chargeait aussi d'éclairer, par des reconnaissances, la rive gauche du Douro, jusqu'à une grande distance, pour empêcher l'ennemi de tenir des postes le long du fleuve, et de se rendre maître de la navigation.

On lui disait de se préparer à une expédition sur Arrouco et la haute Vouga, et pour cela, de chercher à être informé de ce qui s'y passerait.

Tandis que le maréchal prenait ces précautions contre une attaque, ou pour attaquer lui-même, voyons quels étaient les moyens, les préparatifs et les desseins des ennemis.

Les Portugais s'étaient vus en même temps menacés au nord par le maréchal Soult, vers Almeida, par le général Lapisse; entre Badajoz et le Tage, par le maréchal Victor, qui, par la victoire qu'il remporta le 28 mars à Medelin, était libre d'agir contre le Portugal.

Le général Craddock, commandant en chef les troupes que l'Angleterre y fit passer successivement, avait établi son quartier général à Thomar, position qui le mettait à même de connaître promptement les mouvemens des ennemis et de couvrir Lisbonne. Ses troupes étaient à Santarem, Thomar et Leyria.

Il s'était contenté d'envoyer des officiers anglais à tous les points de rassemblement, pour hâter les levées d'hommes, organiser les milices et les compagnies d'ordonnances.

A la fin d'avril, le général Lapisse, après des sommations au commandant de Ciudad-Rodrigo, ne crut point, malgré l'ordre qu'il en avait, devoir entrer en Portugal et marcher sur Abrantès, en laissant en arrière, sur sa droite, les deux places d'Almeida et Ciudad-Rodrigo; il longea la frontière espagnole et rejoignit à Alcantara le maréchal Victor, qui, n'ayant rien appris des succès du maréchal Soult, se rapprocha de la Gua-

diana, en s'arrêtant quelques jours à Torre-Mocha.

Sir Arthur Wellesley, nommé général en chef des forces britanniques en Portugal, était arrivé avec des renforts le 22 avril. Bien informé de la marche du 1er corps et de la division Lapisse, il se contenta de placer le général Mackensie à Abrantès avec une division anglaise et une brigade de cavalerie pour renforcer les troupes portugaises de l'Alentejo et observer le maréchal Victor. Il disposa du général Babesta et du colonel Wilson, qui étaient d'abord opposés au général Lapisse, et les dirigea sur Povoa-da-Ragoa au secours de Silveyra.

Le général Beresford prit le commandement de l'armée portugaise, campée à Pedro-del-Sul, forte de quinze mille hommes de ligne et d'autant de milices; il devait passer le Douro en face de Lamégo, où il arriva le 10 mai, attaquer la gauche de l'armée française, tandis que Silveyra se porterait à Chaves et Ruyvaens pour ôter aux Français tout espoir de retraite par cette partie, et les rejeter sur le bas Miño.

Quant à sir Arthur Wellesley, il se dirigeait sur Porto par la route de Coimbre, avec trente mille Anglais organisés en trois divisions d'infanterie.

En même temps des émissaires cherchaient à soulever les habitans de la province entre Douro-e-Miño.

Cependant, tandis que le général anglais fai-

sait mouvoir cent mille combattans contre une armée de vingt mille Français, voici la position de ceux-ci :

En avant d'O-Porto....	La cavalerie légère	2,000 sabres.	5,200	9,700 h. sur la ligne d'O-Porto.
	La division Mermet	4,200 baïonnet.		
A Porto et Villa-Nuova.	La brigade Reynaud de la 1re division	2,300 baïonnet.	4,800	
	2 régimens de la div. Delaborde..	2,200 idem.		
En intermédiaire de Porto à Amarante	Le 86me régiment	1,150 baïonnet.	2,050	
	La brigade de drag. du général Caulaincourt.....	900 sabres.		
Sur la gauche de la Tamega, sous les ordres du gén. Loison	La divis. Heudelet	2,700 baïonnet.	5,700	
	Brigade Sarrut....	2,300 idem.		
	Brigade de dragons du gén. Maisay..	700 sabres.		
En arrière pour maintenir le pays, le gén. Lorges	Un bataillon d'infanterie.....	500 baïonnet.	1,400	
	La brigade de dragons Vialannes..	900 sabres.		
Artillerie répartie dans les divisions à y ajouter, compris les soldats du train			1,150	
			20,000 hommes.	
Aux hôpitaux de Porto, Braga et Viana. . .			2,150	
Total général.			22,150	

Par cet exposé, on voit que les Français, qui étaient à Porto, ou en avant, avec ordre de se replier sur cette ville, n'étaient qu'au nombre de dix mille, et allaient être attaqués par Wellesley avec trente mille Anglais, et que le corps du général Loison, de cinq mille sept cents hommes, devait l'être, par Beresford, à la tête de trente mille Portugais, non compris Silveyra.

Après avoir indiqué, par cet exposé, la force

et l'emplacement de l'armée française, il convient aussi de parler de son moral; car, avec les soldats français, il est aussi important pour juger ce dont ils sont capables, de savoir de quels sentimens ils sont animés, que de connaître leur nombre.

L'armée était composée de braves, prêts à combattre tout ennemi qui se présenterait les armes à la main. Mais ce serait s'abuser étrangement que de se refuser à croire qu'il était des personnes fatiguées de cette continuité de guerres, dont on ne voyait pas le terme, et qui blâmaient les principes de la guerre de la Péninsule; elles servaient par devoir, par honneur, tout en désirant la paix.

Parmi les lettres, prises à Villa-Real, on trouva la gazette de Lisbonne renfermant le manifeste que le gouvernement autrichien fit paraître en 1809, en déclarant la guerre à l'empereur; on y vit encore un nouvel aliment pour cette passion guerroyante de Napoléon: on pressentit qu'il porterait son attention, ses forces et ses faveurs au nord-est de l'Europe, et que l'abandon serait le partage des armées de la Péninsule. Cela ramenait les esprits à s'appesantir sur les privations qu'on éprouvait et les dangers de la position. De là, quelques propos d'humeur, qui purent faire concevoir à un mécontent, le projet de se concerter avec l'ennemi pour mettre un terme à l'ambition de l'empereur.

Dans la nuit du 8 au 9, un officier général déclara au maréchal que l'adjudant-major Dargentou, qui, autrefois, avait été son aide de camp, était venu le voir et lui avait parlé d'un vaste complot qui se tramait de concert avec les généraux ennemis, et dont le but était, en apparence, de détrôner Napoléon et de pacifier l'Europe. Des ordres furent aussitôt donnés pour arrêter le sieur d'Argentou, qui fut amené *et répéta* : « qu'il était allé à Lisbonne et à Coimbre, où il « avait parlé aux généraux anglais Wellesley et « Beresford; qu'il avait compté les régimens an- « glais; que la colonne, qui attaquerait sous deux « jours sur la Vouga, était de trente mille An- « glais au moins, dont trois mille chevaux; qu'on « voulait obliger l'armée française du Portugal, « à déclarer que la guerre contre l'Espagne et le « Portugal était injuste, et à s'unir avec l'armée an- « glaise, pour marcher de concert vers la France, « en forçant les autres corps d'armée de faire les « mêmes déclarations; d'aller aux Pyrénées, au « débouché desquelles on trouverait une autre ar- « mée de soixante mille Anglais; qu'aussitôt que « l'on se serait déclaré, un vaisseau anglais irait « chercher le général Moreau pour le mettre à la « tête des armées et du gouvernement, en même « temps, qu'on enverrait des officiers aux armées « d'Italie et d'Allemagne, pour les inviter à pren- « dre le même parti; les Anglais s'offrant à faire « tous les frais, et ayant déjà ouvert un crédit de,

« 600,000 francs à Porto. Si le maréchal résistait « aux offres brillantes qu'on lui ferait, et faisait « l'*entêté*, on s'assurerait de sa personne et le com- « mandement serait donné *à un autre.* »

Il ajouta que le maréchal se faisait illusion sur le mécontentement des troupes de toute l'armée française, et sur ce qui se passait en Espagne, en Italie, en Allemagne et en France.

Le sieur d'Argentou fut conduit en prison, et des ordres furent donnés pour instruire son procès.

On trouva dans ses papiers trois passe-ports anglais, signés par l'amiral Berckley et datés de Lisbonne le 27 avril. Il y en avait un au nom de d'Argentou et les deux autres sous des noms supposés.

La position militaire de l'armée était, certes, des plus critiques ; cependant un capitaine, aussi habile manœuvrier que le maréchal, pouvait trouver dans son courage et son génie les moyens de résister aux attaques qui se préparaient ; mais les déclarations du sieur d'Argentou étaient de nature à jeter la consternation dans l'âme la plus forte.

D'Argentou était-il un insensé ? ou n'avait-il dit que la vérité ? Cette incertitude était affreuse. Pour sauver l'armée, il fallait que toutes les dispositions du général en chef fussent exécutées avec une extrême précision, un seul coopérateur mécontent pouvait compromettre le salut de tous.

Le maréchal appela les généraux de divisions

qui étaient à Porto pour leur faire part de la déclaration de d'Argenton, et sur l'assurance qu'ils lui donnèrent, qu'ils n'avaient point remarqué, dans leurs troupes, ce mécontentement sur lequel était fondé le complot indiqué et qu'ils étaient au contraire, certains du bon esprit qui les animait, il dut y trouver des motifs de tranquillité (1).

Toutefois, le général en chef jugea que l'ennemi avait conçu un plan vaste, qu'il se disposait à mettre à exécution avec des moyens im-

(1) Le projet développé par d'Argenton a un tel rapport avec le plan des Philadelphes, qu'il est probable que c'était une ramification de cette société qui le faisait agir. Si l'on fait attention à cette censure qui s'était attachée dès l'ouverture de la campagne à toutes les opérations du maréchal, aux calomnies qu'on chercha à répandre contre lui, à l'inexécution, ou au moins aux retards apportés dans l'exécution de plusieurs ordres, on se défend difficilement de croire à la réalité d'une trame.

Il n'est même plus permis d'en douter, dès qu'un officier général, alors colonel, a raconté depuis la restauration au général Bigarré, qu'il avait été sur le point de lui brûler la cervelle, parce qu'étant un soir sur le quai d'O-Porto à s'entretenir de leurs projets avec un mécontent, le général s'était approché d'eux sans qu'ils l'entendissent, et en leur frappant sur l'épaule, leur dit : « *Ah! je vous y prends, messieurs les conspirateurs.* » Malgré son amitié pour lui, il était prêt à le sacrifier à leur sûreté, lorsque son compagnon le retint, en l'assurant que ce n'était qu'une plaisanterie ; ce que confirma la suite de la conversation.

menses ; dès lors, il vit que le péril était imminent, et qu'il n'avait pas un moment à perdre pour sauver l'armée. Dans cette persuasion, il résolut de réunir l'armée dans le Tras-os-Montes pour la couvrir du Douro et de la Tamega. Le 9, l'ordre fut expédié au général Lorges de rallier ses troupes avec la garnison d'infanterie de Viana et de se rendre à Amarante par Guimarens. Pour que l'ordre parvînt au général Lorges, qu'il fût communiqué, et que les troupes de Viana, qui étaient les plus éloignées, pussent arriver à Amarante, on calcula qu'il fallait cinq à six jours, c'est-à-dire qu'elles arriveraient sur la Tamega du 14 au 15.

Il fallait occuper Porto jusqu'à cette époque, pour couvrir le mouvement du général Lorges.

Le 9, un officier anglais vint au quartier général de l'avant-garde pour demander l'échange d'officiers pris dans des reconnaissances, et il fit part du projet qu'avait lord Wellesley d'attaquer le lendemain.

Le 10, il arriva d'abord à Porto deux rapports du général Mermet et un du général Franceschi, annonçant que l'ennemi faisait des mouvemens sur la Vouga, et que l'avant-garde était en présence de la cavalerie ennemie.

On écrivit de nouveau au général Mermet de marcher pour soutenir l'avant-garde, si elle était attaquée sérieusement ; que dans le cas où l'ennemi s'engagerait entre la 2e division, et la

mer de faire en sorte de le détruire, et d'avoir toujours l'œil à tout ce qui pouvait venir sur la gauche.

Dans la nuit du 9 au 10, une division anglaise, embarquée à Aveiro, sous les ordres du général Hill, remonta la rivière d'Ovar et vint débarquer sur la rive droite de la Vouga, à son embouchure, pour se porter en arrière de la droite de l'avant-garde française, qu'attaquaient de front la cavalerie et la division d'avant-garde anglaise, venant par la route de Coimbre, sous les ordres du général Paget, et soutenues par la division du lieutenant général Sherbrooke.

Le général Franceschi, sans s'étonner du péril de sa position, charge à la tête de sa division ceux qui l'attaquent de front, renverse la première ligne, et tandis qu'elle se rétablit, il se porte avec six pièces de canon et deux régimens sur la colonne, qui le tournait par sa droite; son artillerie tire à mitraille; il fait charger le 1er de hussards, qui fournit cette charge avec une rare intrépidité; l'ennemi est culbuté, la colonne recule, et le général Franceschi, manœuvrant alors par sa gauche, se retire sur Oliveira de Azemis avec quelques prisonniers, et à la chute du jour il se replia avec sa cavalerie et le 31e léger sur les hauteurs de Feira.

Le maréchal, instruit de cette affaire, écrivit aux généraux Mermet et Franceschi de se réunir au camp de Grijo, de conserver cette position

si l'ennemi se bornait à de simples reconnaissances ; mais qu'un combat sur la rive gauche ne pouvant avoir des résultats avantageux, ils fissent leur retraite sur Porto, si l'ennemi se présentait avec des forces supérieures.

Le 11, le maréchal chargea le colonel Garbé de préparer la rupture du pont, afin qu'elle eût lieu aussitôt que les divisions Franceschi et Mermet auraient passé sur la rive droite du Douro.

Le général Dulauloy fut prévenu de l'incendie du pont ; il devait faire partir pour Amarante autant de voitures qu'il le pourrait, faire sortir le parc d'artillerie d'O-Porto, et l'arrêter au delà du faubourg de Vallongo, route d'Amarante ; toute l'artillerie qu'on ne pourrait emmener devait être mise hors de service.

Les généraux Merle et Delaborde furent prévenus de la retraite des divisions d'avant-garde et de la rupture du pont ; ils eurent l'ordre de tenir leurs régimens à la caserne prêts à marcher.

Le gouverneur d'O-Porto fut informé que les divisions qui étaient sur la rive gauche faisaient retraite sur Porto, qu'elles tiendraient position en tête du faubourg, mais qu'à la nuit elles passeraient sur la rive droite, et qu'aussitôt après le pont serait détruit ;

Qu'il devait faire amener, sur la rive droite, tous les bateaux qui étaient sur la rive gauche, et les faire réunir sur un point, afin que la garde

en fût plus aisée. Cet ordre exécuté, il devait empêcher qu'aucun passage eût lieu.

On le prévint que les quatre régimens avaient l'ordre de se tenir dans leurs quartiers prêts à marcher, qu'il devait donner pareils ordres aux troupes sous son commandement, à l'exception d'un bataillon, qu'il devait porter sur le quai avec de l'artillerie, pour le service et pour protéger le mouvement des divisions d'avant-garde.

Il devait faire sortir de la ville tous les bagages, et les faire établir hors du faubourg de Vallongo.

L'intendant général fit transporter, sur la rive droite, ou distribuer ce qui avait été placé au couvent de la Serra, et ce qui existait à la manutention de la rive gauche. Il fit aussi distribuer le biscuit, verser dans la caisse du payeur de l'armée ce qu'il y avait dans les caisses publiques, et reconnaître les malades en état de suivre; le nombre des restans se trouva être de neuf cents.

Tous les soldats d'infanterie dûrent être pourvus de cent cartouches, et ceux de cavalerie de cinquante.

On fut prévenu que le quartier général s'établirait dans la nuit au faubourg d'O-Porto, route de Vallongo.

Le même jour 11, vers midi, les Anglais se présentèrent devant Grijo, avec deux mille chevaux et quinze mille hommes d'infanterie : en

même temps, la colonne du major général Hill longeait la mer, et une troisième, commandée par le général major Murray, fut dirigée sur le Douro, au-dessus d'O-Porto, pour réunir des barques.

Les généraux Franceschi et Mermet mirent leurs divisions en retraite; il y eut quelques engagemens d'arrière-garde, dans lesquels le 47e régiment, qui marchait le dernier, se conduisit valeureusement. Ces divisions prirent position en avant du faubourg de Villa-Nova, et à huit heures du soir elles commencèrent à passer le Douro. Le général Mermet eut ordre de diriger sa division à l'extrémité du faubourg sur la route de Vallongo à Amarante, où il devait la faire rester en colonne, par régiment, jusqu'au lendemain matin, pour lui faire prendre une position militaire sur deux ou trois lignes.

A deux heures après minuit le pont sauta, et les pontons désunis achevèrent de brûler au milieu du fleuve.

Le maréchal était resté sur le quai, afin de voir, par lui-même, si l'ennemi suivrait l'arrière-garde et se présenterait sur le bord du fleuve, pour forcer le passage, et chercher à s'opposer à la destruction du pont. A 4 heures $\frac{1}{2}$ du matin, il rentra à son quartier général et expédia un ordre, daté du 12, cinq heures du matin, qui contenait les dispositions suivantes :

Le général Franceschi fut chargé de garder la

côte et de former l'arrière-garde avec la brigade Reynaud de la division Merle.

Le général Delaborde était chargé de soutenir l'arrière-garde.

Le général Mermet devait, dans le jour, établir une de ses brigades à Vallongo, et deux autres à Baltar. Il lui était recommandé d'avoir, jusqu'à nouvel ordre, de fréquens partis sur sa droite pour savoir tout ce qui se passerait sur le Douro, et faire en sorte de détruire tous les bateaux dont on pourrait s'emparer.

Le général Caulaincourt devait aller s'établir à Amarante avec le 86e régiment de ligne et le 19e de dragons, et laisser le 18e entre Baltar et le pont de Paredes sur la Souza.

On recommanda aux généraux, qui étaient à Porto, de tenir la main à l'exécution des ordres donnés la veille pour que les troupes fussent dans leurs quartiers prêtes à marcher.

Par les dispositions ci-dessus tout le cours du Douro, où pouvaient se présenter les Anglais, était observé, et si l'ennemi venait à passer, ce ne pouvait être que par la faute de ceux qui étaient chargés de le surveiller et de s'opposer à son passage.

Il fut écrit au général Loison, qui n'avait pas donné de ses nouvelles depuis le 7, veille de son départ d'Amarante, pour le prévenir des événemens et du dessein qu'avait le maréchal de porter l'armée dans le Tras-os-Montes. On l'invitait

à tenir poste à Mezenfrio et Povoa-da-Ragoa, pour empêcher l'ennemi d'entreprendre le passage sur ces deux points. On lui ordonnait, dans le cas où il lui paraîtrait absolument impossible d'opérer dans le Tras-os-Montes, de revenir à Amarante et d'envoyer, au maréchal, en toute hâte, un officier pour l'en instruire et le mettre dans le cas de donner de nouveaux ordres. M. Tholozé, aide de camp du maréchal, fut chargé par lui de se rendre auprès du général Loison, et indépendamment de cette lettre, de lui donner tous les détails sur les opérations et la situation des armées.

Le pont détruit, les dispositions ordonnées pour éclairer toute tentative de passage, le maréchal put croire que la ligne du Douro était une barrière, ne pouvant être franchie qu'avec de grands préparatifs qui lui permettaient de rester en position un jour pour donner le temps au général Lorges d'opérer son mouvement sur Amarante, où il ne pouvait être rendu que le 14 ou le 15.

Vers six heures du matin, le chef de bataillon Salel prévint un général, qui était à la tête de ses troupes, que les Anglais passaient le Douro et que les maisons et les arbres empêchaient de les voir de la route : malheureusement cet officier n'avait pas toujours le talent de fixer l'attention sur ce qu'il disait; on négligea cet avis, sans doute parce que ce général avait donné des or-

dres pour des reconnaissances, et qu'il supposait que si ce qu'on lui disait eût été exact on l'en aurait prévenu.

Le bruit en parvient jusqu'au maréchal, qui envoie le capitaine Anthoine, son aide de camp, auprès du général Quesnel, pour lui donner l'ordre de vérifier, par lui-même, ce qui se passait sur le fleuve.

La maison, qu'occupait le général en chef, était située hors de la ville, sur la route de la mer. (Planche N° III.) Le site était très-élevé; de là on découvrait la rive gauche depuis le couvent de la Serra jusqu'à la mer. Les ordres qu'il avait donnés dès le 8 pour qu'on fît des reconnaissances sur la rive gauche du Douro, ceux même qu'il avait expédiés le matin, et l'emplacement des troupes, le rassurant sur un passage au-dessus d'O-Porto, il devait croire que l'ennemi, maître de la mer, tenterait un débarquement près de l'embouchure du Douro. Le maréchal était donc, sous les rapports militaires et probables, dans le lieu le plus convenable pour voir et donner des ordres.

Le gouverneur d'O-Porto vint lui rendre compte et lui dit, en notre présence, « qu'aucun passage « d'ennemi n'avait lieu, qu'on n'en voyait même « pas sur la rive opposée; et que ce qui avait « donné lieu au bruit d'un passage, c'est que « des traînards, arrivés après la rupture du « pont, avaient appelé et que l'on avait forcé

« des bateliers à aller les chercher, mais qu'il « avait défendu, sous quelque prétexte que ce fût, « de conduire des barques à la rive gauche. »

Rassuré par ce rapport, le maréchal régla, avec l'intendant, divers objets administratifs dont il n'avait pu s'occuper la veille.

Cependant le passage des Anglais sur la rive droite était réel. Le général Murray, secondé des autorités portugaises de la rive gauche du haut Douro, avait fait descendre au bac au-dessus du couvent de la Serra, tous les bateaux dont ils avaient pu disposer : il paraît même que le bac avait été laissé malgré les ordres du maréchal, et que le général Quesnel n'avait placé le bataillon de garde que sur les quais au-dessous du pont, sans le plus petit poste au-dessus. Les Anglais commencèrent à passer dans la nuit du 11 au 12. Les premières troupes se mirent dans un enclos dit le *Prado* et dans le parc de la maison de l'évêque.

S'ils eussent été reconnus lorsque le commandant Salel en donna l'avis, ce qui avait alors passé eût été facilement tué ou pris.

A dix heures et demie, le général Foy monte sur la hauteur en face du couvent de la Serra; de là, il voit sur le Douro, vis-à-vis le faubourg, des barques en mouvement, remplies de militaires qui avaient ôté leurs habits. Il remarque des hommes montés sur des murs de clôtures, faisant des signaux.

Il court à la caserne du 17e, et fait prévenir le général Delaborde. Ce général avertit le maréchal qui monte à cheval et se porte au faubourg de Vallongo. La générale bat, et les troupes qui avaient l'ordre de se tenir prêtes, furent à l'instant sous les armes.

Le général Foy, à la tête du 17e, trouve l'ennemi sur la hauteur du séminaire, à l'entrée du faubourg, entre la route de Vallongo et le Douro. Il l'attaque, et le général Delaborde arrive pour le soutenir avec le 70e à la tête duquel marchait le général Arnaud. Le combat fut des plus vifs; les généraux Delaborde et Foy furent cernés un moment et dégagés; le général anglais Paget fut de même blessé, pris et délivré. L'ennemi fut contenu et ne put s'emparer de la route. Lorsque nos troupes, attirées vers le faubourg de Vallongo, pour combattre, quittèrent le quai, des mariniers purent amener des barques de la rive droite aux Anglais, qui disposèrent bientôt de tous les bâtimens sur la rivière et ils effectuèrent divers passages dans le prolongement des quais : alors le 4e d'infanterie légère et le 15e de ligne prirent part à l'action et se battirent dans la ville.

Les habitans restèrent simples spectateurs; plusieurs témoignèrent des regrets, et il y en eut qui conduisirent, par des chemins détournés, trois compagnies formant la garnison du fort de Quejo, arrivées lorsque la ville était au pouvoir de l'ennemi.

Le général Foy fut blessé, le général Delaborde fut renversé de son cheval et eut de fortes contusions. Nous eûmes trois cents hommes tués ou pris. La compagnie d'artillerie légère, qui soutenait la retraite, ayant eu tous les chevaux de sa première pièce tués dans une rue étroite du faubourg, dut abandonner sa batterie qui ne pouvait plus passer. Dans le peu de momens qu'on essaya de débarrasser la rue, elle eut huit hommes tués.

Le combat cessa à une demi-lieue d'O-Porto. Le général Franceschi, qui soutenait la retraite, avec le général Reynaud, arrêta l'arrière-garde à Vallongo. Les deux brigades des divisions Merle et Delaborde prirent position à Baltar; la division Mermet fut sur la Souza. Le parc d'artillerie et les bagages avaient déjà passé cette rivière. On rejoignit à Baltar et Paredes la brigade de dragons Caulaincourt et le 86e régiment de ligne. Ainsi, l'armée était engagée sur la route d'Amarante, où l'on devait passer la Tamega pour se réunir aux troupes que commandait le général Loison, qui devait occuper, dans le Tras-os-Montes, les postes importans de Mezenfrio et Povoa-da-Ragoa.

L'aide de camp Tholozé parti d'O-Porto dans la matinée, arriva à quatre heures du soir à Amarante, où il trouva le général Loison qui y était rentré de la veille 11, sans avoir encore

adressé de rapport au maréchal (1) : même après avoir lu la lettre du maréchal, écrite à cinq heures du matin, il croyait inutile d'écrire; il engagea M. Tholozé à rester avec lui, parce que le maréchal devait, selon toute apparence, être en retraite sur Braga; il lui dit qu'il dirigerait dans la nuit son corps d'armée par Guimarens pour le rejoindre sur le Cavado. En vain M. Tholozé lui observa que le maréchal le croyant maître du Tras-os-Montes se retirait sur lui, qu'il n'y avait donc pas un moment à perdre pour l'en prévenir et qu'il le conjurait de garder le pont d'Amarante jusqu'au lendemain midi.

Dans ce moment, l'ennemi attaque les troupes qui étaient sur la Tamega; mais le 36e régiment, commandé par le colonel Berlier, repousse seul cette attaque. Alors M. Tholozé insiste pour son retour, et le général Loison écrivit enfin au maréchal que, parti le 8 d'Amarante, il s'était porté sur Mezenfrio; que le 9 il marcha sur Povoa-da-Ragoa, où il trouva l'ennemi occupant en force une tête de pont très-bien retranchée et garnie d'artillerie; qu'il remarqua aussi beaucoup de mouvement sur la rive gauche du Douro et un passage très-fréquent de troupes sur la rive droite;

Que le 10, il fit attaquer Povoa-da-Ragoa, mais sans succès, et que, l'ennemi augmentant à tout

(1) Il faut se reporter page 228, aux recommandations qu'on lui avait faites.

instant, et ses dispositions lui faisant craindre qu'en prolongeant le combat il n'eût de très-grandes difficultés à surmonter pour revenir, il avait dû ordonner la retraite;

Que dans cette affaire l'adjudant commandant Coisel, officier très-distingué, avait été tué; que les troupes s'étaient conduites vaillamment; qu'il avait eu quatre-vingts hommes hors de combat, et que les généraux Heudelet, Maransin et le colonel Streiffler, ainsi que lui, avaient eu des chevaux tués;

Que le même jour 10, il avait ramené son corps à Mezenfrio, et le lendemain 11 à Amarante.

Il ajoutait, qu'il était poursuivi par l'ennemi au nombre de dix à douze mille hommes; que le 36e venait de soutenir un combat très-brillant contre l'avant-garde de cette troupe, quatre ou cinq fois plus nombreuse que lui; mais que malgré cet avantage, il devait évacuer la rive gauche de la Tamega et même se retirer dans la nuit d'Amarante sur Guimarens pour éviter d'être enveloppé.

M. Tholozé partit à huit heures du soir, sur un cheval qu'il se fit prêter, croyant rejoindre le maréchal à Porto.

Arrivé à Penafiel à neuf heures, il y trouva le général Mermet, qui lui apprit l'évacuation d'O-Porto et les événemens de la journée; il écrivit de là au général Loison, pour lui faire part de la retraite de l'armée sur la route d'Ama-

rante, le suppliant de ne pas quitter sa position sur la Tamega. Il remit cette lettre à l'officier de son escorte, qu'il renvoya. (Cet officier, en arrivant à Amarante, n'y trouva ni Français, ni ennemis!)

M. Tholozé, remit au maréchal à Baltar, à une heure et demie du matin, le rapport du général Loison.

Qu'on prenne la carte, et l'on se fera une idée de la position critique dans laquelle l'abandon du pont sur la Tamega mettait l'armée, et des sentimens pénibles qui dûrent oppresser le maréchal.

A l'ouest, l'armée anglaise : au midi, le Douro : à l'est la Tamega, les corps de Silveyra, de Babesta, de Wilson, et l'armée de Beresfort, maîtresse du pont d'Amarante : au nord la chaîne des monts Santa-Cathalina, sans un seul chemin praticable pour les voitures.

Malgré soi on se reporte au silence du général français commandant, sur la Tamega, un corps de six régimens d'infanterie et d'une brigade de cavalerie. Le 10, de retour à Mezenfrio, les troupes n'ayant fait que trois lieues, et toutes n'ayant point combattu, surtout la cavalerie, ne pouvait-il pas envoyer, par un détachement, un rapport qui, une fois à Amarante, serait promptement parvenu à Porto par les postes de la brigade de dragons Caulaincourt établie entre ces deux villes pour lier les communications? Rentré à Amarante le 11, le rap-

port de ce général pouvait encore parvenir au maréchal dans la nuit, avant l'attaque des Anglais du 12, et il était encore temps de prendre la route de Braga. Quelle différence !!!

La décision du maréchal fut prompte et digne de sa réputation. Sans rassembler de conseil de guerre, ce qui eût entraîné la perte d'un temps précieux, il prit sur sa responsabilité les dispositions suivantes :

1°. L'infanterie et la cavalerie devaient prendre autant de cartouches qu'elles pouvaient en porter, le surplus devait être chargé sur les chevaux du train d'artillerie ;

2°. Les sapeurs et l'artillerie devaient prendre les outils jugés indispensables ;

3°. On devait mettre le feu à toutes les voitures du parc de bagages ;

4°. Ce qui restait d'artillerie devait être détruit ;

5°. L'armée, ainsi allégée de tout ce qui pouvait gêner sa marche, devait remonter la vallée de la Souza par un sentier pratiqué sur la rive droite (1).

---

(1) Des personnes peu instruites ont attribué la direction que l'armée suivit à des individus qui n'y ont eu aucune part. Voici l'exacte vérité.

La conception du plan appartient au maréchal ; l'armée a été dirigée dans les sentiers par un guide, et ce guide était un de ces Navarrins, qui tous les ans vont en Portugal

Les bagages, l'artillerie, la brigade de dragons Caulaincourt, le 86e régiment et une grande partie de la 2e division avaient dépassé le pont de Paredes, qu'il fallait traverser de nouveau pour reprendre le sentier.

La Souza coule rapidement dans un lit profond, garni de rochers et n'est point guéable. Il fallait nécessairement que tout ce qui était déjà sur la rive gauche repassât sur le pont, dont le défilé est encore prolongé par des maisons.

Les voitures de bagages furent détruites. L'intendant général fit prévenir les colonels d'envoyer chercher des fonds, mais deux régimens seulement en firent demander. Ne pouvant faire remettre régulièrement l'argent, il se décida à faire piller la caisse plutôt que de l'abandonner à l'ennemi, et voyant que même par ce moyen une très-petite partie était enlevée, il fit conduire le caisson près de l'artillerie qu'on devait faire sauter (1).

---

parcourir les villages pour y couper les cochons que l'on veut engraisser.

De temps immémorial on se sert de guides dans les armées, sans qu'on se soit avisé de leur attribuer le mérite des opérations. Mais ici la critique voulait déprécier!

(1) Des grenadiers du 70e, commandés par le lieutenant Langlois, servaient d'escorte au trésor; l'intendant général invita cet officier à faire prendre des fonds par ses grenadiers; l'ayant rencontré à Toro, il lui demanda

Les canons et les caissons furent placés dans une belle position, sur la rive gauche, comme pour défendre le pont. Lorsque l'armée fut engagée dans la vallée, et qu'il ne resta que l'arrière-garde à prendre le sentier, le maréchal ordonna la destruction de l'artillerie, ce qui donna lieu à deux détonations qui retentirent au loin.

L'armée suivit des chemins impraticables à l'artillerie, pour gagner les hauteurs de Pombeiro, où l'on rejoignit le corps du général Loison. De là, on se dirigea sur les hauteurs de Guimarens, où le maréchal descendit et fut rejoint pendant la nuit par la brigade du général Lorges et la garnison d'infanterie de Viana, ce qui compléta la réunion de toutes les troupes en état de marcher (1). Le général de division Lorges rendit

---

ce qu'avaient pu emporter ses soldats ; « *rien*, répondit-« il ; après avoir descendu du caisson une caisse, ils ne « purent la briser. Ils la portèrent à tour de rôle quel-« que distance, et la jetèrent ensuite pour regagner leur « régiment. »

(1) Il nous a été rapporté, qu'à Guimarens, le général L***** ayant dit, que dans la position où se trouvait l'armée, le meilleur parti à prendre était d'obtenir des conditions aussi avantageuses que celles de la convention de Cintra, le maréchal repartit avec force, « j'en connais « un autre ; que chacun fasse son devoir, comme j'en don-« nerai l'exemple, et je garantis que je ramenerai l'armée « en Espagne. »

compte qu'il avait dû laisser cent vingt malades à Viana et près de trois cents à Braga.

L'arrière-garde avait été faiblement suivie, on prit huit Anglais sur le flanc de la colonne, mais on perdit le commissaire des guerres Crouzet, qui fut fait prisonnier.

La réunion de tous les corps de l'armée était un coup de maître, la marche du lendemain fut aussi celle d'un grand capitaine. Au lieu de suivre la route de Guimarens à Braga, le maréchal, faisant encore détruire l'artillerie du corps du général Loison et de la division Lorges, gagna les hauteurs et mit en marche la colonne, en la dirigeant sur Povoa-di-Lanhozo, où s'était livré la bataille du 20 mars.

Il faisait une forte pluie et un vent impétueux; malgré le mauvais temps et les difficultés des chemins, l'armée fit une très-forte journée, et le maréchal arriva avec l'avant-garde jusqu'à Povoa-di-Lanhozo.

Le 15, de grand matin, la 4e division de dragons fit une reconnaissance sur Braga, et à une lieue de cette ville elle eut connaissance d'éclaireurs ennemis, mais nous occupions la route, l'armée anglaise était gagnée de vitesse d'un jour.

Sir Arthur Wellesley avait fait éclairer, le 13, la marche de l'armée, par le général Murray, qui s'engagea avec une avant-garde sur la route d'Amarante. Dans la soirée du 13, Wellesley fut informé que le maréchal Soult se dirigeait sur

Braga. Il partit le 14 pour cette ville, où il arriva le 15 au soir.

Le maréchal fit former toutes les divisions sur les mamelons qui s'élèvent en amphithéâtre, depuis le ruisseau de Lanhozo jusqu'au-dessus de San-Joaô-del-Rey, de manière à ce que de toute part chacun vît combien l'on était nombreux et que la perte se réduisait à l'artillerie, détruite volontairement par le défaut de routes praticables. Ce spectacle produisit un heureux effet sur le moral du soldat.

Le général en chef, prévoyant que l'armée pouvait être dans le cas de se battre à l'arrière-garde contre les Anglais, et en tête contre les Portugais, profita de la halte et du terrain pour lui donner une nouvelle organisation.

La gauche, marchant en retraite la première, fut composée de la brigade de dragons Vialannes et de la division d'infanterie du général Heudelet. Le commandement en fut confié au général Loison, au grand étonnement de l'armée.

Le centre, sous les ordres du général Bourgeat, était formé du personnel de l'artillerie et des chevaux du train, avec quelques troupes.

La droite, devant soutenir la retraite contre l'armée anglaise, était commandée en personne par le maréchal. Les divisions qui la composaient marchaient dans l'ordre suivant : la 4e division de dragons, les 3e et 2e d'infanterie, enfin la 1re d'infanterie et la cavalerie légère formant l'ar-

rière-garde, sous les ordres des généraux Merle et Franceschi qui devaient se concerter.

L'armée marcha d'après cette organisation et arriva, le 15 au soir, au village de Salamonde. On y apprit que le pont de Ruyvaens sur le Cavado était coupé et gardé par douze cents hommes ayant du canon; que depuis le matin on travaillait à détruire le Puente-Nuovo sur le Cavado, par où passe la petite route de Montalègre, et qu'il était faiblement gardé.

Le maréchal sentit qu'il n'y avait pas un instant à perdre pour s'emparer du Puente-Nuovo, l'ennemi ne pouvant tarder à attaquer l'armée, car on était surpris de n'avoir pas encore rencontré Silveyra. Depuis dix heures du matin le temps était épouvantable; à la chute du jour la pluie redoubla encore; des torrens coulaient dans les rues de Salamonde. L'obscurité était des plus profondes, circonstance favorable à une surprise. Le major Dulong fut chargé de cette honorable mission, et le maréchal lui donna un officier du génie avec des sapeurs, et le choix de cent braves pour l'accompagner.

Le major, avec sa petite troupe, parvint au pont sans avoir été entendu: le plancher du pont était détruit, on avait seulement laissé à chaque arche deux poutres; l'humidité les rendait glissantes; le torrent, au-dessus duquel elles étaient suspendues, se précipitant de rochers en rochers, ajoutait, par ses bonds, à ce que devait inspirer

d'effroi un tel passage, au delà duquel on devait trouver l'ennemi que l'obscurité ne permettait pas de voir.

Nos braves se hasardent sur les poutres, arrivent à une pile et trouvent le même moyen pour passer la seconde arche; la rivière est franchie, ils explorent les environs, découvrent le poste et l'égorgent.

Les Portugais, après avoir détruit le pont, se croyaient tellement à l'abri derrière un torrent, que la pluie rendait à chaque instant plus fort et plus impétueux, qu'ils s'étaient mis à l'abri sous une baraque de feuillage, à vingt pas du pont, près duquel ils n'avaient pas même laissé une sentinelle.

On travailla de suite au rétablissement du pont, et le 16, à huit heures du matin, il fut praticable. La colonne du général Loison le passa pour se porter au pont de Misarella, près de Villa-de-Ponte, où des Portugais s'étaient retranchés et défendaient le passage. Leurs travailleurs étaient sur le pont, ils avaient déjà détruit les parapets et ils commençaient à entamer la largeur de la voûte.

Pour arriver au pont, il fallait remonter le vallon entre un précipice au fond duquel coule la rivière, et une masse de rochers à pic au bas desquels passe le chemin qu'ils avaient obstrué par des abattis; par conséquent, on était forcé de défiler à découvert devant les Portugais, qui, retranchés par plusieurs étages, de l'autre côté

de la rivière, avaient un immense avantage. Aussi les premiers tirailleurs se retirèrent, et on prévint le maréchal de l'obstacle qu'on rencontrait, ce qui le détermina à s'y rendre.

Les généraux Loison et Heudelet se concertèrent et firent attaquer ce poste par la brigade Graindorges. Le major Dulong fut chargé de forcer ce second pont, à la tête d'une colonne, composée des voltigeurs de la garde de Paris, d'un bataillon du 15e d'infanterie légère et d'un autre bataillon du 32e d'infanterie légère.

Cette colonne s'élance au pas de charge, force le premier retranchement et les abattis, passe le pont et déloge les Portugais d'une position si avantageuse, que des militaires l'avaient jugée inexpugnable. Aussi cette affaire fit beaucoup d'honneur au général Graindorges et au major Dulong; ce dernier, deux fois dans la journée du 16, se couvrit de gloire, et assura la retraite de l'armée sur Montalègre. Malheureusement il fut du nombre des dix-huit blessés que nous eûmes; il fut atteint d'une balle à la tête; sa blessure n'était pas dangereuse et sa guérison fut prompte.

Le pont de Misarella en notre pouvoir, la colonne du général Loison continua le mouvement.

Nous fûmes frappés de la beauté du paysage : beaucoup de sites très-célèbres de l'Italie présentent un spectacle moins admirable.

La rivière de Misarella prend sa source dans la Sierra-Cabrera, dont les sommités se perdent

dans les nues : sa pente est en partie couverte d arbres, vieux enfans des siècles; au-dessus de leur verdure on voit dans plusieurs endroits s'élever des pointes de rochers. Du haut de la montagne partent les eaux qui ont creusé la vallée; tantôt coulant avec rapidité à travers les rocs, tantôt tombant en cascades, elles vont en mugissant se précipiter dans le Rio-Caldo qui descend de Montalègre à Salamonde, au-dessous duquel il se joint au Cavado.

Le pont de Misarella est d'une seule arche, d'une grande hardiesse, unissant les deux côtés de la vallée, et s'appuyant sur des masses de rochers. L'antiquité de l'édifice a donné le temps à des plantes saxatiles et sarmenteuses de prendre racine dans les joints, et de garnir de leurs feuillages les côtés et la voûte. Ce feuillage touffu cache les pierres : la nature en a disposé avec élégance les extrémités en festons ou en pointes. Par-dessous ce cadre de verdure on voit, en venant de Salamonde, deux belles cascades, point de vue fait pour exciter l'enthousiasme d'un peintre.

Sur la rive gauche sont d'énormes rochers; à droite, sur la colline, sont des champs de maïs, au milieu desquels s'élèvent de petits greniers soutenus en l'air par des colonnes.

Le fond de la vallée est fermé par la Sierra-de-Gérez, cultivée dans cette partie jusqu'au sommet, et parsemée de villages et d'habitations éparses de l'aspect le plus agréable.

Ce tableau pittoresque avait attiré notre attention, lorsque nous fûmes rappelés aux événemens militaires par le sifflement des balles, plus que par le bruit des coups de fusils que des moines et des habitans tiraient des hauteurs d'où ils voulurent descendre : une compagnie de voltigeurs les éloigna promptement.

Le maréchal, appelé au pont de Misarella pour en faire forcer le passage, s'était arrêté au delà, et laissait défiler l'armée, afin d'attendre l'arrière-garde. Quelques officiers de l'état major crurent avoir entendu le canon. Le général Ricard envoya un aide de camp porter des ordres au général Merle; mais cet officier ne put retourner à travers la colonne; il fut renversé dans le précipice, et se blessa dangereusement à la tête et au bras.

Le défilé du pont de Misarella étant plus étroit que celui de Puente-Nuovo, on était amoncelé entre les deux; les mulets et les chevaux de bâts gênaient les hommes, on leur coupa les jarrets, on les jeta dans les précipices : des désordres s'ensuivirent; les papiers et les bagages, sauvés à Penafiel, furent perdus à ce passage.

Le temps que l'on employa pour réparer le premier pont et enlever le second, ainsi que pour défiler dans un passage aussi étroit, avait exigé toute la journée. Il faisait déjà nuit, lorsque deux escadrons de la cavalerie légère et une brigade de la 1re division sortant de Salamonde, pour descendre au pont du Cavado,

furent attaqués par huit ou dix mille hommes d'infanterie ayant du canon, qui arrivèrent sur deux colonnes par la route de Braga et celle de Basto. La difficulté de se former, et l'obscurité, donnèrent lieu à quelques désordres; une trentaine de cavaliers tombèrent avec leurs chevaux dans le précipice, sans qu'on pût les secourir. Mais le général Reynaud, à la tête de six cents hommes, marche à l'ennemi aux cris de *vive France!* arrête le mouvement des Anglais, et en profite pour faire sa retraite au delà du pont du Cavado; puis il passe le pont de Misarella, et s'arrête au-dessus du village de Villa-de-Ponte. Le quartier général fut à Fénéda.

Le 17, l'armée se remit en marche : le maréchal, à la tête d'une division de dragons, gagna la hauteur à droite, pour s'assurer si le général Beresfort, commandant les Portugais, ne se dirigeait point sur Montalègre; il n'y avait pas d'ennemis. L'on arriva à Montalègre, petite ville à deux lieues de Fénéda, sur la frontière de Portugal : cette place a été anciennement fortifiée. Le général en chef s'y arrêta, et fit pousser le général Loison jusqu'au défilé de Corticos. Il envoya une reconnaissance sur la route de Werin, et il plaça le 47e régiment sous les ordres du général Franceschi, commandant l'arrière-garde.

Le 18, l'armée prit le chemin d'Allaritz, et sortit du Portugal pour entrer en Espagne par la Galice. Le pays est plus ouvert; il y a beaucoup

de villages dans lesquels on trouva du pain, de la farine, des légumes et des pommes de terre : le soldat parut content.

On passa à gué la rivière de Salas : deux mille hommes d'infanterie anglaise et trois à quatre mille chevaux y rejoignirent notre arrière-garde, qui fit si bonne contenance, qu'elle les arrêta. Le corps du général Loison arriva à Allaritz; mais l'armée dut bivouaquer sur les monts Peñama : la nuit qui nous surprit était si profonde, qu'on ne pouvait reconnaître la route. On avait fait dans la journée dix lieues de France; il tombait une petite pluie très-froide, quoique nous fussions au 18 mai et au 42e degré, et il ne s'y trouva point de bois pour allumer des feux. La montagne n'était couverte que d'une bruyère à épines qu'on ne pouvait arracher avec les mains, et qui ne résistait pas assez pour être coupée avec le sabre.

Le 19, on descendit de bonne heure à Allaritz; le maréchal y apprit que la droite de l'armée anglo-portugaise, forte de trente à quarante mille hommes, était à Chaves, et qu'elle avait ordonné de préparer des vivres à Werin, à Jinzo, et avait envoyé des ordres jusqu'à Allaritz. Le même jour l'on arriva à Orense : l'arrière-garde s'arrêta dans la plaine entre Toran et Séjalbo, et la division Delaborde fut placée à Séjalbo pour la soutenir.

Le 20, il se présenta trois cents chevaux an-

glo-portugais : le général Franceschi fit aussitôt ses dispositions pour les recevoir. S'apercevant qu'ils ne faisaient point de préparatifs d'attaque, il marcha sur eux, afin de connaître ce qui les suivait. Cette cavalerie se retira, et l'on fut assuré que ce n'était qu'un corps détaché, pour observer la marche de l'armée française, par sir A. Wellesley, qui, depuis le 18, était à Montalègre.

Les habitans d'Orense ne s'enfuirent point : la conduite qu'on avait tenue en allant en Portugal les rassurait pleinement.

Des quarante-trois malades que les officiers de santé avaient jugés intransportables, seize étaient décédés : les autres avaient été emmenés prisonniers par le général espagnol Carrera.

D'Orense, l'armée pouvait remonter la vallée d'Ores, et arriver promptement dans le royaume de Léon et la Castille; mais le maréchal Soult apprit par les habitans que le maréchal Ney, avec une division, avait pénétré dans les Asturies; que son absence momentanée ayant ranimé l'espoir des généraux espagnols, le général Carrera s'était porté, avec sept à huit mille hommes, à Vigo, où des Anglais devaient débarquer; que, d'un autre côté, le général Mahy, ayant réuni à ses troupes seize à dix-huit mille insurgés, assiégeait Lugo, qui n'est point une place forte, et n'a qu'une chemise d'un mur gothique.

Ces nouvelles confirmèrent le maréchal Soult

dans la détermination de se réunir au 6e corps, en marchant sur Lugo, dont il ferait lever le siége (1).

L'armée séjourna le 20 à Orense; elle en partit le 21, et marcha jusqu'à Chantada.

Le 22, on fut à Gutin; mais le général en chef avait fait précéder l'armée par un détachement qui devait le jour même pousser jusqu'à Lugo, pour reconnaître l'ennemi, s'il en faisait encore le siége, et chercher à donner à la garnison avis de sa marche.

Le 23, en partant de Gutin, l'officier envoyé en avant revint, annonçant que les Espagnols, sur le bruit de notre marche, avaient levé le siége; il remit au maréchal les bulletins de la grande armée, qui contenaient les victoires remportées à l'ouverture de la campagne d'Allemagne de 1809. On se retrouvait en communication avec la France : la jonction était faite avec le 6e corps; la joie circulait avec les nouvelles.

Nous entrâmes le 23 dans Lugo, où commandait le général Fournier. La garnison était composée du 15e régiment de dragons, de deux bataillons du 69e régiment, d'un bataillon du 76e, et de quelques pièces de canon de campagne du 6e corps.

(1) Cette résolution fut blâmée par le parti de la censure: selon lui, le sixième corps devait se tirer seul d'affaire, l'armée anglaise ne manquerait pas de nous précéder en Castille, et alors, disait-on, plus de retraite.

Le corps espagnol qui les bloquait, réduit à plus de moitié par les désertions, se retira sur Mondonedo.

Le maréchal Soult s'empressa de rétablir les communications avec la Corogne, pour y prendre des munitions et de l'artillerie. S'il avait détruit les siennes en Portugal, pour réparer ses pertes, il n'avait qu'à puiser dans les arsenaux qu'il avait conquis dans sa campagne de Galice, et envoyer à la Corogne des officiers pour choisir, et les chevaux du train pour atteler aux voitures.

La retraite que l'on venait de faire, mérite, certes, d'être placée à côté des plus célèbres : la marche victorieuse de l'armée sur Porto était digne des plus grands éloges. L'armée n'avait point capitulé : comment se fit-il que, dès le second jour de notre arrivée à Lugo, des critiques amères, mêlées à d'infâmes calomnies, circulèrent contre le maréchal, qui n'était entré en Portugal que par ordre, et à qui nous devions d'en être sortis libres?

Nous ne lèverons point le voile qui semble encore couvrir la source d'une aussi noire ingratitude; mais nous dirons : l'expédition n'a pas réussi,

1°. Parce que l'armée était trop faible;

2°. Parce que cette faiblesse, appréciée par ceux qui avaient déjà été en Portugal, a ôté à plusieurs la confiance, et qu'ils ont communiqué leurs craintes;

3°. Parce que la division du général Lapisse et le 1er corps, qui devaient coopérer et agir efficacement, si le maréchal Soult, parvenu à Porto, rencontrait des obstacles, et, certes, il en a éprouvé de grands, n'ont pas exécuté, par le manque de nouvelles, la partie du plan général, auquel ils étaient appelés à concourir.

La retraite précipitée d'O-Porto, la perte de l'artillerie et des équipages, ont été occasionnées par le silence du général commandant le corps dans le Tras-os-Montes, et par l'inexécution des ordres donnés pour observer les rives du Douro.

Ce n'est donc pas au maréchal Soult qu'on peut adresser des reproches sur le revers éprouvé par l'armée d'expédition, dans l'exécution d'un plan qu'il n'avait ni proposé, ni approuvé.

Mais, ce qui lui appartient bien, c'est, après qu'il eut reçu l'ordre d'expédition, d'avoir promptement réuni et disposé les faibles moyens qu'on lui donnait; de s'être avancé vers les frontières du Portugal, au milieu de l'insurrection espagnole, ayant en tête l'armée de la Romana, qu'il disperse; de battre et d'éloigner le général Silveyra qui défend Chaves, la première ville forte du Portugal, dont il oblige le commandant à lui ouvrir les portes trente-six heures après l'arrivée des Français devant ses remparts; de passer sans perte, en battant l'ennemi, les défilés de Ruyvaens; d'arriver au pied du mont Adaufé,

de diminuer par de sages dispositions l'avantage des hauteurs qu'occupait l'ennemi, de le vaincre, et de lui imprimer une grande terreur, un grand respect pour les armes françaises ; de se montrer humain et religieux à Braga ; de marcher rapidement sur Porto, en forçant la ligne de l'Ave ; d'enlever un camp retranché dans des positions inexpugnables, défendu par une artillerie immense et une armée quatre fois plus forte que la sienne ; forcé de s'arrêter pour délivrer la garnison de Tuy, d'en profiter pour prendre les places fortes du nord de la province, pour affaiblir la haine contre le nom français, et avoir avis de la marche de la division Lapisse et du 1er corps ; attaqué par cent mille hommes, abandonné des corps qui doivent l'aider, contrarié dans ses dispositions, prévenu tardivement que sa route de retraite est occupée par de nombreux ennemis, il ordonne sans conseil la destruction de l'artillerie et de toutes les voitures ; sourd à toute idée de capitulation, il ne dirige pas seulement, il entraîne à travers les montagnes l'armée hors du Portugal, parvient en Galice, fait fuir les insurgés qui assiégent une garnison française dans Lugo ; entre dans cette place, ordonne le dénombrement de l'armée, et il se trouve dix-neuf mille sept cent treize combattans, sans canons à la vérité, mais c'est nous qui les avons détruits, après en avoir brisé huit fois plus à l'ennemi, et l'envoi en France de trente-neuf drapeaux pris

aux Espagnols et aux Portugais, sont les trophées irrécusables des victoires de l'armée d'expédition de Portugal.

Quel magnanime spectacle de talens et de haut courage! On voit le maréchal Soult grandir en raison des difficultés, et se placer toujours au-dessus des circonstances. Infatigable, son séjour à Lugo est un travail continuel. Il rend compte au gouvernement de la campagne, fait valoir les services des militaires et des administrateurs qui se sont signalés, sollicite pour eux des distinctions et de l'avancement; mais ce rapport inconnu du public (1), qui n'a peut-être pas été lu de Na-

(1) Pour donner une idée de ce rapport, nous joignons ici quelques paragraphes, que nous avons pu copier, pendant le peu d'instans qu'il nous a été communiqué :

EXTRAIT.

Un article particulier est dû à l'artillerie pour les services constans qu'elle a rendus, soit dans les combats, soit pour vaincre les difficultés, en apparence invincibles, que sans cesse nous avons rencontrées, soit en reproduisant de nouveaux moyens. En partant de Tuy, nous ne pûmes emporter que 500,000 cartouches d'infanterie et 3,000 coups de canon; la plupart de nos munitions étaient dans des caisses sur des voitures du pays. Les combats continuels que pendant la marche nous eûmes à soutenir, et la perte de quelques voitures auraient épuisé ces faibles ressources, avant que nous ne pussions, par une grande affaire, en conquérir de nouvelles, si pendant les nuits et dans les séjours on n'eût converti à la hâte en cartouches, toute la poudre et le plomb que les ennemis abandonnèrent à Cha-

poléon, reste sans effet : les services, les belles actions de tant de braves demeurent sans récompense.

---

ves, à Braga, et dans leurs redoutes, ainsi que les munitions qu'ils avaient cachées dans leurs maisons, et celles qu'on trouvait sur les prisonniers. Sans doute c'était fort peu de choses en comparaison de nos besoins; mais les consommations étaient telles et les moyens de remplacement si éloignés qu'un paquet de cartouches était sans prix. Le 29 au matin, nous n'avions que 200,000 cartouches, la plupart des régimens en demandaient, et la bataille était inévitable; cette situation eût suffi pour mettre dans la nécessité de vaincre : d'autres travaux, non moins pénibles, occupaient aussi l'artillerie ; à chaque instant dans les marches les voitures étaient arrêtées par les difficultés des chemins, souvent la voie était trop étroite, et il fallait l'élargir en coupant à pic des portions de rochers, en faisant abattre des maisons; les canonniers se livraient à ces travaux avec un zèle infatigable et parvinrent à tout amener, même partie des bouches à feu prises depuis Chaves : ainsi l'artillerie fut constamment en mesure, et quoique délabrée, elle arriva avec tous ses moyens à Porto, où elle s'occupa sans relâche de ses réparations.

Ces résultats sont dus au général Dulauloy, qui n'a négligé aucuns soins pour les obtenir; le général Bourgeat et le colonel Fontenay l'ont parfaitement secondé; les aides-de-camp Pressac, Capelle et Guerrier, le chef de bataillon Hulot, les capitaines Dalimier, Patenaille, Colin et Noblet, généralement tous les officiers, sous-officiers et soldats ont fait tout ce qu'on pouvait attendre de gens d'honneur.

Un détachement de la deuxième compagnie du quatrième bataillon de sapeurs, capitaine Philippon du sixième corps, et un détachement de la neuvième compagnie du même

Cependant, à peine l'armée, qui reprend la dénomination de 2e corps, aura-t-elle eu quelques instans de repos, que nous verrons le maréchal reprendre l'offensive, et mettre, avant trois mois, le général anglais dans une position au moins aussi critique que celle où était l'armée française à Baltar, après sa sortie d'O-Porto.

---

bataillon, lieutenant Tristondan, favorisèrent beaucoup l'artillerie en réparant les chemins, en rétablissant les ponts, souvent même sous le feu de l'ennemi. Dans un de ces engagemens, le capitaine du génie Boulanger, officier distingué, fut blessé.

Je rendrai aussi, à l'administration de l'armée, le tribut d'éloges qu'elle a mérités; l'ordonnateur en chef Le Noble, auquel j'ai fait remplir les fonctions d'intendant général en Portugal (1), le commissaire des guerres Crouzet, et le commissaire Flandin, chargé du service des hôpitaux, n'ont rien négligé pour assurer les divers services, et ils ont souvent réussi au delà de toute espérance. Le service de santé s'est bien fait malgré le grand nombre de malades et de blessés que nous avons eus. M. Chappe, chirurgien principal que j'ai chargé en chef du service, M. Moquot, chirurgien principal, et MM. Maillard et Bourdette, médecins principaux, ainsi que tous les chirurgiens des ambulances et des régimens ont constamment prodigué leurs soins avec succès.

---

(1) Cet ordonnateur, l'un des plus anciens du corps, n'a pas été compris dans l'inconcevable organisation de l'intendance militaire, faite en 1817. Pendant l'impression de ces mémoires, il a paru une nouvelle organisation qui le place dans un cadre auxiliaire à la suite.
(Note de l'éditeur.)

CHAPITRE IX.

Séjour à Lugo. — Emprunt. — Entrevue des maréchaux Soult et Ney; plan arrêté entre eux. — Reprise de l'offensive. — Marche vers la frontière Nord-Est du Portugal. — Mouvement contre l'armée de la Romana et les insurgés. — Punition exemplaire du village de Castro-de-Caldelas. — Arrivée du deuxième corps à Puebla-de-Sanabria. — Départ du général Franceschi pour Madrid. — Son arrestation par les Guerillas-del-Capucino, sa captivité, sa mort au moment d'être délivré. — Arrivée du deuxième corps à Zamora. — Passage de l'Elza; le maréchal Soult y reçoit une dépêche de Napoléon, qui ajoute à son commandement celui des cinquième et sixième corps, avec ordre de marcher contre l'armée anglaise et de la forcer à quitter le continent.

L'ARMÉE était arrivée à Lugo par une marche forcée. En 12 jours elle avait parcouru quatre-vingts lieues par un temps affreux, franchissant des chaînes de montagnes sur les traces des chevriers, et des torrens, par les succès d'une audacieuse bra-

voure. Le peu de biscuit distribué avant le départ avait à peine suffi pour entretenir l'existence. La chaussure était usée. Il fallait donc du repos et une bonne nourriture pour réparer les forces du soldat ; des souliers pour qu'il pût se remettre en route. La longueur des marches, les mauvais chemins avaient fatigué les chevaux, qui souffrirent surtout du manque de grains et de fers. On fut contraint d'en abandonner par ce dernier motif.

Le maréchal fut prévenu par l'ordonnateur en chef Le Noble, que les magasins de la garnison de Lugo suffiraient à peine à l'armée pour deux jours et qu'il n'y avait point de denrées, point de bestiaux en ville, ce qui exigeait d'envoyer des détachemens pour en lever dans la campagne, ou de se procurer de l'argent pour tenter la cupidité des habitans, malgré les défenses et les menaces que leur faisaient les généraux espagnols. Le même rapport annonçait que l'hôpital, qui contenait déjà cent quarante-un malades du 6e corps d'armée, était insuffisant pour ceux que nous traînions à notre suite ; qu'enfin d'autres dépenses urgentes exigeaient qu'on s'empressât d'y pourvoir.

Le maréchal jugea que, dans l'état d'insurrection de la Galice, de simples détachemens seraient insuffisans, qu'il faudrait de fortes colonnes, et que les troupes étaient trop fatiguées pour y être employées.

Cependant on était sans argent, et la ville de Lugo, n'ayant pu payer sa quote-part de la contribution mise sur la province pour l'entretien du 6e corps, il y avait impossibilité de s'adresser à elle pour suppléer au vide des caisses.

Cette position embarrassante détermina le général en chef à ouvrir un second emprunt qui produisit 124,905 fr., somme bien modique comparée aux besoins, mais qui fut d'un grand secours par le sage emploi qu'on en fit. Les troupes se reposèrent et furent alimentées.

On fit venir de la Corogne quelques centaines de paires de souliers, envoyées par le grand quartier général au deuxième corps, et qui étaient arrivées en Galice, après notre départ pour le Portugal. Ce secours était trop faible; on ne pouvait dans le pays se procurer des souliers dont se passent la plupart des Galiciens, qui portent des expardilles, espèce de brodequins faits de cuirs non tannés. Cet usage qui était un obstacle à ce qu'on trouvât des ouvriers et des matières pour des souliers, donna au maréchal l'idée d'engager les soldats à employer pour chaussure le même moyen; et il ordonna à l'administration de remettre aux régimens les cuirs des bestiaux, qui seraient abattus pour l'armée.

Le maréchal Soult désirait le retour du maréchal Ney pour se concerter avec lui sur les opérations à exécuter; il était instruit que l'armée anglaise n'avait point dépassé Montalègre,

on disait même qu'elle avait repris le chemin d'O-Porto, de Coimbre et d'Abrantès.

En effet, sur l'avis que le maréchal Victor était revenu, le 14 mai, à Alcantara, et qu'une de ses reconnaissances s'était avancée sur la route d'Abrantès, sir A. Wellesley avait rétrogradé vers le Tage, dont il ne se fût pas éloigné, si on lui eût constamment donné des inquiétudes sur Lisbonne, ainsi que le portait le plan général.

Enfin le marechal Ney arriva à Lugo, revenant des Asturies, où il avait fait une brillante campagne, concertée avec les généraux Kellermann et Bonnet. Les deux maréchaux se firent part de leurs opérations, et de la situation présente des deux corps. Ils recueillirent autant de renseignemens qu'il leur fut possible sur l'état du pays, sur les forces et la position des ennemis.

La Romana, battu dans les Asturies, en était sorti par le mont Quadro, et traversant la grande route d'Astorga à la Corogne, puis la Sierra-Orribio, il était descendu en Galice par la vallée du Cabe, se dirigeant sur Mont-Forte-di-Lemos.

Dans la basse Galice, un corps commandé par le général Llerano, prenant le titre de général en chef, et ayant sous lui Morillo et Carrera, communiquait à Vigo avec des bâtimens anglais, et semblait menacer Santiago et les cantonnemens de la division Marchand du 6e corps.

Ces renseignemens étant confirmés par diverses voies, les maréchaux convinrent, le 29 mai :

1°. Que le maréchal Ney agirait contre le corps espagnol des généraux Llerano, Morillo et Carrera, et qu'après les avoir battus et s'être emparé de Vigo, il enverrait une colonne sur Orense.

2°. Que le maréchal Soult se porterait contre la Romana, dans la vallée du Sil, qu'après l'avoir dispersé il se dirigerait sur Puebla-de-Sanabria, observant les débouchés du Portugal, menaçant d'y rentrer, se mettant en communication avec le 6e corps par Orense, et avec le 1er corps par Zamora.

Ces dispositions arrêtées, le maréchal Ney se rendit à la Corogne, et le maréchal Soult n'attendit pour se mettre en mouvement que l'arrivée de l'artillerie et des munitions qu'il avait envoyé chercher dans cette place (1).

Ayant eu communication des ordres de Napoléon pour envoyer en France les cadres des derniers escadrons des régimens de cavalerie, le maréchal Soult fit partir pour la France, non-seulement les cadres, mais encore les cavaliers démontés, et plusieurs officiers blessés ou malades, qui ne pouvaient être soignés à la suite d'une armée aussi active. Le général de division Ques-

(1) Il ne s'y trouva que très-peu d'artillerie de campagne en état de nous servir.

nel eut le commandement de cette colonne destinée à se rendre en France (1).

Le maréchal chargea le général Bigarré, aide de camp du roi Joseph, de porter à son souverain des dépêches dans lesquelles il lui faisait part des dispositions convenues avec le maréchal Ney, et lui demandait de faire parvenir à Zamora ou Puebla-de-Sanabria, de l'artillerie, des fonds, des effets d'habillemens et d'équipemens, dont le 2e corps avait un besoin si pressant.

On forma un dépôt d'hommes ayant encore besoin de quelques jours de repos, dont le commandement fut confié au général Rouyer.

Il fut laissé dans les hôpitaux sept cent soixante-huit malades, et il fut mis par l'ordonnateur en chef une somme de 12,000 francs à la disposition du commissaire des guerres de la place, pour faire face au service des hôpitaux.

L'adjudant commandant Desroches fut chargé de réunir dans un dépôt les hommes sortant des hôpitaux pour les conduire ensuite à Zamora.

---

(1) Cette colonne, forte d'environ onze cents hommes, composée en majeure partie de cavaliers démontés, fut observée et harcelée dans le trajet des montagnes par l'arrière-garde de l'armée de la Romana, auquel se joignirent les habitans. Il fallut même qu'elle se fît jour à travers l'ennemi et forçât le passage d'un pont dont il s'était emparé et qu'il avait commencé de couper. Elle y eut plusieurs hommes tués ou blessés. Après Astorga elle ne fut plus inquiétée.

L'ordonnateur en chef renvoya quelques administrateurs et les mit à la disposition de M. Denniée, intendant général des armées en Espagne.

Le maréchal sachant qu'il devait passer par des chemins impraticables à l'artillerie ordinaire de campagne, ne destina que les pièces de montagnes à suivre les mouvemens de l'armée.

Le général Loison eut encore le commandement d'une avant-garde, composée de la brigade de la division Lorges et de la division d'infanterie Merle, avec des pièces de montagnes et un détachement de sapeurs. Ce général partit le 1er juin de Lugo, dans la direction de Mont-Forte. Les autres divisions avec le grand quartier général se mirent en mouvement le 2 pour suivre l'avant-garde.

Le premier jour, le général Loison s'arrêta et prit position sur les deux rives de la Neyra.

Le 2, il passa la Sierra Cornovado et s'établit à Noceda et Rubian.

Le 3, il arriva à Mont-Forte.

Le grand quartier général, dès la première marche, poussa jusqu'à Rubian, et le second jour arriva à Mont-Forte avec l'avant-garde.

Les villages par lesquels nous passâmes étaient déserts; la petite ville de Mont-Forte-di-Lemos, était abandonnée par ses habitans, à peine en était-il resté une dixaine.

La Romana avait passé le Sil : le maréchal envoya sur tous les points de passage sans qu'on

pût atteindre son arrière-garde. Il avait passé aux bacs de Torbeo, Paradela, Gudin et San-Estevan, faisant détruire ensuite les bateaux.

L'armée s'arrêta quelques jours à Mont-Forte et dans ses environs, entre le Miño et le Sil. La division Merle, à l'Est, sur la route du Val-d'Ores, occupait, par un fort détachement, le pont sur le Lor.

La division Mermet, en avant de Mont-Forte, ayant ses avant-postes sur le Sil.

La 3e division à Mont-Forte.

La 4e en arrière de cette ville.

Les divisions de cavalerie entre les divisions d'infanterie.

Toutes les recherches pour trouver un gué afin de passer le Sil, furent inutiles. On n'en fit pas moins plusieurs démonstrations annonçant l'intention de passer, et le maréchal répandit le bruit de sa marche sur Orense.

Pendant ce séjour le temps fut beau, les troupes reçurent des vivres et du vin.

En arrivant à Mont-Forte, on avait trouvé un petit hôpital contenant trois Français du 6e corps, et quarante soldats de la Romana. L'ancien bâtiment des jésuites fut converti en hôpital, où il entra cent trois Français. En partant, il s'en trouva sept, dont un du 6e corps, trop malades pour être transportés, et qui furent confiés aux soins de l'alcade.

Le 11 juin, l'armée, à l'exception de la 4e di-

vision d'infanterie, et de la brigade de dragons Marisy, se mit en marche pour remonter le Sil jusqu'à la montagne que cette rivière a percée et qui lui donne, ainsi qu'au village qui en est voisin, le nom de Monte-Furado. Le général Loison formait l'avant-garde avec son corps; les 2e et 3e divisions d'infanterie suivaient dans l'ordre de leurs numéros.

Le général Loison après avoir passé le Lor, reconnut que les habitans des villages de la rive droite du Sil s'étaient armés et couronnaient les crêtes des contre-forts des monts Courel, qui s'avancent jusqu'au Sil, tandis que ceux de la rive gauche s'étaient postés près de la rivière sur des points d'où ils découvraient le chemin qui, dans divers endroits, passe le long du Sil.

Les ennemis placés sur les deux rives tirèrent dès qu'on fut à portée. L'avant-garde s'avança d'abord sans faire feu; on plaça ensuite des pelotons pour riposter, mais sans rien engager. Cette sécurité des Français en imposa à l'ennemi de la rive droite, et ils commencèrent leur mouvement de retraite. Les 2e et 4e régimens d'infanterie légère furent chargés de les poursuivre.

Mais plusieurs Français ayant été blessés par les insurgés de la rive gauche, qui se fiaient sur ce que le Sil n'était point guéable, on gravit à mi-côté le contre-fort pour les éviter.

Parvenu sur la montagne, on aperçut deux lignes d'insurgés en position sur la route de Cas-

tille, entre le Rio-Guiroja et le Rio-Soldon. Dès que ces ennemis virent le mouvement des compagnies de voltigeurs, qu'on envoyait pour les attaquer, ils se divisèrent en deux corps; l'un se retirant par le flanc droit, remonta par Benedello, vers la cime de la Sierra-Faro, l'autre descendit par le flanc gauche, vers le Sil. Le général Loison arrêta l'avant-garde sur la croupe du mont Guiroja, s'éclairant dans toutes les directions.

Dès que la nuit fut venue, le capitaine du génie, Calmet, s'approcha du Sil avec des sapeurs, pour chercher un gué. Ce fut en vain.

Le 12, à la pointe du jour, l'avant-garde se mit en mouvement, et continua de marcher sur Monte-Furado. On fut obligé de quitter un moment la route, et de gravir à mi-côte, les ennemis de la rive gauche harcelant l'armée par une fusillade assez vive. Pour passer le Soldon, il fallut venir sur le pont, et suivre forcément le chemin pendant l'espace de cent cinquante toises, à vingt pas du Sil. Les insurgés s'étaient avancés en tirailleurs à la pointe de Pineyra; on plaça des voltigeurs pour leur riposter et les éloigner. Nous eûmes quelques blessés; le général Merle eut un cheval tué sous lui; dans le groupe de l'état major général du maréchal, deux ordonnances et trois chevaux furent blessés.

A trois heures de l'après-midi, on arriva à la jonction de deux chemins, dont l'un continue sur la rive gauche du Sil, l'autre prend à droite,

passe sur le monticule percé par cette rivière, qui en tire le nom de *Monte-Furado*, descend pour traverser son ancien lit, et par beaucoup de rampes, atteint le haut de la montagne très-élevée de la rive gauche, au sommet de laquelle est un plateau, se prolongeant jusqu'au pied de la grande chaîne qui forme, à l'Est, la frontière de la Galice et la sépare de la Castille.

Une masse d'Espagnols occupait le Monte-Furado : le 4e d'infanterie légère, soutenu par le 15e de ligne et le 15e de dragons fut chargé de les attaquer.

L'ennemi quitta le Monte-Furado, et gravit la montagne au delà de l'ancien lit du Sil. Le général Reynaud, avec sa brigade et la cavalerie qui la soutenait, suivit l'ennemi, l'atteignait sur le plateau en avant du village de Larouco, le culbuta, et lui tua du monde; la cavalerie surtout lui fit beaucoup de mal. L'avant-garde se rallia à Larouco. La cavalerie légère et les autres divisions prirent position au village de Monte-Furado et aux environs, sur la rive droite du Sil.

Le 13, le général Loison reçut dans la matinée l'ordre de s'emparer du pont de Bibey, de marcher sur Puebla-de-Tribes, de faire occuper le pont sur la Navea, et de pousser son avant-garde sur la route d'Orense jusqu'à El-Burgo.

Le général Delaborde avec sa division et la brigade Caulaincourt, continua de remonter la rive

droite du Sil, pour aller s'établir à la Rua avec l'ordre de nettoyer d'ennemis tout le Val-d'Ores jusqu'au pont de Domingo-Flores.

Le général Franceschi, avec sa division de cavalerie et le 47e régiment, traversa Larouco et fut prendre position à Bollo, d'où il devait envoyer des reconnaissances sur la Gudina par Viana, et au passage ou Porto de la grande chaîne de montagnes.

Le grand quartier général vint s'établir à Larouco avec la 2e division, ainsi placé au centre de l'armée.

Le général Heudelet était resté à Mont-Forte-di-Lemos avec sa division et la brigade de dragons Marisy, pour attendre la colonne que le général Rouyer amenait de Lugo. Cette colonne ayant rejoint, le général Heudelet partit le même jour, 13, de Mont-Forte pour Monte-Furado, où il arriva le 15, et reçut l'ordre de s'y arrêter.

Le général Loison parvenu à la vallée de la Bibey, trouva l'ennemi disposé à empêcher le passage de la rivière. La nature du terrain lui donnait pour cela les plus grands avantages. La rivière coule entre deux montagnes presque à pic; il fallait descendre au pont par cinq rampes, toujours exposé au feu de l'ennemi posté sur l'autre rive derrière des rochers, et dans le creux des zigzags du chemin. Le pont était barricadé et on travaillait à le couper. Quatre mille hommes défendaient cette position, et se composaient

d'un détachement de l'armée de la Romana et de paysans armés.

Vingt-cinq dragons qui arrivèrent des premiers, mirent pied à terre et engagèrent une fusillade qui s'augmenta par l'arrivée d'une compagnie de voltigeurs et du détachement des sapeurs. Mais la brigade Sarrut, composée du 2e d'infanterie légère et du 36e de ligne, fut chargée de forcer le passage. Alors le feu de l'ennemi ne fit qu'accélérer la marche des Français, qui coururent au pont. Le capitaine des voltigeurs Constade, franchit la barricade; sa compagnie l'imite. Le capitaine du génie, Calmet, fait déblayer le pont par les sapeurs; la colonne passe le pont; les Espagnols fuyent, et l'on gravit sans obstacle la rive gauche. Parvenu sur le plateau on poursuit l'ennemi au delà du pont de la Navea, et le corps prit position au village de Pineyro et à Puebla-de-Tribes, laissant un bataillon au pont de la Bibey pour le garder.

Nous eûmes dans cette affaire, qui présentait de grands obstacles, quatre soldats du 2e régiment tués et quinze blessés, au nombre desquels était le brave capitaine Constade et quelques dragons. Le général Merle eut son cheval tué, on perdit aussi plusieurs chevaux de dragons.

Le 14, le général Loison fit ses dispositions pour exécuter les ordres qu'il avait reçus de punir les habitans de la vallée de San-Clodio, qui, de la rive gauche du Sil, avaient continuellement

tiré sur l'armée, tandis qu'elle passait de l'autre côté de la rivière, et de faire aussi un exemple en brûlant le village de Castro-de-Caldelas, dont les habitans avaient, dans le mois de février, massacré quatre-vingt-cinq chasseurs du 15e régiment appartenant au 6e corps.

Une brigade fut à Castro-de-Caldelas; n'y trouvant point d'habitans, on réunit au pied d'un poteau ce qu'on put trouver des dépouilles des chasseurs, et après avoir tracé sur un placard les motifs de cette vengeance, on mit le feu au village.

Le général Loison passa la Sierra Cabana et descendit dans la vallée de San-Clodio. On incendia les maisons abandonnées; le général conserva celles des habitans qui vinrent se soumettre et jurer de se mieux conduire. Il revint ensuite à Puebla-de-Tribes par le chemin de Pineyra, passant ensuite par San-Juan-del-Rio, Moroas et Ponte-Navea.

Le 16, le général envoya une forte reconnaissance sur la route d'Orense à Villarino-Frio: l'officier qui la commandait avait pour instruction d'envoyer un détachement aussi près que possible d'Orense, et de faire en sorte de se procurer des nouvelles de la Romana. Celles qu'on recueillit portaient qu'il en était parti précipitamment se dirigeant par Jinzo.

En effet, la Romana craignant d'être attaqué avant d'avoir été rejoint par le corps espagnol

de la basse Galice, ou de se trouver, après leur réunion, pressé entre les maréchaux Soult et Ney, se décida à marcher vers la Gudina, pour faire sa jonction avec Chiavaria, qui commandait dans l'arrondissement de Sanabria un corps de 6,000 hommes.

Le général Franceschi qui, comme nous l'avons dit, était à Bollo, envoya le 17 une reconnaissance jusqu'à Gudina, y rencontra une première avant-garde, et eut avec elle un engagement.

Le 18, un parti espagnol de cinq cents chevaux vint en reconnaissance sur la gauche de Bollo, et l'on apprit en même temps que Chiavaria était arrivé avec cinq mille hommes au village de Porto, l'un des passages de la grande chaîne de montagnes.

Le maréchal, sans doute, pour prévenir la jonction des deux corps espagnols, ou pour empêcher que la Romana s'emparât du Portilla, second passage des montagnes, fit partir toute l'armée de ses cantonnemens le 19. Le général Loison dut se porter par la rive gauche de la Bibey dans la vallée de Conso. Les autres divisions furent dirigées sur Viana.

L'avant-garde se mettait en route lorsqu'on aperçut le détachement de cinq cents chevaux qu'on avait vu la veille. On marcha sur lui, il se retira avec tant de célérité, qu'il fut impossible de l'atteindre. On le poursuivit jusqu'à Viana,

que l'ennemi venait d'abandonner pour passer sur la rive gauche de la Bibey.

Les Espagnols étaient en position sur les hauteurs de la rive gauche en avant du village de Pinza, gardant le pont sur la Bibey et paraissant vouloir se défendre.

On n'apercevait qu'environ deux mille hommes, mais il était trop tard pour commencer une attaque sérieuse, et quelques habitans restés dans la ville s'accordèrent à dire que la Romana était venu la veille à Viana, où il avait ordonné, ainsi qu'à tous les villages de l'arrondissement, de préparer des subsistances pour son armée, qui allait être renforcée d'Anglais et de Portugais : que ses troupes étaient en ce moment campées entre Viana et la Gudina : qu'il avait le projet de nous attaquer de front, tandis que le corps de Chiavaria, qui était dans la Sierra Porto, manœuvrerait sur notre gauche et nos derrières.

On fit pendant la nuit des préparatifs pour passer la Bibey et déloger les deux mille hommes qui étaient sur les hauteurs de la rive gauche, pour reconnaître ensuite l'armée de la Romana, que le maréchal paraissait décidé à attaquer, quelle que fût sa force.

Le 20, on ne vit plus d'ennemis au pont de la Bibey, ni sur les hauteurs. Le général Franceschi passa la rivière avec sa cavalerie et le 47^{e} de ligne, pour suivre l'ennemi et reconnaître l'armée de la Romana.

Le général Loison parti de Puebla-de-Tribes la veille, en même temps que les autres divisions quittaient leurs cantonnemens, avait remonté la rive gauche de la Bibey, et suivant ses instructions, était venu au pont de Las-Hermitas, pour communiquer avec la brigade Caulaincourt; il en profita pour renvoyer la pièce de 4 roulante, qui ne pouvait passer par le sentier qui devait le conduire à Conso, où il arriva sans obstacles le 19 au soir.

Le 20, des reconnaissances faites dès le point du jour, s'étant assurées que l'ennemi s'était éloigné, le général Loison rétrograda sur le pont de Las-Hermitas, et vint à Viana, qu'il ne fit que traverser pour se rendre à Taboaza, où le maréchal l'envoya pour observer le corps de Chiavaria, et à cet effet, envoyer une reconnaissance vers les monts Porto, qu'occupait ce partisan. Dès que ce mouvement fut connu de Chiavaria, il se retira précipitamment.

Le général Franceschi rendit compte qu'après avoir sabré une extrême arrière-garde, il était entré à la Gudina, que l'ennemi avait commencé d'évacuer depuis minuit. Le lendemain 21, il poussa des reconnaissances sur la route de Werin. Tous les renseignemens confirmèrent que la Romana se retirait sur Orense, avec ses malades et une faible partie de ses troupes, tant la défection était grande parmi elles.

Le 22, toute l'armée se porta sur la route de

la Castille, la droite à la Gudina, la gauche à Canda, le centre à Viella-Vieja, faisant face à la frontière de Portugal, dont on n'était qu'à trois lieues. Des avant-gardes furent placées sur les confins de l'Espagne, paraissant menacer Braganca.

Au moment de partir de Larouco, on avait reçu une dépêche du maréchal Ney, datée de Santiago, le 10 du mois, qui apprenait, qu'après avoir poursuivi l'ennemi jusqu'au pont de San-Payo, il avait trouvé le pont coupé et un corps de dix à douze mille hommes, dont quatre mille de troupes de ligne, retranché sur la rive gauche de la Caldelas, qu'il avait de plus appris que les Anglais avaient dans la baie de Vigo deux vaisseaux de ligne et trois frégates, dont une partie des équipages était débarquée, dans l'intention de défendre la place de Vigo, ainsi que des retranchemens faits en avant de Redondela; que jugeant alors la position de l'ennemi trop forte, il n'avait pas cru devoir tenter de l'attaquer, ni envoyer une colonne sur Orense; qu'il se repliait sur Santiago, tenant des avant-postes à El-Padron sur l'Ulla, invitant, d'après cela, le maréchal Soult à rester avec lui en Galice.

Ce que demandait le maréchal Ney n'entrait point dans la convention de Lugo et lui était même contraire, puisque le maréchal Soult, d'après elle, devait se rendre à Puebla-de-Sanabria, et se mettre en communication, par Zamora, avec le 1er corps. De plus, la lettre

datée de Santiago du 10, était venue lentement par un officier forcé d'avoir une escorte, tandis que les habitans, informés rapidement, nous apprirent que déjà le 6e corps se préparait à évacuer la Galice.

Pouvait-on employer deux corps d'armée contre dix à douze mille hommes de troupes espagnoles et quelques matelots anglais, tandis que sir A. Wellesley, en reprenant la route du Tage, avait manifesté le dessein de marcher vers le centre de l'Espagne avec des forces considérables?

Le 2e corps ayant perdu son payeur principal avec sa caisse, les régimens leurs officiers payeurs et leurs caisses, les officiers comme les soldats ayant besoin de chaussure, la Galice étant dépourvue de tout ce qui pouvait offrir à une armée les moyens de pourvoir aux besoins divers qu'éprouvait tout ce qui la composait, il fallait se mettre en communication avec un des principaux dépôts de l'Espagne, placer en sûreté les malades et donner quelques semaines de repos et une bonne nourriture aux hommes et aux chevaux.

Le maréchal Soult avait envoyé une reconnaissance sur Orense, marché contre la Romana, déjoué son plan de jonction avec Chiavaria, et jeté la terreur dans son armée qui s'était dispersée. Il avait donc exécuté sa part de la convention du 29 mai, ou du moins il n'avait plus qu'à marcher sur Puebla-de-Sanabria, ce qu'il s'empressa d'exécuter.

Le 23, l'armée se mit en marche par la gauche, le corps du général Loison formant l'avant-garde.

Depuis Mont-Forte-di-Lemos, nous avions constamment monté, et nous étions sur un plateau très-élevé : jusqu'à Villaseco, deux lieues après Viana, les eaux descendent dans le Sil, l'un des affluens du Miño. Après Villaseco on traverse la Sierra-Segundera, et à une lieue de Villaseco les sources donnent naissance aux ruisseaux qui se réunissent pour former la Tua, l'une des principales rivières du Tras-os-Montes.

L'armée eut peu à monter pour arriver au Col de Padernelo, par où elle rentra en Castille, passant par Lubian et Requéjo.

Sur la nouvelle de la marche des Français, Chiavaria qui, du Col de Porto, s'était retiré avec trois mille hommes à Puebla-de-Sanabria, évacua cette place après avoir encloué douze pièces de canon de bronze et deux mortiers, dont le château était armé. Ce chef espagnol, suivi de la moitié de ses troupes, se dirigea le long de la frontière du Portugal sur Ciudad-Rodrigo, et le surplus se dispersa dans le pays.

Le corps du général Loison et le grand quartier général arrivèrent le même jour, 23, à Puebla-de-Sanabria. Le lendemain, 24, toutes les divisions étaient réunies aux environs de cette place.

Le maréchal arrêta quelques jours l'armée dans

cette position, pour faire des vivres et se reposer, et sous les rapports militaires, pour envoyer des reconnaissances en Portugal sur Braganca, et pour continuer de menacer la Galice, ce qui devait faciliter le mouvement du 6e corps.

Le 26, l'ordonnateur en chef Le Noble partit pour aller à Zamora assurer les services administratifs.

Le maréchal Soult écrivit au roi Joseph pour lui faire connaître l'état du 2e corps; mais désirant lui donner tous les détails de la campagne qu'il venait de faire, pour l'intéresser en faveur de tant de braves, il porta son choix sur le général Franceschi, dont la bravoure et les talens avaient si puissamment contribué à la gloire qu'on y avait acquise, et qui étant aide de camp du roi devait lui être agréable.

Ce digne général vint avec sa division jusqu'à Zamora. Avant d'entrer en Espagne il avait épousé la jeune et aimable Octavie, fille du général Mathieu Dumas, l'un de nos généraux les plus estimables. A peine ce couple avait-il passé quinze jours dans les douceurs d'une union qui semblait leur promettre une félicité durable, qu'un devoir sévère arrache ce nouvel époux des bras d'une femme qu'il adore et qui le paye de retour par un sentiment auquel son existence tient pour l'éternité.

Jusqu'alors le général Franceschi n'avait combattu que pour son pays et pour la gloire; dé-

sormais à ces nobles sentimens, va se joindre le besoin de calmer les chagrins de l'absence par une nouvelle moisson de lauriers, et d'acquérir plus de droits à d'honorables récompenses, utiles aux rejetons qu'il espère.

Arrivé en Espagne, il aspire aux postes les plus périlleux. Appelé, par l'estime et l'amitié d'un illustre maréchal, à servir sous ses ordres, il commande souvent son avant-garde et justifie son choix. L'Espagnol, le Portugais et l'Anglais avaient éprouvé dans la Péninsule, comme avant eux l'Autrichien, le Russe et le Napolitain, les effets de sa valeur, de son incroyable activité et de ses talens militaires.

Il partit de Zamora le 27 juin, avec son aide de camp Bernard, et le capitaine Anthoine aide de camp du maréchal Soult, tous les trois montés sur des chevaux de poste. En vain le colonel du 1er de hussards l'engage à accepter une escorte, il refuse, pour ne pas ajouter, dit-il, aux fatigues de la campagne que ces soldats viennent de faire. Le général Soult le presse, ainsi que nous, de l'accepter, Franceschi persiste, nous donne le baiser de l'étrier et part.

Il dépasse Toro, et à peu de distance se trouve cerné par la bande de guerillas del Capucino; la résistance était illusoire contre tant de bras armés, la fuite impossible sur d'aussi mauvais chevaux, il voit sa position et s'y soumet.

Les guerillas s'empressent de faire passer le

Douro à leurs prisonniers; ils ne s'en croient les maîtres qu'arrivés sur la rive gauche. Là, un spectacle affreux frappe le général Franceschi et ses compagnons : des sapeurs français, pris peu d'instans avant, étaient suspendus à des arbres.

Le général et les aides de camp sont privés de ce qui peut convenir à leurs capteurs. On délibère sur leur sort, le plus grand nombre se prononce pour leur massacre; mais le Capucino en décide autrement, et il fait conduire ses prisonniers au duc Del-Parque, qui commandait à Ciudad-Rodrigo (1).

Ce général ennemi les reçoit avec ces égards que se témoignent les militaires des peuples civilisés, et paraît céder à regret à l'obligation de les envoyer à la junte suprême résidant alors à Séville.

Les pressentimens du duc Del-Parque n'étaient que trop fondés. Cette junte se composait d'individus dont la principale attention était, pour se conserver le pouvoir, de caresser les fureurs populaires par des mesures extrêmes et des actes de barbarie : aussi ses dispositions pour les honorables prisonniers qu'on lui avait amenés, ne se

(1) Trois mois après le Capucino fut pris et conduit en France; dès que Mme Franceschi le sut prisonnier, en reconnaissance du service qu'il avait rendu à son mari, en s'opposant à ce qu'il fût massacré, elle lui fit une pension.

bornèrent point à s'en assurer, elle crut devoir y ajouter des humiliations et des tourmens.

Les prisonniers furent conduits à Grenade au château de l'Alhambra, où ils devaient être renfermés séparément et avec des précautions barbares.

Cependant la junte consent à échanger le capitaine Anthoine, que réclame son beau-frère, le général Suchet, commandant en chef de l'armée d'Arragon, qui, par des formes aimables, se conciliait toute la part d'estime et d'attachement que des Espagnols pouvaient, dans les circonstances, accorder à des Français, et dont l'épée devait lui ouvrir les portes des places célèbres de Lerida, de Tortose, de Taragone et de Valence, conquêtes récompensées par le bâton de maréchal.

Le général Franceschi, enfermé dans une tour, peut à peine faire trois pas le long d'un grabat. Les pensées qui l'occupent se rapportent à une épouse adorée, à l'enfant annoncé dans sa correspondance et à l'événement fatal qui lui a ravi la liberté. Habile à manier le crayon, comme l'épée, il trace sur les murs ses amours et les événemens de sa captivité. C'est en vain que ses geôliers lui prennent un morceau de crayon qui lui reste, il sait, par des piqûres, puiser dans ses veines le moyen de représenter sur les murs du cachot son Octavie, tantôt versant des larmes sur le chiffre de leur union, tantôt lui présentant le fruit de leur tendresse.

Tandis qu'au dedans de l'Alhambra on ne s'oc-

cupe qu'à le rendre malheureux, des habitans de Grenade gémissent des traitemens rigoureux qu'on fait éprouver à un guerrier enlevé sur un grand chemin. Ils guettent le moment où son geôlier le conduit à la fenêtre pour lui faire prendre l'air et nettoyer son étroit réduit, et par des gestes, ils lui témoignent l'intérêt qu'ils prennent à sa position. Le fait-on rentrer, une sérénade porte de l'adoucissement à ses peines, et excite en lui mille espérances.

Cependant la victoire d'Ocaña précède celles qui vont aplanir aux Français les obstacles de la Sierra-Morena. Bientôt ceux-ci vont arriver à Grenade. Les portes de la prison du général Franceschi et de Bernard s'ouvrent; mais ce sont des Espagnols qui viennent les prendre pour les conduire à Malaga et de là à Carthagène, où on les consigne au gouverneur, digne exécuteur des ordres iniques de la junte.

Déjà sa dureté lui avait aliéné ce qu'il y avait de personnes honnêtes parmi les habitans; plus il veut être rigoureux envers ses prisonniers, plus il excite en leur faveur l'intérêt des âmes sensibles.

Des Carthagénois avaient des parens prisonniers en France qui, dans leur correspondance, se plaisaient à dire les bons traitemens qu'ils y éprouvaient. Ils comparent ces procédés avec ceux du gouverneur, et ils se croient obligés, par reconnaissance, à délivrer le général Franceschi et son aide de camp.

La difficulté d'exciter des sentimens humains dans les gardiens, ou la quantité d'or nécessaire pour leur faire oublier combien ils se compromettaient, exigeaient des fonds considérables, et toutefois, il en fallait encore pour faire embarquer et conduire les prisonniers dans un port au pouvoir des Français.

Mais que ne surmonte point le sentiment de l'humanité : déjà les geôliers sont gagnés; ils fixent la somme qu'ils exigent pour l'évasion de l'aide de camp, et la somme exorbitante qu'ils veulent pour celle du général.

Le secret nécessaire pour la réussite de cette œuvre charitable, forçait à ne se confier qu'avec une extrême circonspection. La collecte était lente; dès qu'on eut la somme demandée pour Bernard, on parvint à le faire sortir. Aussitôt tous les sbires du gouverneur et tous les agens de la junte font les recherches les plus actives et les plus minutieuses; mais leur zèle se fatigua en vain. Non-seulement on réussit à le soustraire, on exigea même de Bernard qu'il se prêtât à une mystification qu'on voulait faire au gouverneur, qui était autant méprisé que détesté (1).

Enfin, on obtint à force d'argent, d'un capi-

(1) C'était alors le temps du carnaval; le gouverneur fut invité à un bal masqué, où l'on conduisit Bernard déguisé.

taine de navire de Gibraltar, qu'il prendrait l'aide de camp Bernard pour le débarquer à Malaga. Malgré la visite du port, que l'on sait être toujours sévère, Bernard fut embarqué, et le bâtiment mit à la voile.

A la hauteur de Malaga, le lieutenant Bernard demanda au capitaine de diriger sur ce point, ainsi que le portait le marché; mais le capitaine lui répondit que des affaires l'obligeaient à aller d'abord à Gibraltar, et qu'à son retour il se conformerait à son engagement. Le lieutenant Bernard indigné de sa perfidie, la lui reproche durement; la discussion devenait vive lorsqu'on crie : *Voile.* Le capitaine prend sa longue vue, examine, vient se jeter aux pieds du lieutenant Bernard, le conjurant d'oublier ce qui vient de se passer, et d'obtenir du commandant des bâtimens français qui arrivent sur lui, sa liberté et celle de son équipage. Mais le lieutenant Bernard ne s'engage qu'à se rendre auprès du maréchal Soult, alors général en chef de l'armée d'Andalousie, et à intercéder en sa faveur. Aussitôt qu'il fut débarqué, le lieutenant Bernard se rendit à Séville. Il demanda et obtint la liberté du capitaine de navire anglais, qui avait contribué à la sienne. Il donna au maréchal Soult des nouvelles du général Franceschi, et l'espoir de sa délivrance. Espoir qui malheureusement ne devait point se réaliser.

Le général Franceschi renfermé dans une prison

malsaine, tombe malade. Il demande au gouverneur de le faire transférer au milieu d'un air plus pur en prenant toutes les précautions de sûreté qui lui conviendraient; mais c'est en vain qu'il sollicite ce léger adoucissement à ses misères. Ce gouverneur refuse, et lorsque les dignes Espagnols qui voulaient le délivrer, étaient parvenus à réunir la somme que les geôliers demandaient, la maladie du général Franceschi avait fait trop de progrès; la mort planait déjà sur lui, et peu après il expira.

Ainsi tomba dans la captivité d'un capucin défroqué, un brave qui, dans cent combats, s'étant plusieurs fois trouvé au milieu des ennemis, notamment la veille de la bataille d'Austerlitz (1), en était sorti libre et souvent victorieux. Doué des nobles qualités du chevalier français, il se montra toujours, envers les vaincus, généreux et secourable : au pont d'O-Porto, il se jeta plusieurs fois tout habillé dans le Douro, pour arracher au fleuve des victimes; et c'est à lui qu'il était réservé d'essuyer toutes les humiliations, tous les tourmens de l'esclavage, et de périr dans un

(1) Cette circonstance de la vie militaire du général Franceschi est une des plus brillantes. Le lendemain de la bataille, Napoléon le fit venir pour se faire raconter par lui-même les détails de cette action, et pendant le récit, il dit plusieurs fois, en se frottant les mains : « bravo, voilà comme on fait la guerre. »

cloaque au moment d'être délivré, parce qu'on lui refuse d'habiter un cachot moins humide, de respirer un air moins pestiféré!

En vain la tendresse paternelle ne fait arriver que successivement à madame Franceschi la terrible nouvelle. Cette moderne Arthemise ne peut survivre à un époux adoré. Entière à sa douleur, elle rejette les consolations ainsi que tous les alimens qui, en soutenant son existence, retarderaient le moment où elle rejoindra son mari dans une autre vie. Elle meurt, triste victime de l'un des effets de la barbarie qui caractérisait cette épouvantable guerre.

Après avoir anticipé sur les temps, pour payer un juste tribut au mérite malheureux, nous revenons à l'objet de ces mémoires.

Le 2e corps, étant resté quatre jours à Puebla-de-Sanabria et aux environs de cette ville, se mit en mouvement les 28 et 29 juin. Le général Loison fut envoyé par le maréchal à Benavente, avec les dragons du général Lorges, et les divisions d'infanterie Mermet et Delaborde.

La cavalerie légère, dont le général Soult, qui était à Zamora, prit le commandement, passa le Douro pour s'établir en avant-garde sur la rive gauche.

La division de dragons Lahoussaye, prit des cantonnemens de Benavente à Zamora, pour établir les communications entre ces deux places.

Le maréchal partit de Puebla-de-Sanabria le 29,

pour venir avec les divisions Merle et Heudelet, s'établir à Zamora.

Au passage de l'Elza, le maréchal Soult rencontra un officier de Napoléon portant des dépêches par lesquelles il ajoutait à son commandement du 2e corps, celui des 5e et 6e, commandés par les maréchaux Ney et Mortier, en lui enjoignant d'agir, avec ces trois corps d'armée, contre les Anglais, afin de les forcer à quitter le continent.

Cette mission honorable ne pouvait être remise en de meilleures mains; ce que nous dirons dans le dixième chapitre en fournira la preuve. Historien fidèle, nous exposerons les faits dont nous avons été témoin, et ceux qui nous ont été transmis par des voies irrécusables.

CHAPITRE X.

Dispositions. — Nouvelles des ennemis. — Vues sur leurs projets. — Plans. — Contrariétés. — Mission du général Foy, à Madrid. — Mouvemens des trois corps d'armée. — Leur marche sur les derrières de l'armée anglo-portugaise et espagnole. — Station de cette armée au premier avis qu'elle a de la marche du maréchal Soult. — Occupation de Plasentia par les Français, ce qui coupe la ligne d'opération des ennemis. — Prise d'une dépêche de sir Arthur Wellesley. — L'armée anglo-portugaise et espagnole, forcée de se jeter dans les montagnes de la rive gauche du Tage. — Les Anglais abandonnent leurs alliés. — Passage du Tage par les Français devant les ennemis. — Victoire remportée sur les Espagnols. — Prise de leur artillerie. — Embarras des Anglais pour faire passer leur artillerie dans les montagnes. — Disposition du maréchal Soult pour leur couper la retraite. — Inexécution de cet ordre. — Plan du maréchal Soult pour profiter de la supériorité de nos armes. — Ordre

d'emplacement des corps, donné par le roi Joseph. — Examen du plan et des opérations des généraux Cuesta et Wellesley.

Le maréchal Soult reçut la dépêche de Napoléon, le 2 juillet, et le même jour, il invita le maréchal Mortier, qui était à Valladolid, à réunir son corps d'armée et à le porter sur Salamanque. Il écrivit au maréchal Ney, à Astorga, pour l'engager à lui faire connaître la situation présente du 6e corps d'armée.

Nous trouvâmes à Zamora les détachemens qu'avait réunis le général de brigade Soult, pour les conduire en Portugal, où il n'avait pu pénétrer. Le maréchal les répartit dans leurs régimens respectifs.

Il nous arriva un payeur principal avec des fonds, qui mirent à même de payer plusieurs mois de solde.

On tira de Valladolid quelques effets d'habillement, faible secours comparé à l'état de dénûment de l'armée. Cependant les demandes à cet égard du maréchal et de l'ordonnateur en chef, à Madrid et à Paris, étaient des plus pressantes. Ils se déterminèrent à envoyer en poste jusqu'à Bayonne, le garde magasin de l'habillement, pour activer l'expédition de 16,000 chemises, 8,000 capottes, 6,000 culottes, 1,000 pantalons de drap, 1,000 de toile, destinés pour le 2e corps, par l'intendant général Denniée.

Le commissaire des guerres Guitton, fut envoyé à Valladolid pour presser l'envoi de ce qu'on y expédierait au 2e corps.

Le 6e corps avait effectué sa retraite de la Galice. Elle dut être longue et pénible, ayant à évacuer ses malades et les sept cent soixante-huit laissés à Lugo, par le 2e corps. Les montagnes, les défilés par lesquels il fallait passer, la rareté des transports rendaient cette opération difficile, et des félicitations doivent être adressées au maréchal Ney et à l'ordonnateur en chef Marchant, qui l'exécutèrent.

Le maréchal Ney, si bon guerrier, si brillant au feu, avait un esprit d'indépendance qu'augmentait encore son grade de maréchal. Avant le rétablissement des maréchaux, on voyait les généraux de division obéir sans hésitation à celui d'entre eux revêtu momentanément du commandement en chef. Il n'en était pas de même de MM. les maréchaux, ou du moins de plusieurs d'entre eux. Dans le mois de janvier, le prince Berthier s'en était exprimé fortement devant nous, ajoutant que l'empereur blâmait ceux qui refusaient de se soumettre aux chefs qu'il nommait, et que ne pouvant être partout, il les forcerait à reconnaître l'autorité de celui à qui il transmettrait le commandement.

Cependant il paraît que le maréchal Ney avait témoigné au roi Joseph, que l'état de sa santé exigeait qu'il y donnât des soins, puisqu'il re-

çut de Madrid l'ordre de remettre le commandement du 6e corps au plus ancien général de division, et de se rendre auprès du roi.

Le 7, une dépêche du maréchal Mortier annonça qu'il ne pouvait diriger son corps d'armée à Salamanque, ainsi que le lui avait demandé le maréchal Soult, par sa missive du 2 courant, ayant reçu de la part du roi l'ordre de se rendre à Villa-Castin.

Ainsi, l'on contrariait déjà la disposition de l'empereur, qui avait jugé la réunion des trois corps d'armée nécessaire pour agir contre les Anglais. Par égard pour le titre de roi qu'avait Joseph, en donnant un commandement en chef au maréchal Soult, et lui assignant une tâche à remplir, il l'avait laissé dans la dépendance de la cour de Madrid, et nous croyons qu'il en est résulté de graves inconvéniens.

Le maréchal Soult engagea le maréchal Mortier, quand il serait à Villa-Castin, à faire occuper Avila par une avant-garde, à s'informer de ce qui se passerait à Plasentia et à Ciudad-Rodrigo, et à l'en instruire.

Il donna l'ordre au général commandant en chef le 6e corps de se rendre d'Astorga à Benavente.

Les divisions du 2e corps qui étaient à Benavente eurent ordre de venir à Toro, où le grand quartier général fut transféré le 8.

Le général Loison fut autorisé à se rendre à Madrid.

Le général en chef fit observer au roi Joseph, qu'en supposant que les Anglais fussent entrés en Espagne, et que l'armée de Cuesta eût passé le Tage, il eût été préférable de lui laisser la faculté de réunir à Salamanque les trois corps d'armée pour agir de suite contre l'armée anglo-portugaise et espagnole.

Il le prévint qu'il faisait venir le 6e corps à Benavente pour l'avoir plus promptement sous la main.

Il faisait observer que les 36 *bouches à feu réclamées dès l'arrivée à Lugo à la fin de mai n'étaient pas encore arrivées*, lorsqu'on aurait dû les faire voyager en poste.

Le général Soult fut envoyé le 9 à Salamanque pour y remplacer, avec sa cavalerie légère, le général Milet, qui eut ordre de se rendre à Medina-del-Campo.

Le général de division Heudelet partit de Zamora le 10, pour se rendre en deux jours à Salamanque, ayant pour instruction d'éclairer avec soin les routes de Ciudad-Rodrigo et de Plasentia, d'y employer sa division et la cavalerie du général Soult, qui serait sous ses ordres, de mettre en campagne des espions, et d'instruire journellement le maréchal de ce qu'il apprendrait.

Le maréchal Soult fit connaître ces dispositions au maréchal Jourdan, major général du roi, ainsi que les renseignemens obtenus sur les mou-

vemens des ennemis, qui rendaient encore plus pressant le besoin d'artillerie, de munitions et de souliers, qu'il n'avait point encore reçus malgré des demandes réitérées.

Le maréchal Ney s'étant décidé à rester au 6e corps, on lui fit part que l'armée espagnole de Cuesta avait passé le Tage, qu'une armée anglaise était à Plasentia et à Ciudad-Rodrigo, et qu'elles se préparaient à faire un mouvement en avant; que les régimens de cavalerie espagnole La Reina et les volontaires de Castille étaient venus le long de la frontière de Portugal à Puebla-de-Sanabria, et qu'un détachement s'étant avancé sur l'Elza, avait répandu dans le pays des proclamations, et parlé aux sentinelles qu'ils engagèrent à la désertion.

D'après ces nouvelles, on l'invitait à se préparer à un mouvement, l'intention du général en chef étant de réunir les corps sous ses ordres et de marcher à l'ennemi.

On voit qu'il existait deux centres; le maréchal Soult commandant les 2e, 5e et 6e corps en formait un, à Toro; le second était au quartier général du roi Joseph. En combinant leurs opérations ils avaient plus de moyens qu'il n'en fallait pour écraser les armées ennemies, qui de plus, venaient elles-mêmes se livrer à la merci des Français. Pour cela il n'était besoin que d'agir de concert et d'après les règles de la grande tactique, dont Frédéric-le-Grand et Napoléon, dans

leurs campagnes, ont donné de si bons exemples à suivre.

Mais, hélas ! les conceptions militaires que l'on avait à Madrid et à Toro différaient beaucoup.

A Madrid, on voulait tout couvrir, surtout la capitale, et pour cela former avec les troupes françaises un réseau sur l'Espagne.

A Toro, on préférait des masses, des places fortes, des positions importantes fortifiées pour servir d'appuis et de pivots aux opérations de grandes armées.

Ces deux systèmes étaient diamétralement opposés.

Le maréchal Soult demandait qu'au lieu de séparer ses trois corps, on portât son armée de 60 à 70,000 hommes, et qu'on le mît à même de faire les siéges de Ciudad-Rodrigo, puis d'Almeida, places dont il jugeait la possession indispensable, pour interrompre les communications des armées espagnoles et anglo-portugaises, et pour appuyer militairement ses opérations en Portugal ; si, pour remplir la tâche qui lui était imposée, il devait chercher l'armée anglaise en Portugal.

Au lieu d'adopter ses propositions, une missive de Madrid lui demandait, de détacher des trois corps d'armée 4,000 hommes près le général Bonnet, 6,000 près du général Kellermann, pour mettre ces généraux à même de garder les débouchés de la Galice et des Astu-

ries, et d'envoyer le général Mermet au 6e corps pour y remplacer le général Maurice Mathieu, qui avait une autre destination.

Le maréchal Soult, au départ du général Mermet, réduisit, par un ordre du 15 juillet, le nombre des divisions d'infanterie du 2e corps à trois, et il fit passer le 47e régiment dans la division Delaborde, qui prit le no 2, et le surplus de la division Mermet, à l'exception du 122e régiment et de trois bataillons suisses, envoyés au général Kellermann, fut placé dans la division Heudelet, qui prit le no 3.

Tout en se conformant à un ordre supérieur, le maréchal Soult dut combattre ce système d'éparpillement des Français. Dans l'état où nous avions laissé la Galice et l'armée de la Romana, les Espagnols ne pouvaient y organiser de suite une armée. D'ailleurs le corps d'observation, qui avait son utilité, n'aurait point dû être formé de troupes tirées des armées agissantes. Il était dérisoire d'espérer terminer la guerre par des détachemens, résultat qui ne pouvait être obtenu que par de grosses masses, celle qui était chargée des grandes opérations devant être de 70,000 hommes présens sous les armes.

Le maréchal Soult fut informé, le 18, que 20,000 Anglais dont 3,000 de cavalerie, étaient arrivés à Plasentia, et que Cuesta avait son quartier général à Miravete, son avant-garde ayant déjà passé le Tage : que les deux Wellesley,

l'un général en chef et l'autre négociateur, s'étaient rendus à Almaraz pour y conférer avec Cuesta.

Ces avis paraissant certains, et d'autres annonçant encore que 12,000 Anglais étaient arrivés à Almeida, que des corps portugais s'y réunissaient, le maréchal Soult écrivit au maréchal Mortier de se rendre à Salamanque avec son corps d'armée, au maréchal Ney, qui avait encore son 6e corps à Astorga, de porter une division à Zamora, et de se rendre à Benavente avec sa seconde division et sa cavalerie. Il fit part au roi de ces dispositions. Insistant toujours sur son système des masses, il observa, que l'ennemi avertissant lui-même qu'il entrait en campagne, il fallait en profiter.

D'après la position des ennemis, ils ne pouvaient avoir que deux plans :

Par l'un, tandis que les 1er et 4e corps français seraient contenus par les armées espagnoles de Cuesta et de Venegas, qui menaceraient en même temps Madrid, sir A. Wellesley avec l'armée anglo-portugaise qu'on pouvait évaluer à 30,000 Anglais et 15,000 Portugais, réunie à 15,000 Espagnols du corps du duc Del-Parque, stationné à Ciudad-Rodrigo, formant un total de 60,000 hommes, se porterait sur Salamanque, en s'appuyant des deux places de Ciudad-Rodrigo et d'Almeida.

Que par l'autre plan, l'armée anglaise réunie

à celle de Cuesta, ferait la faute énorme de marcher par la vallée du Tage sur Madrid, que menacerait également l'armée de la Manche, commandée par Venegas.

Dans la première hypothèse, il avait besoin d'avoir sous la main les trois corps d'armée, formant environ 50,000 baïonnettes ou sabres, pour s'opposer à l'ennemi et lui livrer bataille.

Dans la seconde, tandis que les 1er et 4e corps couvriraient Madrid et fermeraient le haut de la vallée, il se porterait par le col de Baños avec ses 50,000 hommes sur la ligne d'opération et les derrières de l'ennemi, qui par-là se trouverait entre deux feux, (Planc. Nos V et VI.)

Il croyait, qu'en même temps, il convenait de former un corps d'observation à Avila, et pour cela de ne pas craindre de découvrir quelques provinces, puisque les armées principales battues, tout se recouvrerait sans difficultés.

Mais que, dans tous les cas, il fallait au 2e corps de l'artillerie, et celle qu'on demandait depuis deux mois n'était pas encore entièrement parvenue, lorsqu'elle aurait dû y être rendue depuis long-temps.

Enfin le maréchal Soult jugea la circonstance si importante, qu'il envoya à Madrid le général Foy pour développer son plan, insister pour que les trois corps restassent réunis, *et pour qu'on envoyât enfin le complément de l'artillerie et les munitions.*

Le choix du général Foy était le meilleur que l'on pût faire ; peu d'officiers généraux possèdent à un aussi haut degré les talens militaires. Comme les instans étaient très-précieux, malgré la catastrophe arrivée au général Franceschi, à deux lieues de Toro, le général Foy partit le 19 sans escorte, et se rendit à franc-étrier à Madrid.

Pendant la course du général Foy, le mouvement des 5e et 6e corps devait s'opérer. Le maréchal Mortier se rendit ponctuellement à Salamanque, où ses troupes arrivèrent le 23.

Il n'en était pas de même du 6e corps. La direction donnée aux divisions sur Benavente et Zamora, firent penser au maréchal Ney qu'on avait le projet de rentrer en Portugal, et dans cette supposition, il crut devoir s'opposer aux mouvemens demandés.

Il fallut entrer avec lui dans tous les détails sur la position des ennemis, et les projets que l'on avait, pour l'amener à faire ce premier pas.

Le général Foy arriva le 24 à Toro, apportant des dépêches de Madrid, en date du 22, qui annonçaient que les armées de sir Arthur Wellesley et de Cuesta, venaient d'arriver à Talavera, ayant sur leur gauche à Pedro Bernardo, un détachement d'environ 12,000 Portugais bien disciplinés, commandés par sir Robert Wilson ; et que d'après ces mouvemens le roi, avec sa garde et une division, formant une réserve commandée par le général Dessoles, par-

lait pour Naval-Carnero, où il comptait rejoindre le 1er corps et y appeler le 4e, ne laissant à Madrid qu'une faible garnison sous les ordres du général gouverneur Belliard, l'estime que ce général s'y était acquise lui donnant sur les habitans une influence plus effective que la force.

Le même jour, 24, le maréchal Soult expédia les ordres pour faire arriver à Salamanque les troupes du 2e corps qui n'y étaient pas encore et tout le 6e.

L'état major du 2e corps fut prévenu de se tenir prêt à partir le lendemain 25, pour se rendre dans un seul jour à Salamanque, distant de Toro de dix-huit lieues de France.

On fit part de ces dispositions au maréchal Jourdan, en le prévenant que le 26 on engagerait une avant-garde vers Béjar, et qu'on franchirait la Sierra-di-Gredos, dès que les trois corps seraient concentrés, pour descendre dans la vallée du Tage, sur les derrières de l'ennemi. *On répétait aussi que le complément de l'artillerie et des munitions n'était point encore arrivé.*

Les événemens se pressaient, on approchait du dénoûment. Mais avant d'en rendre compte, pour être plus intelligible, il convient de donner une description du pays qui allait être le théâtre de ces grandes opérations. (Pl. Nos V et VI.)

Salamanque, où se réunissaient les trois corps d'armée commandés en chef par le maréchal Soult, est séparée de la vallée du Tage par une

grande chaîne de montagnes, dont les points les plus généralement connus sont le Sommo-Sierra, le Guadarrama, la Sierra-di-Gredos, et la Estrella, cette dernière partie en Portugal. La Sierra-di-Gredos, assez élevée pour avoir des neiges perpétuelles, forme le nord de la vallée du Tage, depuis la hauteur de Plasentia jusqu'à Talavera, et il n'y avait point de chemin praticable pour l'artillerie, depuis le Guadarrama vis-à-vis Madrid (1), jusqu'à Béjar et Baños vis-à-vis Plasentia.

La vallée du Tage, où coule ce fleuve, de l'est à l'ouest, a, depuis Talavera jusqu'à Almaraz, la Sierra-de-Guadaluppe, au midi, et la Sierra-di-Gredos, au nord.

Le long de la Sierra-de-Guadaluppe coule le Tage.

Le Tiétar baigne le pied sud de la Sierra-di-Gredos.

L'espace entre les lits du Tage et du Tiétar, n'est que de trois à quatre lieues, et des montagnes qui contournent les sources du Tiétar resserrent même la vallée vis-à-vis Talavera-la-Reyna, jusque près de cette ville.

La grande route de Madrid à Badajoz passe

(1) Celui d'Avila à Escalona n'a été disposé pour le passage de l'artillerie qu'en 1811, d'après les ordres du maréchal Marmont, encore ce chemin débouche-t-il entre Talavera et Madrid.

par Talavera-la-Reyna, et continue sur la droite du Tage par la Calzada, Naval-Moral et Almaraz, où l'on passait le Tage sur un pont en pierre que les Espagnols avaient détruit.

Entre Naval-Moral et Casatejada, se trouve l'embranchement du chemin pour aller à Plasentia.

Entre Almaraz et Talavera, il y a un pont en pierre avec une tour carrée au milieu, dénommé Puente-l'Arzobispo, et sur la rive droite un bourg qui porte le nom du pont.

Ce pont ne présentant que des débouchés dans les montagnes, et dans des chemins extrêmement difficiles, ne pouvait servir que dans une position désespérée.

A Talavera existe un pont en bois, mais toujours sans débouchés commodes pour une armée qui veut descendre la rive gauche du Tage.

C'est dans ce couloir entre le Tage et le Tiétar, entre la Sierra-de-Guadaluppe et la Sierra-di-Gredos, que s'étaient introduits sir Arthur Wellesley et Cuesta, avec 26,000 Anglais et 38,000 Espagnols, qui devaient, au débouché de Talavera, trouver 40,000 Français, et voir leur retraite coupée par le maréchal Soult avec 50,000 hommes.

Que fallait-il pour que cette armée anglo-espagnole se trouvât assez pressée entre 90,000 Français de *vieilles troupes* et quatre barrières élevées par la nature, pour être forcée de met-

tre bas les armes? Déjà nous avons indiqué les retards dans l'envoi de l'artillerie et des munitions, et la lenteur de la marche du 6e corps. Ce qui nous reste à dire expliquera pourquoi cette faute de l'ennemi ne lui a pas été aussi funeste qu'elle devait l'être.

Le 26 au soir, on fut informé à Salamanque, que le roi Joseph s'était porté avec sa réserve sur Tolède, où il devait opérer sa réunion avec les 1er et 4e corps, ce qui le mettrait à même de reprendre l'offensive. Si cette armée était encore inférieure en nombre, commandée par de grands capitaines, et composée de soldats aguerris, elle pouvait, sans doute, combattre et remporter des avantages sur l'armée anglo-espagnole; mais le roi avait en arrière de son flanc gauche l'armée de Venegas, en arrière de son flanc droit à Escalona et Naval-Carnero le corps de partisans de sir Robert Wilson, ce qui rendait un revers très-dangereux. L'on savait de plus que l'armée du maréchal Soult se concentrait pour se porter sur la ligne d'opération de l'ennemi. Ainsi en se bornant à contenir l'ennemi, à l'occuper par des manœuvres, on pouvait, par un retard de quelques jours, s'assurer les plus grands succès.

L'invitation fut aussitôt adressée par le maréchal Soult au maréchal Mortier, de mettre le lendemain, 27, le cinquième corps d'armée en marche sur Béjar et le col de Baños, et on le

renforça de la brigade de dragons qui restait au général de division Lorges, et on fit suivre la division de dragons du général Lahoussaye.

Le même jour, 26, on écrivit au roi Joseph pour l'instruire de ce mouvement, l'invitant à attendre pour attaquer, que l'ennemi, prévenu de l'arrivée du maréchal Soult dans la vallée du Tage, commençât son mouvement de retraite : on lui annonçait qu'on croyait que l'avant-garde arriverait le 2 à Plasentia, où les 2e et 5e corps seraient réunis le 3; que les officiers envoyés le 24 au maréchal Ney, n'étant pas encore de retour, on ne pouvait fixer de même le jour de son arrivée.

Le 27, les espions et les reconnaissances rapportèrent qu'un général anglais, avec des officiers d'état major, étaient arrivés depuis quatre jours à Ciudad-Rodrigo, où se trouvait le duc Del-Parque avec douze à quinze mille hommes; qu'il y avait beaucoup de mouvement de troupes à Almeida et à Ciudad-Rodrigo.

Le 28, on reçut à Salamanque des nouvelles du quartier général du roi, datées le 25 de Bargas, près Tolède, portant que la réunion des 1er, 4e corps et de la réserve, s'étant opérée ce jour même, on allait reprendre l'offensive, ne laissant à Tolède que trois mille hommes commandés par le général Blondeau, pour garder cette place et le pont contre l'armée de Venegas. On y répondit le même jour 28, que le maréchal

Ney avait envoyé l'itinéraire de son corps d'armée, d'après lequel il arriverait le 31 à Salamanque; *que le convoi d'artillerie et de munitions si impatiemment attendu arriverait le 29 au soir à Salamanque;* qu'alors le 2e corps partirait de cette ville le 30, et le maréchal Ney, avec son 6e corps, le 1er août : qu'ainsi dans le cas où l'on ne serait pas arrêté par des obstacles au passage des montagnes, le 5e corps, renforcé de six régimens de dragons, serait le 2 à Plasentia; le 2e corps le 3, et le maréchal Ney le 5, peut-être même le 4. On témoignait encore le désir que l'armée du roi différât de quelques jours l'attaque des anglo-espagnols.

Le maréchal Mortier trouva un parti de quelques milliers d'Espagnols à Béjar, et les dispersa. Il reprit la route du col de Baños, que d'autres Espagnols voulaient défendre, ayant à cet effet pratiqué des coupures à la route; mais ils furent battus et le passage forcé.

Le maréchal Mortier arriva le 1er août à Plasentia, où l'on trouva dans l'hôpital trois cent trente-quatre Anglais.

Le maréchal Soult partit de Salamanque avec le 2e corps, le 30 juillet, et fut à San-Pedro-Rozado.

Le 31, on devait s'arrêter à Fuente-Roble; mais après quelques heures de repos, le quartier général, avec deux divisions, poussèrent jusqu'à Valde la Casa.

Le 1er août, le 2e corps passa le col de Baños, et fut, partie à Baños et partie en avant à Aldea Nueva.

Le 2 août, le maréchal Soult joignit le maréchal Mortier à Plasentia avec la cavalerie légère et la division Delaborde. Le surplus du 2e corps s'arrêta à Oliva, et arriva le lendemain 3, à Plasentia.

Le 3 août, le 5e corps et les divisions de dragons Lorges et Lahoussaye du 2e, se mirent en mouvement pour aller prendre position sur le Tiétar et même jusqu'à Toril, si le maréchal Mortier jugeait qu'il n'y eût pas d'inconvénient.

Toute la cavalerie devait ensuite se porter à Naval-Moral, et pousser, s'il était possible, jusqu'au pont de l'Arzobispo, afin d'avoir des nouvelles certaines de l'ennemi.

On ne doit point perdre de vue, 1°. que l'armée anglo-espagnole était assez forte pour qu'il y eût eu de l'imprudence à s'aventurer contre elle par portions; 2°. que dans la marche de Salamanque à Plasentia, l'armée prêtant le flanc aux corps ennemis qui étaient à Almeida et à Ciudad-Rodrigo, le maréchal Soult ne pouvait lancer le 5e corps et le suivre, en laissant le 6e trop en arrière.

Le 3, on arrêta un paysan sur lequel on trouva trois lettres datées de Talavera, le 1er août, adressées par le général anglais au général Erskine, dans lesquelles on parlait de la bataille du 28, qu'on décorait du nom de victoire, parce

qu'on avait conservé le champ de bataille. On y avouait près de quatre mille cinq cents Anglais, et deux mille Espagnols mis hors de combat. Mais le but de ces lettres était d'engager le général Erskine à prendre des renseignemens sur la marche d'une colonne française, qu'on disait forte de douze mille hommes, qui s'avançait sur Baños, de s'informer du nombre des troupes, des généraux qui les commandaient, de leur direction, et d'en faire passer l'avis en toute diligence, ce mouvement donnant de grandes inquiétudes. Ces lettres confirmèrent que, dès le 28, le roi avait livré une bataille au moins indécise, et apprenaient combien sir Arthur Wellesley et Cuesta étaient encore, le 1er août, dans l'erreur sur notre force.

Le 4 août, la division de cavalerie du général Soult, et la division d'infanterie Delaborde s'avancèrent sur le Tiétar.

Le maréchal Ney arriva le même jour à Plasentia, et il fut enfin convaincu de la présence de l'armée anglaise dans la vallée du Tage.

Un Espagnol venu d'Avila, apporta une dépêche du maréchal Jourdan, datée du 30 juillet. Nous supposons qu'elle était un duplicata de celle de la même date, interceptée par les ennemis, et publiée par les Anglais. (*Pièces justificat.*, p. 344.)

Une reconnaissance envoyée par le maréchal Mortier, sur le pont de l'Arzobispo, rencontra en avant du bourg une colonne ennemie de cinq à six mille hommes d'infanterie, et de douze cents chevaux.

Le 5 août, le 5e corps était à Naval-Moral;
le 2e corps à Toril et Casa-Tejada;
le 6e corps à Malpartida, en avant de Plasentia.

Le 6 août, le maréchal Mortier s'avança à Valde-Verdeja;
le 2e corps à El-Gordo;
le 6e corps à Naval-Moral.

La cavalerie du maréchal Mortier eut une affaire avec l'arrière-garde de l'armée ennemie, dont les généraux, apprenant la marche des trois corps sur leur ligne d'opération, avaient rétrogradé, et par suite de ce mouvement, s'étaient vus forcés de se jeter sur la rive gauche du Tage.

Le 7 août, le 5e corps, et deux divisions du 2e, se réunirent sur les hauteurs du pont de l'Arzobispo, le surplus vint à Valde-Verdeja, et le maréchal Ney fut invité à s'avancer à Puebla de Nociados, pour les soutenir.

Le maréchal Ney avait fait ses premières armes dans la cavalerie; il s'y était acquis beaucoup de gloire; la cavalerie des trois corps d'armée se composant de dix-huit régimens, elle pouvait être très-nuisible à l'ennemi sous un aussi grand capitaine; le maréchal Soult crut faire une démarche utile à l'armée et agréable au duc d'Elchingen, en lui offrant le commandement de la cavalerie; mais sans doute que l'attachement du maréchal Ney, pour des troupes qu'il commandait depuis six ans, le détermina à ne pas l'accepter.

L'armée anglo-espagnole était en bataille sur la rive gauche du Tage. (Papillon de la Pl. N° V.)

Vis-à-vis l'Arzobispo, les montagnes sont à quelque distance du fleuve; le champ de bataille, choisi par l'ennemi, s'élevait par une pente assez douce pour que les diverses armes pussent y manœuvrer, malgré quelques accidens de terrain.

Comme à Talavera, les troupes de chaque nation étaient séparées, ce qui restait d'Anglais tenait la gauche, les Espagnols, plus nombreux, formaient le centre et la droite.

L'armée anglo-espagnole appuyait sa droite au ravin de l'Arroyo-Anditicha, ainsi qu'à la Sierra-Estrella, contre-fort du Guadaluppe; la gauche au ravin de l'Arroyo-Pedroso.

Les villages d'Azutan et de Puerte-Lapio à droite de Valdela-Casa et de Garbin à gauche, étaient occupés.

Le pont de l'Arzobispo était barricadé, la tour du milieu garnie d'autant de troupes qu'elle en pouvait contenir.

A trente toises en arrière du pont, l'ennemi avait profité d'une petite élevation pour construire une grande batterie. D'autres points étaient aussi retranchés.

Les bords du Tage étaient garnis de tirailleurs à plus d'une lieue de chaque côté.

Le feu de la tour incommodait beaucoup les Français, parce que du haut on dominait sur la place du village et sur la plupart des rues.

Les maréchaux Soult et Mortier, de la hauteur qui est à droite de l'Arzobispo et du clocher, étudièrent le terrain et les dispositions de l'ennemi.

Le colonel du génie Garbé avait été chargé de reconnaître des emplacemens pour établir des batteries. Ce colonel remarqua que des chevaux, que la cavalerie espagnole faisait boire, s'étaient avancés assez avant dans le Tage; les maréchaux qui avaient l'intention, dès que la nuit serait venue, de faire sonder le Tage, se proposèrent de mettre à profit cet indice.

Le maréchal Soult donna le commandement de toute l'artillerie au général de division Dulauloi.

On ordonna l'établissement de plusieurs batteries, dont les travaux commenceraient dès qu'il serait nuit; elles étaient très-rapprochées du Tage. La plus importante qu'on voulait faire, à gauche du bourg, était à demi-portée de fusil de la tour, par conséquent très-près de la grande batterie. On dut monter les épaulemens très-haut pour mettre les canonniers à l'abri des tirailleurs de la tour, qui auraient plongé dans l'intérieur. Comme on voulait attaquer le lendemain, il fallait que les ouvrages fussent poussés avec une grande célérité.

Le chef de bataillon du génie Brulé avait été chargé de la principale batterie; pour la construire plus promptement il employa des balles

de coton, appartenant au commerce français et que les juntes espagnoles avaient saisies.

L'adjudant commandant Dombrouski, chef d'état major du 5e corps, fut chargé de reconnaître le gué, et il le trouva praticable, quoique un peu profond.

Le 8, à la pointe du jour, le général en chef envoya au maréchal Ney, le croquis qu'il venait de recevoir du duc de Bellune, d'un gué qui existe au Tage, au-dessous du lieu où était le pont d'Almaraz, en l'invitant à le faire reconnaître, parce que s'il était praticable on en profiterait pour se porter sur les derrières de l'armée anglaise.

Dans la nuit du 7 au 8, les Anglais achevèrent de se retirer et d'abandonner les Espagnols, auxquels ils reprochaient de les laisser manquer de vivres et d'avoir délaissé leurs blessés à Talavera, comme si en restant ils les eussent sauvés.

Dès qu'il fit jour, on s'aperçut que l'ennemi n'était plus aussi nombreux.

Le maréchal Soult se décida à forcer dans le jour le passage du Tage et à attaquer l'armée espagnole, qui paraissait être dans une sécurité parfaite derrière le fleuve, et les retranchemens qu'elle avait élevés.

Avant l'attaque, le général en chef reçut une dépêche du maréchal Victor, annonçant qu'avec le 1er corps il passait le Tage sur le pont de Ta-

lavera-la-Reyna, et que descendant par la rive gauche, il ferait en sorte d'arriver le 8 juin à Aldea-Nueva-de-Barbaroya, et au plus tard le lendemain matin de bonne heure.

Le général en chef écrivit une seconde lettre au maréchal Ney, pour l'instruire, 1°. que le 1er corps serait dans la soirée à Aldea-Nueva-de-Barbaroya; 2°. que l'ennemi avait diminué ses forces devant Puente-l'Arzobispo; 3°. qu'il allait forcer le passage au gué qu'on avait reconnu un peu au-dessus du pont de l'Arzobispo:

Que d'après cela, il lui paraissait convenable qu'il portât tout son corps d'armée devant le gué d'Almaraz, que le croquis désignait exister un peu au-dessous du pont, et qu'il avait dû faire sonder, parce que, s'il était praticable, on y passerait le fleuve pour prévenir l'ennemi sur Truxillo, où il ne pouvait arriver que dans plusieurs jours, son mouvement ne devant s'opérer qu'avec une extrême lenteur par la quantité de défilés qu'il avait à passer.

Cette disposition, qui devait mettre sir A. Wellesley dans un extrême embarras, étant ordonnée, le maréchal Soult ne s'occupa plus que de l'attaque de l'armée espagnole.

Le passage du Tage au gué de l'Arzobispo et l'attaque du pont devaient avoir lieu sous la protection de toute l'artillerie des 2e et 5e corps d'armée.

Toute la cavalerie des 2e et 6e corps et l'infanterie du 5e dûrent attaquer;

L'infanterie du 2e corps forma la réserve.

Les 64e et 88e régimens furent chargés de l'attaque du pont.

Une compagnie de pontoniers et une compagnie de sapeurs formaient la tête de la colonne qui devait traverser le Tage au gué.

La cavalerie devait passer dans l'ordre suivant : la division Lahoussaye, la division Lorges, la cavalerie légère du 5e corps, la cavalerie légère du 2e, commandée par le général Soult.

Les 34e et 40e régimens de ligne devaient passer aussi le Tage sur ce point.

La division Gazan, du 5e corps, suivait en seconde ligne pour soutenir ces mouvemens.

On était en août et dans l'une des parties les plus chaudes de l'Espagne. Les Espagnols, brûlés par le soleil, fatigués d'être sous les armes, cédèrent au besoin de faire la sieste. Le duc d'Albuquerque, qui commandait quatre à cinq mille hommes de cavalerie, en conduisit une grande partie au village d'Azutan pour les mettre à l'ombre sous des arbres qui étaient dans les environs.

Cependant, à une heure de l'après-midi, le maréchal Soult ordonne l'attaque, la colonne s'élance dans le Tage, l'artillerie espagnole dirige son feu contre elle, mais celle des Français avait une supériorité qui la fit bientôt taire.

Le général Caulaincourt, commandant les 18e et 19e de dragons, formant la première brigade

de la division Lahoussaye, arrive sur la rive gauche, tourne une batterie, prend le canon, charge un bataillon carré d'infanterie et le disperse. Il est attaqué par une cavalerie plus nombreuse que celle qu'il commande, il résiste et fait preuve d'une grande valeur et d'une grande habileté.

A mesure que la cavalerie a passé le Tage, elle prend part à l'action. Le duc d'Albuquerque arrive, tout est engagé. L'infanterie est dirigée contre la grande redoute, dont elle s'empare.

Le pont est forcé. Les Espagnols ne résistent plus, ils fuient dans tous les sens, beaucoup jettent leurs armes. Le général Lahoussaye les poursuit jusqu'à Villar-de-Pedroso, le général Soult au delà de la Estrella, où il prit des cavaliers anglais venus en fourrageurs faire des vivres.

On s'empara de trente-deux pièces de canon et de quarante-cinq caissons, de beaucoup de chevaux et seulement de cinq cents prisonniers.

Toutes les troupes qui prirent part à cette affaire montrèrent une rare valeur. Le général Caulaincourt et le 18e régiment, commandé par le colonel Lafitte, qui passèrent à la tête de la colonne, se trouvèrent engagés les premiers contre des forces très-supérieures, et méritèrent les plus grands éloges. Le général Marisy fut blessé, en combattant vaillamment.

On fit l'éloge des bonnes dispositions des généraux Dulauloi et Gérard, et on cita le chef de bataillon Fruchard, commandant l'artillerie de la 2e division du 5e corps.

D'après les rapports, qui parvinrent dans la nuit du 8 au 9, le maréchal Soult invita le maréchal Victor à continuer son mouvement sur la rive gauche du Tage. Il instruisit le maréchal Ney des résultats de la brillante affaire du 8, à laquelle d'ailleurs ce maréchal avait été présent de sa personne ; il lui fit part que les prisonniers annonçaient que Cuesta se retirait à Guadaluppe, que son armée était dispersée, chaque corps s'étant sauvé dans la direction qui lui avait convenu ; que les Anglais cherchaient à gagner Truxillo, mais qu'ils étaient engagés dans les défilés de Mesa-d'Ibor, sur la rive gauche du Tage, d'où ils auraient peine à sortir ; qu'en passant le Tage au gué au-dessous d'Almaraz, qu'il avoit dû faire reconnaître, et en envoyant des reconnaissances sur Truxillo, et particulièrement au défilé de Jaraiséjo et Deleytosa, par où les Anglais devaient passer pour rejoindre la grande route d'Almaraz à Truxillo, on prendrait au moins leurs canons et leurs bagages.

On lui annonça qu'on allait lui envoyer les deux divisions de dragons Lorges et Lahoussaye, et que les 2e et 5e corps se rendraient à Naval-Moral, pour être à portée de le soutenir.

Nous avons su que sir A. Wellesley a employé, pendant plusieurs jours à rendre les chemins praticables, des milliers de paysans qui ont reçu chacun trois francs par jour. Si on eût alors passé le Tage, dans quelle position fâcheuse se trouvait l'armée anglaise !

Par une fatalité, bien inconcevable d'après le croquis envoyé, les personnes que le maréchal Ney chargea de reconnaître le gué, ne le trouvèrent point. Cependant il existe, il paraît formé par un banc de rochers qu'il faut suivre sur la direction indiquée, car de chaque côté le fleuve a une grande profondeur. Wellesley y avait même envoyé la brigade du général Crawfurt, qui n'eût pu résister au 6e corps. Ainsi le maréchal Ney manqua, dans cette circonstance, une belle occasion de rendre un service de plus et d'ajouter à sa gloire.

On ne passa point le Tage et sir A. Wellesley eut le temps de sortir des défilés dans lesquels la marche du maréchal Soult, sur sa ligne d'opération, l'avait forcé de se jeter.

Le général Foy fut envoyé au delà du Tiétar, dans la Vera-de-Plasentia, contre le partisan Wilson, mais il était réservé au maréchal Ney de le rencontrer à Baños et de disperser ce corps de Portugais.

En rendant compte au roi des derniers événemens militaires, le maréchal Soult l'engagea à faire suivre l'ennemi jusque sur la Guadiana, par le maréchal Victor, qui était sur la gauche du Tage. Il lui soumit ensuite deux projets pour les opérations des trois corps d'armée qu'il commandait.

Il proposait 1°. de marcher sur Lisbonne, pour y détruire les établissemens anglais, avant que

leur armée pût y arriver; et, par-là, rendre son embarquement difficile;

2°. Ou de faire le siége de Ciudad-Rodrigo, et d'Almeida, pour être maîtres d'opérer en Portugal.

Cuesta, dont l'armée était dispersée, non plus que sir A. Wellesley qui était affaibli, par la perte de quatre mille blessés abandonnés à Talavera, par l'éloignement du corps de partisans de Wilson et des détachemens d'Anglais stationnés à Almeida, encore tout étonné des dangers qu'avait couru son armée, ne pouvaient, lors même qu'ils se seraient ralliés, s'opposer à ces entreprises; tout était facile alors.

Au lieu d'adopter l'un ou l'autre de ces projets, le roi Joseph fit adresser au maréchal Soult des dispositions bien différentes, qui faisaient perdre tous les avantages de la supériorité des armées françaises et de la victoire de l'Arzobispo.

Le 6e corps était destiné à marcher sur Salamanque, où un fort parti espagnol était entré.

Le 2e corps devait prendre des cantonnemens à Plasentia, Coria et Moraleja,

Et le 5e, occuper Naval-Moral et ses environs.

On prévenait que le général Sébastiani agissait contre le corps espagnol de la Manche, qui s'était avancé pour menacer Madrid;

Que le 1er corps serait à Talavera en intermédiaire;

Qu'enfin le roi rentrait dans la capitale avec sa réserve.

Ainsi, pour couvrir Madrid par trois corps d'armée, placés en échelons dans la vallée du Tage, force gigantesque et inutile alors (1), le roi renonçait à profiter de l'effroi qu'avaient jetés chez les ennemis, l'embarras dans lequel on les avait placés et la victoire du pont de l'Arzobispo ; il contrariait enfin les ordres de son frère, qui plaçait trois corps d'armée dans les mains du maréchal Soult pour chasser les Anglais du continent.

Nous ferons remarquer que le plan du maréchal Soult, de former une armée de soixante-dix mille hommes présens aux aigles, pour prendre Ciudad-Rodrigo et Almeida, et pour agir ensuite en Portugal, a été adopté par Napoléon et mis à exécution dix mois après. Ce fut donc une année de perdue, pendant laquelle les ennemis se remirent de leurs frayeurs, organisèrent des armées, et préparèrent en tous genres des moyens de défense, qui ont fait échouer la campagne de 1810 et 1811 du maréchal Masséna, parce qu'alors, il eût fallu accroître les forces du général français, en raison de l'augmentation de celles des anglo-portugais ; tandis qu'en 1809 tou-

(1) Lors de la bataille d'Ocana (10 novembre 1809), le 2e corps a suffi pour garder la vallée du Tage ; en février 1810, il s'est avancé sur la Guadiana, et sous le commandement du comte Reynier, il a manœuvré pendant plusieurs mois près de la frontière de Portugal, entre Merida, Caceres, Badajoz et Campo-Mayor.

tes les probabilités étaient en faveur de la réussite (1).

Nous avons donné à entendre que les chefs de l'armée anglo-espagnole avaient commis de grandes fautes. Il ne convenait point d'interrompre le récit des opérations journalières par le développement de cette assertion. Maintenant nous allons l'entreprendre.

La première faute est d'avoir conçu le plan

(1) Nous avons cessé de parler de l'administration depuis la Galice, parce que les difficultés qu'elle avait à surmonter n'étaient point supérieures à celles qu'on rencontrait dans toute l'Espagne. En Estramadure elles augmentèrent. La chaleur avait desséché toutes les petites rivières, les moulins du Tage étaient les seuls qui tournassent, la farine qu'ils pouvaient faire était insuffisante pour une armée aussi nombreuse, et l'ennemi avait eu soin de placer sur la rive gauche des tirailleurs, qui en rendaient l'abord très-difficile. On était dans le temps de la moisson. Près de chaque village les aires étaient couvertes de tas de blé et de gerbes non battues. Au milieu de cette abondance on ne pouvait fabriquer assez de pain. Cet embarras pour moudre fit naître à l'ordonnateur en chef Le Noble, l'idée de préparer le blé de manière à pouvoir être mangé en grain. Il en présenta qui avait été cuit, selon son procédé, au maréchal Soult, qui le goûta, et qui, après en avoir fait faire l'essai par le poste de garde près de lui, mit à l'ordre du jour ce procédé, en rappelant que les soldats romains, dans les momens de presse, préparaient eux-mêmes et faisaient cuire le grain qu'on leur distribuait. Cette idée fut utile au 2e corps pendant le temps de la sécheresse, et l'a été depuis plusieurs fois à l'armée de Portugal dont ce corps a fait partie.

d'un grand mouvement stratégique, sans embrasser d'une même vue tout le pays et les armées ennemies qui s'y trouvaient; d'avoir adopté ce plan sans s'être représenté ce que l'ennemi pouvait entreprendre contre eux.

Le général espagnol Cuesta et son allié sir Arthur Wellesley, auraient dû savoir, à un homme près, quelle était la force de chaque armée, de chaque détachement, et ils ignoraient à combien se montaient les 2e, 5e et 6e corps.

Le commandement supérieur du maréchal Soult sur les trois corps d'armée, ainsi que l'ordre de marcher contre les Anglais, n'étaient point un secret, on le disait ouvertement dans les 2e, 5e et 6e corps, comment les généraux ennemis ont-ils pu l'ignorer?

De Salamanque à Plasentia, il y a vingt-trois lieues d'Espagne, faisant plus de trente lieues de France, les Français marchaient parallèlement à la frontière de Portugal. Ciudad-Rodrigo n'est qu'à douze lieues de cette route, et des détachemens de cavalerie ont suffi pour masquer la marche des trois corps à tout ce qu'il y avait d'Espagnols, d'Anglais et de Portugais à Ciudad-Rodrigo et Almeida, sous les ordres du général Beresford et du duc Del Parque..

Les généraux Cuesta et Wellesley n'avaient donc pris aucune information sur les armées françaises, qui étaient dans la province de Salamanque?

Cuesta n'ignorait point que, dans les sierras de Guadaluppe et di Gredos, on ne peut faire mouvoir des armées. Sir Arthur Wellesley, quand il est allé à Almaraz pour se concerter avec Cuesta, a dû apercevoir les chaînes de montagnes qui forment la vallée du Tage. D'ailleurs la carte les lui indiquait, et par les lignes légères dont on y a tracé quelques communications, il devait craindre qu'il n'y en eût point de praticables pour l'artillerie.

N'a-t-il donc pris aucune information sur les chemins?

Leurs mouvemens, et ce qu'on connaît du plan qu'ils avaient arrêté indiquent, qu'ils avaient calculé, 1°. que l'armée de Venegas qui était dans la Manche, opposée au 4e corps commandé par le général Sébastiani, manœuvrerait de Daymiel, sur Villamaurique et Arganda, de manière à tenir le général Sébastiani éloigné du maréchal Victor;

2°. Que le corps de partisans de sir Robert Wilson, longeant la Sierra-di-Gredos et venant déboucher par Escalona sur Naval-Carnero, d'où il menacerait Madrid, obligerait à garder dans la capitale les troupes qui s'y trouvaient. Dans cette hypothèse, ils comptaient combattre, avec soixante mille hommes, le 1er corps abandonné à lui-même, ou s'il opérait sa retraite sur Madrid, pour s'y réunir au 4e corps et à la garnison de cette ville, qu'ils feraient de leur côté leur

jonction avec Venegas et sir Robert Wilson.

On a vu que la réunion des trois corps français s'est opérée, et que par cette manœuvre habile, dans laquelle on reconnaît les conseils du vainqueur de Fleurus, le plan concerté à Almaraz était en défaut.

Les généraux anglo-espagnols venaient attaquer le 1er corps d'armée qu'ils croyaient isolé, et ils sont attaqués eux-mêmes à Talavera par les trois corps réunis sous les ordres du maréchal Jourdan. Cette attaque était intempestive de la part des Français, et la défense qu'ont faite les anglo-espagnols, principalement le général anglais, qui fut le plus vivement attaqué, mais aussi qui avait la partie la plus avantageuse du champ de bataille, sont deux incidens étrangers à l'exécution du plan concerté à Almaraz.

La conception de ce plan prouve donc de la légèreté, l'ignorance du pays et des forces de l'ennemi; enfin il avait pour base des calculs hasardés sur ce que feraient les armées contre lesquelles on opérait (1).

(1) Pour prouver que le jugement que nous portons n'est point dicté par le sentiment national, nous donnons ici la traduction littérale d'un passage du *New Annual-Register*, pour 1809, page 354.

« Un examen attentif, réfléchi et impartial des mouve-
« mens, des opérations et des événemens de cette campagne
« de sir A. Wellesley, nous disposera plutôt à admirer son
« courage qu'à louer sa prévoyance et sa prudence. La vic-
« toire remportée à Talavera peut être mise au nombre des

La seconde faute que nous reprochons aux deux généraux Cuesta et sir Arthur Wellesley, a eu lieu après la bataille de Talavera.

Ils avaient eu aux attaques du 27 et de la nuit, et à la bataille du 28, six mille six cent seize hommes hors de combat, dont les deux tiers Anglais, mais l'armée française, par le désavan-

---

« plus brillantes qui sont dues à la valeur anglaise; et pour « lui donner les éloges qu'elle mérite, il n'est pas nécessaire « de dire qu'elle a été gagnée sur un ennemi dont les forces « étaient plus que le double des nôtres (1), oubliant ainsi et « dédaignant nos alliés les Espagnols, dont le rapport of- « ficiel constate que, non-seulement ils ont couvert notre « aile droite, mais qu'encore ils ont aidé plusieurs régimens « à repousser les attaques de l'armée française. Mais l'on « peut demander si un général habile et consommé, si un « général dont le but n'est pas seulement de battre l'enne- « mi, mais de recueillir et d'assurer tous les fruits de la « victoire, et qui serait plus animé du désir d'être utile à « son pays, que de se faire une réputation par ses exploits, « se serait autant avancé dans l'intérieur de l'Espagne, in- « certain comme l'était sir A. Wellesley d'une coopération « cordiale et réelle de la part des Espagnols; dénué des « moyens de suivre une victoire ou d'assurer une retraite, « et sans connaissance des mouvemens et de la force de « l'ennemi sur ses derrières. Un général comme sir A. « Wellesley fournira au monde bien des preuves de ce que « peut faire la bravoure anglaise; mais il n'est pas positi- « vement l'homme le mieux calculé ou le plus convenable « pour conduire cette bravoure aux succès qu'elle mérite. »

(1) Les Anglais avaient. . . . . 23,000 hom. } 61,000 h.
Les Espagnols . . . . . 38,000 }
Et les Français n'avaient que de 36 à 40,000 hommes.

tage du terrain et le non-succès de cette journée, avait fait une perte aussi grande, et ce qui était sorti des rangs des Anglais, y fut à peu près remplacé le lendemain, par l'arrivée de la brigade du général Crawfurt.

Les Français, dans la nuit du 28 au 29, commencèrent à repasser l'Alberche ; le 1er corps prit le 29 son ancienne position de Casalegas, sur la rive gauche de cette rivière, et le roi avec le 4e corps et la réserve se retirèrent à Santa-Olalla.

Le 30, le 1er corps était dans sa même position sur la rive gauche de l'Alberche, le 4e corps fut à Tolède, et le roi avec la réserve se rendit à Bargas, près de cette dernière ville, à 12 lieues d'Espagne du 1er corps, qui alors était isolé, ainsi que l'avaient désiré Cuesta et sir Arthur Wellesley, et cependant ces deux généraux n'osent avec soixante mille hommes, qui s'étaient reposés dès le 29, attaquer les 30, 31 juillet, 1er et 2 août, seize mille Français qui n'étaient qu'à une lieue et demie de Talavera.

L'objet que nous avons en vue dans ces Mémoires, nous engage à continuer l'examen des faits et à exposer une opinion qui a été approuvée et contredite par des militaires auxquels nous l'avons exposée.

Le 1er août, Wellesley et Cuesta sont informés qu'un corps français, de dix à douze mille

hommes, s'est présenté à Bejar et au col de Baños, paraissant vouloir descendre dans la vallée du Tage. — L'inquiétude les saisit.

Le 2 août, ils ont la confirmation de ce mouvement. — Ils adoptent une demi-mesure.

Cuesta reste à Talavera pour observer le 1er corps et garder leurs six mille blessés. Sir Arthur Wellesley part le 3 août avec les Anglais et arrive à Oropesa.

Le général Cuesta reçoit dans la soirée une dépêche, qui lui apprend que les trois corps d'armée des maréchaux Soult, Ney et Mortier, formant cinquante-cinq mille hommes, se sont dirigés sur Plasentia; il l'envoie aussitôt en communication à Wellesley, en lui annonçant, que dans la crainte d'être attaqué par le maréchal Victor, il croyait devoir partir pour le rejoindre à Oropesa.

Sir Arthur Wellesley n'ose s'avancer jusqu'à Casa-Tejada pour reconnaître l'ennemi et s'assurer la grande route de Truxillo, sauf à rétrograder sur le pont de l'Arzobispo, ce qui était la dernière résolution qu'il dût prendre, s'il eût trouvé des forces trop supérieures. Wellesley prévenu le 3 au soir, pouvait être le 4 à Casa-Tejada, où il n'aurait rencontré qu'une avant-garde française de cavalerie; le 5e corps n'étant arrivé ce jour-là qu'à Toril. Mais par une fausse prudence, il passe le pont d'Arzobispo pour se

mettre derrière le Tage, et il couvre ce mouvement par une division d'infanterie et douze cents chevaux.

Cuesta prend aussi la route du pont de l'Arzobispo.

L'armée anglo-espagnole ayant passé sur la rive gauche du Tage, les Espagnols font face aux Français, les Anglais les abandonnent en présence de l'ennemi, et s'engagent dans les défilés de Mesa-de-Ibor. Là, les difficultés des chemins, le manque de subsistances, la crainte d'être prévenus sur Deleytosa et Truxillo, jettent le découragement dans l'armée anglaise et y font naître l'indiscipline. Dans cette position, l'armée de Cuesta battue le 8, qu'on se représente ce que fût devenue celle de sir A. Wellesley, attaquée à Deleytosa par le maréchal Ney, soutenu par les 2e et 5e corps. Bien certainement la perte de son matériel eût été le moindre des malheurs qui eût pu lui arriver : placé entre le Tage et la Guadiana, éloigné des ports, n'ayant point d'armées, point de places sur lesquelles il pût se retirer, tout le personnel devait être tué ou pris, et cependant sa résistance sur la butte de Talavera, lui valut, pour récompense de cette campagne, deux titres (1) dont il refusa le plus

(1) Nommé à cette occasion duc de Wellington et prince de Talavera, il ne s'est point décoré du dernier de ces titres. (*Note de l'éditeur.*)

élevé, plus juste appréciateur de ce qu'il avait fait, que ceux qui les lui avaient décernés.

C'était une faute d'avoir remonté la vallée du Tage : mais ce mouvement opéré, et l'armée du roi ayant eu le tort de venir attaquer infructueusement la position de Talavera, et de se séparer ensuite, en laissant le 1er corps à portée des coups de l'ennemi, n'eût-il pas été préférable pour eux, quand ces généraux ennemis connurent que leur ligne d'opération était coupée, de prendre la résolution militaire, c'est-à-dire, énergique, d'attaquer les vingt mille hommes du corps du maréchal Victor, de menacer Madrid pour se créer une autre ligne d'opération par la Manche, d'où ils pouvaient se retirer par la vallée de la Guadiana ou par l'Andalousie. Car pour la science il ne faut pas voir les résultats tels qu'ils ont eu lieu ; parce que les Français n'ont pas passé le Tage au gué d'Almaraz, et parce qu'on n'a pas adopté le plan du maréchal Soult pour marcher sur Lisbonne, les résultats se sont réduits, à la prise à Talavera de cinq à six mille blessés, Anglais et Espagnols, à la victoire du 8 au pont de l'Arzobispo, où l'on prit trente-deux pièces de canon, de modèle français, à la retraite des ennemis, à l'effroi qu'ils ont éprouvé, ce qui certes est déjà beaucoup ; mais c'était peu comparativement aux succès que devaient procurer les conseils et les manœuvres du maréchal Soult. Les armées de Cuesta et de Welles-

ley devaient être détruites : le Portugal et toute l'Espagne soumis.

Même après l'attaque intempestive de Talavera, et le refus de passer le Tage au gué, si l'on eût marché sur Lisbonne et suivi l'armée anglaise l'épée dans les reins, jusqu'à ce qu'elle se fût rembarquée, ainsi qu'on l'avait fait à l'égard de sir J. Moore ; certes ce n'est point s'abuser, que de croire que deux tentatives malheureuses eussent fait renoncer le cabinet de Saint-James à envoyer des armées dans la péninsule.

Cette époque est une de celles où la péninsule a été militairement soumise. Il ne fallait plus qu'assurer les effets de tant de victoires, en adoptant le système des Romains pour le placement des armées, en n'excitant pas chez les Espagnols ces haines qui leur faisaient jeter des cris de vengeance et de mort ; en laissant enfin à celui que l'on voulait placer sur le trône d'Espagne, la faculté de faire jouir ce pays d'une administration éclairée, qui eût attaché les Espagnols par l'espoir d'atteindre bientôt le degré de civilisation des autres peuples, et de jouir de la prospérité que leur assurent le sol et le climat de leur patrie, sous un gouvernement meilleur que celui qu'ils avaient précédemment.

Quiconque a été témoin de tous ces faits, a dû remarquer comme tout se lie et s'enchaîne dans les événemens militaires et politiques, et s'émer-

veiller de voir à quelles petites circonstances tiennent souvent le maintien des trônes et la destinée des peuples.

Au moment où je termine ces Mémoires, nous avons déjà évacué l'ouest et le midi de la péninsule. On se retire devant un général anglais, dont l'existence militaire devait être perdue dans la vallée du Tage. Les mêmes fautes, les mêmes rivalités, qui l'ont alors sauvé, lui donnent une réputation, qui pour la postérité pourra se borner au bonheur d'avoir disposé d'immenses moyens, et par une grande persévérance, un sang-froid imperturbable de s'être formé une couronne cueillie à des lauriers, que la fortune, et les erreurs de l'ambition et de l'amour-propre ont courbés à sa portée.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Lettre du maréchal Jourdan au maréchal Soult, datée de Bargas, le 30 juillet 1809.

MONSIEUR LE MARÉCHAL,

« Éloigné depuis plusieurs jours de Madrid, je vous ai écrit plusieurs fois; mais comme il est possible que mes lettres aient été interceptées, je vais vous communiquer l'ensemble des opérations de l'armée sous les ordres du roi, depuis le 23 jusqu'à ce jour.

Le 22 au soir, le roi apprit que l'armée anglaise, réunie à celle de Cuesta aux environs de Talavera, se disposait à prendre l'offensive contre M. le duc de Bellune, qui était campé sur l'Alberche, et qui avait son quartier général à Casalegas. Le mouvement de l'armée anglaise et de Cuesta sur M. le duc de Bellune, devait être soutenu par un corps de 10 à 12,000 Portugais, qui des bords du Tiétar s'était porté sur Escalona et sur l'Alberche, afin d'attaquer M. le duc de Bellune en queue, tandis qu'il le serait de front par l'armée anglaise et celle de Cuesta.

Le roi, qui avait prévu en partie ces mouvemens, avait donné ordre à M. le général Sébastiani de se reployer sur Tolède.

Le 23, le roi partit de Madrid avec sa réserve, et vint coucher à Navalcarnero. Sa majesté avait le projet de continuer son mouvement sur Casalegas, afin de se réunir au duc de Bellune; elle avait également le projet

d'appeler à Casalegas le 4e corps, lorsqu'il serait arrivé à Tolède.

Dans la soirée du 23, M. le duc de Bellune rendit compte à sa majesté, qu'ayant la certitude qu'il serait attaqué le 24, et que ne croyant pas prudent de combattre un ennemi aussi supérieur, il allait se retirer sur Tolède et venir prendre position sur la Guadarama.

Le roi ne put donc pas continuer son mouvement sur Casalegas; en conséquence sa majesté se rendit le 24, à Bargas, près de Tolède. Ce jour-là, la tête du 4e corps arriva à Tolède, et le 25, le 1er corps, le 4e corps et la réserve furent réunis aux environs de Tolède.

Le 26, le roi laissa trois mille hommes pour défendre Tolède, et se mit en marche avec toute l'armée pour prendre l'offensive. Arrivé à Torrijos, on rencontra les avant-postes ennemis; ils furent culbutés sur le corps de l'armée espagnole qui était campée à Santa-Olalla, où Cuesta avait son quartier général; l'armée anglaise était restée à Talavera, ayant une avant-garde à Casalegas.

Le même jour, le roi continua sa marche sur Santa-Olalla, où il vint établir son quartier général. L'armée espagnole se mit en retraite sur Talavera; son arrière-garde fut atteinte et sabrée.

Le 27, le roi continua son mouvement en avant; l'avant-garde de l'armée anglaise fut rencontrée près de Casalegas et fut culbutée.

L'armée anglaise et l'armée espagnole prirent position, la droite à Talavera, et la gauche sur un plateau dont l'accès était extrêmement difficile.

Le roi fit passer l'Alberche à toute l'armée; tout ce

qui voulut s'opposer à sa marche fut culbuté ; et l'armée impériale arriva la nuit à portée du canon de l'armée ennemie ; deux heures de jour de plus auraient permis au roi de faire enlever le plateau auquel s'appuyait l'aile gauche de l'armée ennemie, et, comme ce plateau était la clef de sa position, elle eût été complétement battue.

L'ennemi, qui sentit toute l'importance de cette position formidable, porta pendant la nuit sur ce plateau une nombreuse artillerie, et plaça toute l'armée anglaise en arrière de cette position, tandis que l'armée espagnole, forte de trente-six mille hommes, occupait les environs de Talavera.

Néanmoins le roi se décida à attaquer les deux armées ennemies. Le 28, à la pointe du jour, le combat s'engagea par l'attaque du plateau, qui fut faite par les troupes du 1^er^ corps. Nos troupes montèrent à l'assaut avec une valeur peu commune ; cependant arrivées à la sommité, elles furent forcées de se replier, ayant été attaquées par des forces supérieures.

Elles rentrèrent dans leur première position, et le combat fut suspendu.

Le roi fut lui-même reconnaître le plateau ; il fut décidé qu'on ferait une nouvelle attaque sur ce point important, qu'il n'y avait pas de possibilité de tourner, mais que cette attaque serait faite par tout le 1^er^ corps, tandis que le 4^e^ attaquerait le centre de l'ennemi. Les troupes se mirent en mouvement à quatre heures après midi ; il s'engagea de suite une action des plus vives ; nos troupes firent des prodiges de valeur. Elles forcèrent l'ennemi à abandonner le plateau, mais elles ne pouvaient jamais s'y maintenir par la facilité que l'en-

nemi avait d'attaquer nos têtes de colonnes, avec des forces supérieures. L'attaque du centre força également l'ennemi à recéder; nos troupes couchèrent sur le champ de bataille, après avoir fait éprouver à l'ennemi une perte immense : la nôtre a été considérable.

Toute l'infanterie, excepté la réserve, a été engagée; le terrain n'a pas permis de faire agir la cavalerie.

Le roi, ayant été prévenu que l'armée de Venegas s'était portée sur Tolède et sur Aranjuez, et qu'elle jetait des partis de cavalerie jusqu'aux portes de Madrid, a cru devoir se rapprocher de sa capitale pour empêcher que Madrid ne fût envahi. Il a aussi été porté à prendre ce parti dans l'espérance que le résultat de la bataille et votre mouvement sur Plasentia engageraient l'armée anglaise à se séparer de Cuesta et à se reporter sur Plasentia. En conséquence, le 29, le 1^er^ corps prit son ancienne position sur l'Alberche, et sa majesté est venue coucher ce même jour avec le 4^e^ corps et la réserve à Santa-Olalla; aujourd'hui il est venu à Bargas. Là, sa majesté est en position de secourir encore une fois, au besoin, le 1^er^ corps, et d'empêcher l'ennemi de rien entreprendre sur Tolède, et faire repentir Venegas de sa témérité, s'il passait le Tage à Aranjuez pour se porter sur Madrid.

Maintenant que je vous ai communiqué, M. le maréchal, tout ce qui a été fait, et les positions qu'occupe l'armée, sa majesté m'ordonne de vous dire, que si par votre mouvement sur Plasentia, vous ne forcez pas l'armée anglaise à se séparer de l'armée espagnole, sa majesté aura de la peine à tenir tête à toutes les forces qui sont réunies devant elle; l'armée de Cuesta est forte de trente-cinq mille hommes, celle de Venegas de vingt-

cinq mille ; l'armée anglaise est également au moins de vingt-cinq mille ; joignez à cela douze ou quinze mille Portugais aux ordres du général Wilson, vous verrez que tout cela s'élève à cent mille hommes.

J'oubliais de vous dire que le corps de Wilson s'est avancé jusqu'à Navalcarnero, et qu'au moment où le roi marchait sur l'armée anglaise, ce corps a été rappelé.

Sa majesté espère que vous êtes en pleine marche pour vous porter sur Plasentia, et que, dans le cas où l'armée anglaise n'y serait pas parvenue, vous la chercherez partout où elle sera, afin de la combattre. Vous sentez que vous n'avez pas un moment à perdre et que vous devez agir avec la plus grande célérité.

Le roi désire recevoir fréquemment de vos nouvelles ; il faut tâcher d'établir votre communication avec Avila, afin que sa majesté reçoive plus promptement de vos nouvelles.

J'ai l'honneur de vous saluer avec la considération la plus distinguée.

Signé, le maréchal d'empire, major général de sa majesté catholique, JOURDAN.

30 juillet 1809.

N° I.

TABLEAU

DE L'ARMÉE D'EXPÉDITION DU PORTUGAL, au 15 février 1809.

ÉTAT MAJOR GÉNÉRAL.

Le maréchal Soult, duc de Dalmatie, général en chef, { Hulot, colonel. / St. Chamans, chef d'escadron. / Brun, chef de bataillon. / Ricard, / Tholozé, / Choiseul, / Petiet, / Anthoine, / Le Caron, } capitaines. } Aides de camp du général en chef.

Le général de brigade Ricard, chef de l'état major général, { Le Forestier, / Delager, } lieutenans, aides de camp.

Le général de division Dulauloi, command. en chef l'art. { Dupressac, chef de bataillon. / Capelle, capitaine, } Aides de camp.

Le colonel *Garbé*, commandant en chef le génie.

L'ordonnateur *Le Noble*, chargé en chef de l'administration.

Evrard, sous-inspecteur aux revues, faisant fonction d'inspecteur.

L'adjudant commandant *Barbot*, sous-chef de l'état major général.

Le capitaine Noël *Gerard*, / Le capitaine *Levasseur*, } Adjoints à l'état major.

Le lieutenant *Bernon*, commandant la gendarmerie.

Le chef d'escadron *Chrétien*, vaguemestre général.

Etat major de l'artillerie. {
Le colonel *Fontenay*, chef d'état major de l'artillerie.
Le colonel *Picoteau*, employé à l'état major.
Le colonel d'*Aboville*, directeur des parcs.
Le chef de bataillon *Bertholio*, sous-directeur des parcs.
Capitaines..... { Drouens, / Petit, / Paëlz, / Alphow, / Guerrier, / Viard, / Gariel, / Hulot, } Adjoints à l'état major de l'artillerie.
Lieutenant..... Heimès,
}

Suite du tableau N° I.

Etat major du génie.
- Le chef de bataillon Izoard, commandant en 2e.
- Capitaines.....
  - Calmet, Plazanet, Morlet, Leblanc, Boulanger, } Adjoints à l'état major du génie.
  - Laignelot, Berlier, } Ingénieurs géographes.

Inspection aux revues, Laserre, sous-inspecteur aux revues.

Commissariat des guerres.
- Crouzet, commissaire des guerres.
- Arnaud, Pichault, } adjoints titulaires.
- Giral, Rey, Lavigne, } adjoints provisoires.

Administration..
- Payeur principal, *Chrétien.*
- Directeur principal des subsistances, *Muller.*
- Médecins principaux, *Mayard* et *Bourdette.*
- Chirurgiens principaux, *Chappe* et *Mocquot.*
- Pharmaciens principaux, *Paullet* et *Flaman.*
- Directeur principal des hôpitaux, *Serva.*
- Inspecteur de l'habillement, *de St. Chamans.*
- Directeur principal des postes, *Dussault.*

OFFICIERS GÉNÉRAUX SUPÉRIEURS ET AUTRES A LA SUITE DE L'ÉTAT MAJOR GÉNÉRAL.

Le général de division Loison.
Le général de division Quesnel.
Le général de brigade Rouyère.
L'adjudant commandant Raymond.
L'adjudant commandant Desroches.
L'adjudant commandant Coisel.
Le chef de bataillon Romuettes.
Le chef d'escadron Salel.
Le capitaine de frégate l'Alleman.
Le capitaine Lafitte.
Le capitaine Coutant.
Le capitaine Le Breton.
Le capitaine Thomas.
Le lieutenant Clasel Discotet.
Le lieutenant Moure.
Le lieutenant Martin.
Le lieutenant Masson.
Le lieutenant Fabreguettes.
L'enseigne de vaisseau Barry.

N° II.

TABLEAU

DE L'ARMÉE D'EXPÉDITION DU PORTUGAL, au 15 février 1809.

INFANTERIE.

1re DIVISION.

	Aides de camp.
Le général de division MERLE, commandant la division.	Désiré, chef d'escad. Chevillé, capitaine.
L'adjudant commandant Forestier, chef de l'état major.	
Flandin, commissaire des guerres.	
Vallade, adjoint provisoire aux commissaires des guerres.	
Reynaud, général de brigade	Auger, capitaine. Thuand, capitaine.
Sarrut, général de brigade	D'Huicq, chef d'escad.
Thomières, général de brigade.	
Rossy, Bodart, Mahé, } Capitaines adjoints à l'état major.	
Bouchard, capitaine commandant le génie.	

COMPOSITION DE LA DIVISION.

4e régiment d'infanterie légère. 16e régiment d'infanterie de ligne. 2e régiment d'infanterie légère. 36e régiment d'infanterie de ligne.	Environ 6,000 hommes.

2e DIVISION.

	Aides de camp.
Le général de division MERMET, commandant la division.	Dubois, lieutenant. Naulet, lieutenant.
L'adjudant commandant Bouroto, chef d'état major.	
Debessé, commissaire des guerres.	
Soulages, adjoint aux commissaires des guerres.	
Jardon, général de brigade.	Mactonnier, lieutenant.
Ferrey, général de brigade.	Pierrot, capitaine.
Lefebvre, général de brigade.	
Le chef de bataillon Brulé, commandant le génie.	

COMPOSITION DE LA DIVISION.

31e régiment d'infanterie légère. 47e régiment d'infanterie de ligne. 122e régiment d'infanterie de ligne. 2e régiment suisse. 3e régiment suisse. 4e régiment suisse.	Environ 4,800 hommes.

Suite du tableau N° II.

3e DIVISION.

Aides de camp.

Le général DELABORDE, commandant la division. { Barré, capitaine. Viard, capitaine.

Le colonel Bondidier, chef de l'état major.
Thery, adjoint aux commissaires des guerres.
Foy, général de brigade . . . . . Brossard, lieutenant.
Arnaud, général de brigade . . . . . { Desjardins, capitaine. Dennailly, lieutenant.
Le capitaine Cendrecourt, adjoint à l'état major.
Le chef de bataillon Hulot, commandant l'artillerie.
Le capitaine André, commandant le génie.

COMPOSITION DE LA DIVISION.

17e régiment d'infanterie légère.
70e régiment d'infanterie de ligne.
86e régiment d'infanterie de ligne.
} Environ 4,000 hommes.

4e DIVISION.

Aides de camp.

Le général HEUDELET, commandant la division. { Debarre, capitaine. Delom, lieutenant.

L'adjudant commandant Pinnoteau, chef d'état major.
Le Bon, adjoint aux commissaires des guerres.
Graindorges, général de brigade . . . . . { De Nassau, capitaine. Félix, lieutenant.
Maransin, général de brigade . . . . . Philipon, capitaine.
Le chef de bataillon Lehaut, commandant l'artillerie.
Le capitaine Boucherat, commandant le génie.

COMPOSITION DE LA DIVISION.

15e régiment d'infanterie légère.
Voltigeurs de la garde de Paris.
32e régiment d'infanterie légère.
Légion hanovrienne.
26e régiment de ligne.
Légion du midi.
66e régiment d'infanterie de ligne.
82e régiment d'infanterie de ligne.
} Environ 3,200 hommes.

N° III.

TABLEAU

DE L'ARMÉE D'EXPÉDITION DU PORTUGAL, au 15 février 1809.

CAVALERIE.

4e DIVISION DE DRAGONS.

Le général Lahoussaye, commandant la division. — Aides de camp : Donapt, chef d'escadron ; Labarthe, capitaine.

L'adjudant commandant Desnoyers, chef d'état major.

Nodery, commissaire des guerres.

Marisy, général de brigade. . . . . — Guérette, capitaine ; Bella, capitaine.

Caulaincourt, général de brigade. . . . . — Thom, lieutenant ; Chataignier, lieuten.

Le capitaine Malet, Le capitaine Viclogorski, } adjoints à l'état major.

COMPOSITION DE LA DIVISION.

Brigade *Marisy* . .	17e régiment de dragons.	Environ 1,900 chev.
	27e régiment de dragons.	
Brigade *Caulaincourt*.	18e régiment de dragons.	
	19e régiment de dragons.	

5e DIVISION DE DRAGONS.

Le général Lorges, commandant la division — Aides de camp : Lorges, lieutenant ; Rimbaux, lieutenant.

L'adjudant commandant Voirl, chef d'état major.

Le général de brigade *Vialannes*.

COMPOSITION DE LA DIVISION.

Brigade *Vialannes*.	13e régiment de dragons.	Environ 1,000 chev.
	22e régiment de dragons.	
Brigade *Fournier*. . .	détachée au 6e corps.	

DIVISION DE CAVALERIE LÉGÈRE.

Le général Franceschi, commandant la division. — Aides de camp : Dessault, lieuten. ; Bernard, lieuten.

L'adjudant commandant Cambis, chef d'état major.

Le général de brigade *Debelle*.

COMPOSITION DE LA DIVISION.

1er régiment de hussards.	Environ 1,300 chevaux.
22e régiment de chasseurs.	
Chasseurs hanovriens.	
8e régiment de dragons.	

N° IV.

ETAT sommaire de l'effectif du 2e corps d'armée, en juin 1809.

	hommes.	
En arrivant à Lugo, il se trouva au dénombrement.	19,713	
On retrouva en Galice, appartenant au 2e corps.	816	
		20,529

AINSI RÉPARTIS EN JUIN.

1°. Dans les hôpitaux de Lugo	768	
2°. En route pour France.	1,112	
3°. En corps en opérations contre la Romana, et pour se rendre à Zamora.		

EFFECTIF.

	Officiers.	Sous-officiers et soldats.		
INFANTERIE.				
1re division, général MERLE. .	232	4,211		
2e division, général MERMET. .	284	3,807		
3e division, général DELABORDE.	134	3,071		20,529
4e division, général HEUDELET.	155	2,365		
CAVALERIE.				
Cavalerie légère, général FRANCESCHI	87	739		
4e division de dragons, général LAHOUSSAYE.	107	1,461		
5e division de dragons, général LORGES, deux régimens. .	58	808		
ARTILLERIE.	22	1,108		
	1,079	17,570		
	18,649 ci. . .		18,649	

N° V.

ETAT sommaire de l'effectif du 2e corps d'armée à l'époque du 30 juillet 1809, se rendant de Salamanque dans la vallée du Tage, avec les 5e et 6e corps.

COMPOSITION DU 2me CORPS D'ARMÉE.	EFFECTIFS DU 2me CORPS. EN HOMMES. États majors. Offic.	Troup.	EN HOMMES. Corps de troup. Offic.	Troup.	EN CHEVAUX. des États majors.	des corps de troupes.	OBSERV.
Quartier général.	114	13	8	413	333	182	
INFANTERIE.							
1re division, général Merle	12	»	232	6,029	43	202	
2e division, général Delaborde	12	»	220	5,224	41	378	
3e division, général Heudelet.	17	»	221	4,789	61	97	
CAVALERIE.							
4e division de dragons, général Lahoussaye.	14	»	92	1,287	47	1,365	
5e division de dragons, général Lorges . . .	»	»	»	»	»	»	Détachée au 5eme corps.
CAVALERIE LÉGÈRE.	4	»	74	943	15	965	
PARC D'ARTILLERIE.	5	4	12	575	16	585	
	178	17	839	19,260	556	3,714	
	195		20,099				
	20,294				4,270		

N° VI.

ETAT des pertes éprouvées par le personnel de l'administration militaire de l'armée d'expédition du Portugal, du 1er février au 1er juin 1809.

INDICATION DES SERVICES.	EMPLOIS.	Présens au 1er février ou commissionnés en campagne.	TUÉS OU PRIS.	Restans au démembrement de Lugo.	OBSERVAT.
Trésorerie		pour mémoire			Le payeur principal Conscience et tous ses employés, à l'exception d'un seul, furent pris à Vigo. Pour mém. n'ayant pas l'état.
Subsistances militaires	Employés	71	12	59	L'état des sous-employés manque, beaucoup furent tués ou pris.
	Sous-Employés	pour mémoire			
Officiers de santé.	Médecins	4	2	2	dont un commissionné en Portugal.
	Chirurgiens	33	14	19	
	Pharmaciens	14	5	9	
Hôpitaux militaires	Employés	17	11	6	
	Sous-Employés	4	3	1	
Habillement	Employés	3	1	2	
Postes militaires		pour mémoire			L'état manque.
Train des équipages militaires	Officiers et soldats	55	15	40	
		201	63	138	Ce qui fait monter les pertes aux trois dixièmes ou près du tiers.

TABLE.

AVANT-PROPOS DE L'ÉDITEUR. page v
PRÉFACE. vij
INTRODUCTION. *Coup d'œil rapide sur les opérations en Espagne, qui ont précédé immédiatement les campagnes de Galice et de Portugal de* 1809. p. 1
CHAP. Ier. *Campagne contre l'armée anglaise commandée par sir John Moore, et contre l'armée espagnole de Galice. — Affaires de Mancilla, de Prieros, de Ferreira, de Montefalquiero. — Bataille de la Corogne. — Embarquement précipité de l'armée anglaise. — Siéges et prises des places de la Corogne et du Ferrol.* p. 19
CHAP. II. *Ordre pour la seconde expédition en Portugal. — Composition de l'armée chargée de soumettre ce royaume; état dans lequel se trouvaient ses élémens; ses moyens pour une aussi grande tâche.* p. 52
CHAP. III. *Dispositions et mouvemens sur le Minho, prise de Vigo. — Tentative de passage du Minho. — Insurrection des habitans. — Combats. — Défaite de l'armée des insurgés à Ribadavia. — Marche sur Orense, prise du pont sur le Minho, et occupation de la ville. — Attaque et dispersion de trois rassemblemens.* p. 68
CHAP. IV. *Départ d'Orense pour agir contre l'armée de la Romana, et s'approcher de la frontière de Portugal. — Combat contre l'ar-*

rière-garde de l'armée espagnole, qui fut tuée ou prise en totalité : dispersion du reste de l'armée. — Avantage remporté contre un parti portugais. — Ordre de marche pour l'entrée en Portugal. p. 101

CHAP. V. *Entrée en Portugal. — Combats sur la frontière. — Prise de la place de Chaves. — Affaires du pont du Cavado et de Salamonde. — Bataille et victoire de Lanhozo. — Occupation de Braga.* p. 114

CHAP. VI. *Séjour à Braga. — Préparatifs, mouvemens. — Occupation de Guimarens et Barcelos. — Passage de l'Ave. — Bataille et prise d'O-Porto. — Passage du Douro.* p. 146

CHAP. VII. *Séjour à Porto. — Combats. — Prise de Valenca et autres places du nord de la province. — Tuy débloqué. — Relation du siége. — Arrivée du dépôt général à Porto. — Reprise de Chaves par le général portugais Silveyra. — Sa marche sur Braga et sa retraite. — Passage audacieux du pont d'Amarante; prise de la ville; fuite de Silveyra et de son armée.* p. 179

CHAP. VIII. *Opérations dans le Tras-os-Montes. — Instructions aux divisions sur la rive gauche du Douro en cas d'attaque des armées anglo-portugaises. — Attaque des armées anglo-portugaises. — Retraite de l'*ARMÉE *française. — Prise des ponts de Puente-Nuovo et Puente-Misarella. — Sa rentrée en Galice. — Sa marche sur Lugo, dont elle fait lever le blo-*

cus. — Sa jonction avec le sixième corps. — Nouvelles de France. p. 227

CHAP. IX. *Séjour à Lugo. — Emprunt. — Entrevue des maréchaux Soult et Ney; plan arrêté entre eux. — Reprise de l'offensive. — Marche vers la frontière Nord-Est du Portugal. — Mouvement contre l'armée de la Romana et les insurgés. — Punition exemplaire du village de Castro-de-Caldelas. — Arrivée du deuxième corps à Puebla-de-Sanabria. — Départ du général Franceschi pour Madrid. — Son arrestation par les Guerillas-del-Capucino, sa captivité, sa mort au moment d'être délivré. — Arrivée du deuxième corps à Zamora. — Passage de l'Elza; le maréchal Soult y reçoit une dépêche de Napoléon, qui ajoute à son commandement celui des 5e et 6e corps, avec ordre de marcher contre l'armée anglaise et de la forcer à quitter le continent.* p. 273

CHAP. X. *Dispositions. — Nouvelles des ennemis. — Vues sur leurs projets. — Plans. — Contrariétés. — Mission du général Foy, à Madrid. — Mouvemens des trois corps d'armée. — Leur marche sur les derrières de l'armée anglo-portugaise et espagnole. — Station de cette armée au premier avis qu'elle a de la marche du maréchal Soult. — Occupation de Plasentia par les Français, ce qui coupe la ligne d'opération des ennemis. — Prise d'une dépêche de sir Arthur Wellesley. — L'armée anglo-portugaise et espagnole, forcée*

de se jeter dans les montagnes de la rive gauche du Tage. — Les Anglais abandonnent leurs alliés. — Passage du Tage par les Français devant les ennemis. — Victoire remportée sur les Espagnols. — Prise de leur artillerie. — Embarras des Anglais pour faire passer leur artillerie dans les montagnes. — Disposition du maréchal Soult pour leur couper la retraite. — Inexécution de cet ordre. — Plan du maréchal Soult pour profiter de la supériorité de nos armes. — Ordre d'emplacement des corps, donné par le roi Joseph. — Examen du plan et des opérations des généraux Cuesta et Wellesley. p. 303

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

Lettre du maréchal Jourdan au maréchal Soult, datée de Bargas le 30 juillet 1809. p. 344

N°. I. *Tableau de l'armée d'expédition du Portugal au 15 février 1809. Etat major général.* p. 349

N°. II. ——— *Infanterie.* 351

N°. III. ——— *Cavalerie.* 353

N°. IV. *Etat sommaire de l'effectif du 2e corps, en juin 1809.* p. 354

N°. V. — *à l'époque du 30 juillet 1809.* 355

N°. VI. *Etat des pertes éprouvées par le personnel de l'administration militaire de l'armée d'expédition du Portugal, du 1er février au 1er juin 1809.* p. 356

FIN.